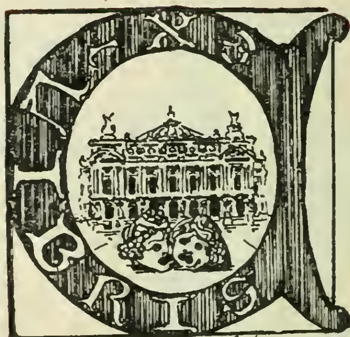
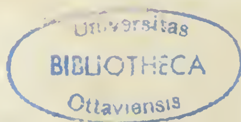








Français

HISTOIRE UNIVERSELLE *DES* THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours*;

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME VI. Ire PARTIE.

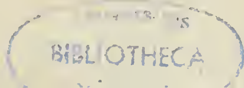


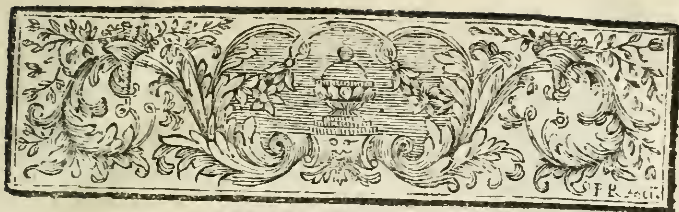
A PARIS,

Chez
- LES AUTEURS, rue Montmartre, la porte cochère vis-à-vis la rue du Jour.
- La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.
- CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





HISTOIRE UNIVERSELLE *DES* THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE du sixième Volume.

SUITE DES COMÉDIES DE PLAUTE.

Nous développerions les Pièces de cet Auteur avec moins de ſoin, ſi elles avaient moins de reſſemblance avec une très-grande partie de celles que l'on joue habituellement ſur nos Théâtres, & les extraits que nous avons donnés juſqu'à-préſent, offrent deux avantages à nos lecteurs. Le premier,

de leur faire connaître les obligations que nous avons aux Anciens, le second, de juſtifier à pluſieurs égards l'enthouſiaſme des Savans qui ſe ſont paſſionnés pour eux. Le ſeul reproche que nous nous croyons en droit de faire à ces derniers, c'eſt d'être extrêmes dans leurs jugemens & de ſacrifier les Modernes à leur admiration excluſive. Molière a imité Plaute, Plaute a imité les Grecs, & ſi ceux-ci ſont créateurs d'un très-grand nombre de ſujets, combien n'en avons-nous pas inventés qui égalent en mérite ceux que nous devons à nos modèles? Eſchyle, Sophocle & Euripide ont réuni les ſuffrages de leurs concitoyens, Rotrou, Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire ont obtenu les mêmes honneurs; le talent des uns doit-il faire oublier celui des autres? On prétend que les Français ont beaucoup d'amour-propre, & nous ſerions tentés de penſer le contraire d'après la manie qu'ils ont de ne trouver bien que ce qui leur vient des Etrangers, de dédaigner leurs Ecrivains ou leurs Artiſtes, pour n'accorder de mérite qu'à ceux qui ſont de tel ou tel pays, & d'éteindre l'émulation de leurs compatriotes par les obſtacles qu'ils mettent à leur avancement. On regarde Paris comme le centre du goût, & nous voyons avec peine que ſouvent on s'y laiſſe entraîner ſans réflexion, par des objets de peu de valeur. Chaque nation produit de grands hommes, & chaque nation doit les accueillir avec le même empreſſement.

Il eſt ridicule à un père d'imaginer que ſon enfant a plus de qualités que ceux de tous les autres, mais ſi en effet il en poſsède davantage, il eſt permis à ce père de lui accorder la préférence qui lui eſt dûe. Que l'on parte de ce principe, & jamais on ne ſera ni aveugle, ni injuſte.

LA MOSTELLAIRE.

THEUROPIDE Marchand d'Athènes, va en Egypte pour les affaires de ſon commerce, & il y demeure trois années entières. Philolache ſon fils devient éperdûment amoureux d'une Muſicienne eſclave, & pour l'acheter, il emprunte quarante *mines* à un uſurier. Poſſeſſeur de ſa maitreſſe, il ſe lie avec un jeune débauché de ſon âge, il vend une partie des meubles de ſon père, & par les ſoins de l'eſclave Tranion, il ſe procure chaque jour de nouveaux plaiſirs. Theuropide arrive au moment où l'on s'y attend le moins, & va pour entrer chez lui. Mais ſon fils y donne un grand feſtin à ſes amis, & Tranion met tout en œuvre pour arêter le vieillard.

Cet expoſé préſente tout le fond du *retour imprévu* de Regnard, & notre analyſe va faire voir qu'il n'a eu d'autre peine que de reſſerrer dans un acte ce que Plaute a mis en cinq. Chez celui-ci,

la ſcène ſe paſſe à Athènes ; elle eſt à Paris, chez l'Auteur Français, & les convenances nationales ſont la ſeule différence que l'on remarquera entre ſes perſonnages & ceux de ſon modèle.

ACTE PREMIER.

Granion gardien des troupeaux de Theuropide, vient à la ville chercher l'argent qui lui eſt néceſſaire pour la nourriture de ſes bêtes, il eſt au moment de repartir, & il fait à Tranion les reproches les plus durs ſur la conduite qu'il mène avec ſon jeune maître auquel il procure tous les moyens de ruiner le bon homme. Il forme des vœux pour ſon retour, & Tranion fatigué de ſes leçons, lui donne quelques ſoufflets dont l'eſclave ſe venge par les propos les plus outrageans. Le premier eſt chargé de veiller au dîner de Philolache, & il ſe retire; l'autre le voit arriver, & il s'éloigne en le plaignant d'avoir abandonné la vertu pour ſe livrer au déſordre le plus affreux.

Philolache réfléchit en effet ſur le paſſé qu'il condamne, & pour en venir-là, il fait une très-longue diſſertation dans laquelle il prétend que l'homme qui vient de naître, reſſemble à une maiſon nouvellement bâtie.

Quand cette maiſon eſt achevée, ſi elle eſt propre, riante, conſtruite ſolidement, chacun en dit

du bien & veut la prendre pour modèle : mais ſi elle eſt habitée par un maître indolent, par une famille négligente qui n'ait pas le ſoin de l'entretenir, le bâtiment ſe gâte, & de bon qu'il était, il devient abſolument mauvais. Eſt-ce la faute de l'Architecte ? Non, c'eſt celle du Propriétaire.

Il en eſt de même de l'homme : les parens ſont les architectes de leur *progéniture*. Peines, ſoins, prières, argent, ils n'épargnent rien pour la former, & le plaiſir la défigure de l'inſtant qu'elle commence à s'y livrer. Telle eſt ſon hiſtoire, & s'il n'a pas répondu à l'attente de ſes concitoyens, il ne faut point en accuſer Theuropide, mais les paſſions auxquelles il s'eſt abandonné.

Cette morale eſt conſéquente, & ſi dans le moment Philolache eſt pénétré de ce qu'il dit, l'arrivée de Philématie ſa maitreſſe, lui fait bientôt oublier ſes remords. O belle Vénus ! dit-il à part : la voilà, cette tempête qui m'a ôté toute la modération, toute la ſageſſe dont j'étais couvert : l'amour & la convoitiſe envoient cet orage-là dans mon âme, & je ne puis aucunement lui redonner de couverture, ni raccommoder ſon toît. Les murailles de mon cœur ſont toutes trempées, & l'eau en coule de tous les côtés : enfin ma propre maiſon eſt à bas.

Philématie entretient Schape ſa confidente, des égards que Philolache a pour elle & de l'amour

qu'elle a pour lui. Schape trouve très-mauvais qu'elle s'attache à un ſeul homme, & lui donne les inſtructions les plus révoltantes ſur la vie qu'elle devrait mener. Philolache ſe contient avec peine, mais il veut écouter la converſation de ſa concubine, & chaque mot qu'elle prononce, lui fait oublier la colère que lui inſpire la confidente. Celle-ci eſt un compoſé de tous les vices, mais elle y joint la plus grande complaiſance pour ſa maitreſſe, & cette complaiſance appaiſe Philolache qui, en approchant de Philématie, ne ſait quels termes employer pour lui exprimer le plaiſir que lui font les preuves qu'il vient d'avoir de ſa fidélité.

Son ami Callidamate arrive pour ſouper chez lui : il eſt yvre & ſoutenu par Delphie ſa concubine à laquelle il tient des propos extravaguans. Philolache leur propoſe un lit, Callidamate l'accepte, mais il veut que ſa maitreſſe boive pendant qu'il dormira, & Philolache ordonne que l'on apporte un grand *hanap* plein de bon vin. Tu feras la ronde, dit-il à ſon eſclave, & tu commenceras par Madame Delphie. (Chez les Grecs, cela s'appellait *bibere in orbem*, boire en cercle.) Les premières ſcènes de Regnard ſont diſtribuées à-peu-près de la même manière, c'eſt Lucile & Cidaliſe qui ſe rendent chez Clitandre, c'eſt le Marquis qui vient y augmenter le nombre des convives, & tous les

trois nous retracent la Philématie, la Delphie & le Callidamate de Plaute.

ACTE II.

TRANION.

Jupiter, ce Jupiter ſuprême devant qui toutes les autres Divinités ne ſont que des *Marmouſets* immortels, enfin ce Jupiter que je croyais tant de mes amis, a fait ſerment, du moins à ce que j'imagine, d'employer tout ſon courage, toute ſa force, tout ſon crédit pour perdre mon jeune maître & moi..... Le vieux eſt revenu, jugez du reſte.

Parmi vous autres généreux ſpectateurs, ne ſe trouverait-il point par haſard un homme qui, pour un peu d'argent, eût la généroſité de ſe faire pendre à ma place ? Il faudrait que ce fût aujourd'hui, je lui donnerais un *talent :* je n'y mets qu'une condition, c'eſt qu'il aura les pieds attachés avec deux gros cloux, les bras de même, & de l'inſtant que cela ſera fait, il n'a qu'à venir me ſommer de ma parole, ſon ſalaire ſera tout prêt..... Mais au lieu de m'amuſer, je devrais courir au logis.

PHILOLACHE.

Bon, bon, réjouiſſons-nous : voici de quoi faire bonne-chère. Je vois Tranion qui arrive du Pirée avec tout ce qu'il faut pour nous exercer les dents.

Mais Tranion vient de voir Theuropide, & cette nouvelle fait bientôt disparaître la joie de son maître qui ne sait quel parti prendre. Son esclave se ranime & lui promet de le tirer d'un pas aussi critique. Cependant Callidamate ronfle sur son lit, (il ne faut pas perdre de vûe ce que nous avons dit des Théâtres anciens sur lesquels tous ces objets étaient visibles pour les spectateurs.) il s'agit de le réveiller, & ce n'est qu'après beaucoup de peine, que l'on parvient à le faire entrer dans l'appartement le plus éloigné de la maison, avec Delphie & Philématie. Philolache les suit, & tremblant sur son sort, il s'abandonne tout entier aux soins de son esclave. Celui-ci ordonne que l'on ferme la porte en dedans, il en fait autant en dehors, & se retire dans un coin pour attendre le vieillard qui se présente en remerciant Neptune de la bonté qu'il a eue de le faire débarquer heureusement.

Tranion l'approche après quelques *à parte* qui renferment les mêmes idées que Regnard a mises dans la bouche de Géronte & de Merlin, il le flatte, l'endort, le caresse, & comme le valet du Poète Français, il tremble de le voir approcher d'une maison dans laquelle l'ame d'un certain Diaponce revient toutes les nuits demander justice d'un assassin qui l'a poignardé pour lui voler son argent. Theuropide ajoute foi à ce rapport, s'envelope la tête, & s'éloigne promptement, dans la

crainte d'être ſouillé par la vue d'un mort. A l'exception de ce dernier trait qui n'eſt point dans nos mœurs & dont Regnard n'a point fait uſage, toute ſa ſcène XIe. reſſemble parfaitement à celle-ci.

ACTE III.

Tranion ne ſachant comment ſortir d'embaras, a fait croire au vieillard que le particulier dont il tenait ſa maiſon, était le meurtrier de Diaponce, le vieillard a été le trouver, & le particulier nie le fait. Il le nie ! s'écrie l'eſclave, par Hercule ! mettez l'affaire en arbitrage, mais ayez ſoin de choiſir pour Juge quelqu'un qui me croie ſur ma parole : en ce cas-là, vous gagnerez votre procès auſſi aiſément que le renard mange la poire.

Malgré ſon courage apparent, Tranion frémit ſur les ſuites de chaque menſonge qui lui échape, & ſa frayeur augmente à l'aſpect de l'uſurier qui vient lui demander avec beaucoup d'humeur le capital & l'intérêt des quarante *mines* qu'il a prêtées à Philolache. C'eſt la ſituation de M. André avec Merlin ; Tranion s'en tire comme celui-ci, & enchanté comme Géronte, d'apprendre que ſon fils a fait l'acquiſition d'une maiſon, Theuropide promet comme lui, de payer la ſomme empruntée. Mais il brûle de voir cette maiſon, & l'eſclave

court au-devant du propriétaire avec qui il a une longue ſcène dans laquelle il dit que ſon vieux maître eſt revenu d'Egypte, qu'on lui a fait un récit très-agréable de ſon logement, & qu'il lui demande la permiſſion de le viſiter, afin d'en faire conſtruire un ſur le même plan. Le propriétaire y conſent, & Tranion revient auſſi-tôt vers Theuropide auquel il recommande de ne point parler de la vente de la maiſon, parce que Simon (c'eſt le nom de ce propriétaire) n'entend qu'avec le plus grand chagrin tout ce qui lui rappelle la néceſſité dans laquelle il s'eſt trouvé de ſe défaire de cet objet. Theuropide conſent à tout, & Simon qui ne ſoupçonne nullement la fourberie de Tranion, reçoit très-honnêtement le vieillard qui vient ſe préſenter à ſa porte.

Voyez-vous, lui dit l'eſclave avant que d'entrer, voyez-vous cette peinture où une corneille ſe moque de deux vautours ? La corneille ſe tient-là ſur ſes pieds comme pour attendre le moment de mordre tour-à-tour les deux oiſeaux de proie. Regardez de mon côté, je vous prie, afin que vous conſidériez cette corneille dans ſon vrai point de vue.

THEUROPIDE.

Ma foi, je ne découvre point ici de corneille.

TRANION.

Eh bien, tournez la tête de votre côté, vous appercevrez les deux vautours.

THEUROPIDE.

Je ne vois rien de tout cela.

TRANION.

C'eſt la vieilleſſe qui vous empêche de diſtinguer les objets.

Theuropide entre dans la maiſon que Simon le prie de viſiter comme la ſienne, il en eſt fort content & remet à Tranion l'argent qu'il faut pour acquiter la dette contractée avec l'uſurier.

Regnard a profité de cette idée, mais il l'a rendue beaucoup plus comique, en ſuppoſant que Madame Bertrand a perdu l'eſprit au point de ne pas vouloir convenir qu'elle a vendu ſa maiſon, & la prétendue folie de Géronte produit un ſecond incident qui rend la ſcène XVIIIe. on ne peut pas plus plaiſante.

ACTE IV.

Callidamate a ordonné à ſes eſclaves de venir le chercher après le ſoupé, ils frappent à la porte de Theuropide, & Theuropide qui paraît, les invite à s'éloigner d'une maiſon qui malheureuſement eſt abandonnée depuis ſix mois. Les eſclaves lui

répondent qu'il radote, & lui font successivement une peinture si vraisemblable du dérangement de son fils, qu'il n'a rien de plus pressé que de les renvoyer pour s'éclaircir d'un fait qui le touche de si près.

Par Hercule ! s'écrie-t-il, je suis un homme mort. Il n'y a paroles ni raisonnement qui tiennent, on m'a mis le poignard dans le sein..... Mais voilà celui dont mon fils a acheté la maison. Eh bien, voisin ! que dit le cœur ?

Il le questionne sur les quarante *mines* qu'il a dû recevoir de Philolache, ou de son esclave, enfin sur la vente de sa maison, & les réponses de Simon confirment les soupçons du vieillard qui s'éloigne dans la ferme résolution d'aller chercher main-forte pour saisir le fourbe qui l'a si cruellement trompé.

ACTE V.

TRANION.

Tout homme qui, dans les affaires dangereuses, se laisse aller à la crainte & à la timidité, n'est digne d'aucune estime. Que signifie le mot *estime ?* Ma foi, je n'en sais rien.

Si-tôt que mon maître m'a commandé d'aller à la maison de campagne pour lui amener M. son fils, je me suis coulé secrètement jusques à notre

jardin, j'en ai ouvert la porte qui donne ſur la petite rue, je vous ai fait ſortir par là toute la *bande joyeuſe*, tant mâles que femelles, & actuellement que je vais avoir ſur le corps tout le mal que j'ai cauſé, je continue à exciter tant d'orages, tant de tempêtes, qu'il ſera comme impoſſible de faire renaître le calme..... Voici mon vieux maître, écoutons-le ſans rien dire.

Theuropide arrive avec une troupe de *Fouéteurs* qu'il conſigne dans un coin & auxquels il ordonne d'attendre ſon ſignal pour ſe ſaiſir de l'impoſteur, mais il veut cacher ſa colère lorſqu'il arrivera, & imiter le pêcheur qui jette doucement ſa ligne afin de mieux prendre le poiſſon. Tranion l'aborde, & trop fin, trop inſtruit pour être dupe de la tournure que prend Theuropide, il va ſe réfugier au pied d'un autel qui ſe trouve ſur la ſcène : le bon homme fait tout ſon poſſible pour le lui faire quitter, mais en vain, & pouſſé à bout par les plaiſanteries de l'eſclave, il le menace d'allumer le feu le plus ardent tout autour de l'aſyle qu'il a choiſi : Tranion eſt inébranlable, & ſur ces entrefaites, arrive Callidamate qui obtient la grace de Philolache & du fourbe qui a contribué à ſon dérangement.

Il eſt aiſé de voir que preſque tous les perſonnages du *Retour imprévu* ſont calqués ſur ceux de Plaute, & que celui même de Callidamate a donné

à Regnard l'idée de ſon Marquis. Il a, comme nous l'avons dit, le mérite d'avoir préſenté le ſujet en entier dans un ſeul acte dont la marche rapide offre une foule d'incidens très-comiques, & de l'avoir aſſaiſonné de quelques plaiſanteries qui lui appartiennent, mais le fond & les ſcènes principales ſont de l'invention du Poète latin.

LE MARCHAND.

PROLOGUE.

CHARIN.

J'AI réſolu de faire deux choſes à-la-fois : j'expoſerai le ſujet, & en même-tems, je vous entretiendrai de mes amours, car afin que vous me connaiſſiez d'abord, je ne ſuis pas un homme à imiter ce que j'ai vu faire à d'autres amans dans les Comédies. Ils s'amuſent à conter leurs peines, leurs diſgraces, à qui ? à la Nuit, au Jour, au Soleil & à la Lune. Par Pollux ! ces Dieux, à ce que je crois, ſe ſoucient fort de nos plaintes ! ils s'inquiètent beaucoup de ce que craignent ou déſirent les vils & mépriſables humains ! Ils ont bien d'autres affaires dans la tête, que d'abaiſſer à ces ſottiſes-là, leur ſublime & divine attention. Pour moi qui ne cours point après la chimère, je ne veux

veux parler que pour être entendu, & c'eſt à vous, Meſſieurs, à qui je vais conter mon amoureux martyre.

Chez les Grecs, cette pièce-ci eſt intitulée *le Paſſager de Philémon :* (Paſſager ſignifie le Marchand qui voyage, principalement celui qui traverſe les mers.) & chez les Latins, on l'appelle *le Marchand* d'Accie Plaute. Mon père m'a envoyé à Rhode pour y trafiquer, & il y a déja deux ans que je ſuis ſorti de la maiſon paternelle. A peine en ai-je été éloigné, que l'amour m'a *ſauté au collet* & que je ſuis devenu fou d'une créature charmante nommée Paſicompſe que j'ai achetée pour être ma courtiſanne. Je ſuis arrivé hier avec elle, mais je l'ai laiſſée dans le vaiſſeau & ſous la garde de mon eſclave, afin que mon père ne ſache pas que je rentre dans Athènes avec une marchandiſe de cette eſpèce. Mais je le vois accourir vers moi, cet eſclave à qui j'avais défendu de mettre pied à terre. Que veut-il me dire ? je crains quelque malheur.

ACTE PREMIER.

Acanthion hors d'haleine, demande ſon maître à tout ce qui l'environne, il frappe à ſa porte, l'appelle à grands cris, l'apperçoit, l'aborde, & après l'avoir tenu très-long-tems dans l'incertitude

ſur le malheur qui lui arrive, il l'informe que ſon père eſt venu dans ſon vaiſſeau, qu'il y a vu Paſicompſe, & qu'avec beaucoup d'empreſſement il lui a demandé de quel pays elle était. —Qu'a-t-elle répondu ? —Je me ſuis approché ſur-le-champ & ſans lui donner le tems de faire la réponſe, j'ai dit que c'était une jeune eſclave que vous aviez achetée pour Madame votre mère.. .. A ce mot, le vieux pécheur s'eſt échauffé, l'a embraſſée, careſſée &c. —Ma maitreſſe ? —Eh qui donc ? Eût-il mieux valu qu'il eût paſſé ſon feu ſur moi ?

Charin n'a été envoyé ſur mer par ſon père Démiphon que parce qu'il a été très-dérangé dans ſa première jeuneſſe, il tremble que Paſicompſe ne ſoit connue pour ce qu'elle eſt, & il prend le parti de retourner au vaiſſeau où, de concert avec Acanthion, il imaginera les moyens de prévenir le nouvel orage qui le menace.

DÉMIPHON.

Il faut avouer que les Dieux ont des moyens admirables pour ſe moquer des pauvres humains. Ces êtres immortels, mais naturellement malins, prennent plaiſir à nous tourmenter par des ſonges merveilleux, & c'eſt ce qui m'eſt arrivé la nuit dernière pendant laquelle j'ai fait un rêve qui m'a cauſé l'agitation la plus violente.

Je m'imaginais avoir acheté une belle chèvre,

mais deux chofes me donnaient de l'inquiétude fur mon marché. Premièrement je craignais qu'une autre chèvre que j'avais auparavant au logis, ne maltraitât la nouvelle venue, & fecondement qu'elles ne puffent jamais s'accorder, fi je les mettais dans le même endroit. Pour obvier à ces inconvéniens, favez-vous ce que j'ai fait? J'ai confié ma jeune & jolie bête à un finge que j'ai chargé d'en avoir le plus grand foin.

Mais qu'arrive-t-il? c'eft que peu après, ce finge vient chez moi, me gronde, me querelle, m'injurie, & fe plaint que ma chèvre a rongé toute la dot de fa femme. Je ne puis le croire, il infifte & me fignifie de le débaraffer d'une hôteffe fi vorace, fans quoi, il va la mener chez mon époufe.

Par Hercule! il me femblait que je faifais tout mon poffible pour appaifer le finge irrité : mais ne fachant à qui recommander ma pauvre chèvre, ne fachant à quoi me déterminer, je fouffrais comme un miférable. Pendant ce tems-là, je vois paraître un bouc, il me parle & me dit qu'il a ôté la chèvre des pattes du finge, après quoi, il commence à me rire au nez & à me faire des gambades. Moi, je pleure & me plains amèrement de ce qu'on m'a volé ma charmante bête.

Je ne comprends rien à ce fonge, finon que la chèvre eft cette jolie créature que j'ai trouvée dans le vaiffeau de mon fils, & que je dois me défier

d'elle. Dès que je l'ai vue, j'en ai eu l'ame pénétrée, enflammée, & ſans m'amuſer à réfléchir, j'ai donné à cœur perdu dans ce nouvel amour. Par Pollux! j'ai brûlé dans ma jeuneſſe, mais jamais je ne me ſuis trouvé ſi fou, ſi emporté que je l'étais aujourd'hui..... Vous autres, Meſſieurs, qui me contemplez à votre aiſe, & en riant, voyez, je vous prie, à quel point ce méchant amour me réduit, & ce que c'eſt que ma vieille figure.... Mais il faut me taire, voici Liſimaque qui ſort de chez lui.

Ce Liſimaque ordonne à ſes *Fouéteurs* d'aller à la campagne & d'y couper un bouc qui fait le plus grand ravage parmi ſes troupeaux : Démiphon prête l'oreille, ſe rappelle ſon rêve, & tremble que ſa femme ne lui réſerve le ſort que l'on apprête à la bête vicieuſe de Liſimaque : il l'aborde, & oubliant toutes ſes craintes, il lui fait l'aveu de ſa nouvelle paſſion qu'il le prie en grace de ne pas condamner. Moi! lui répond Liſimaque, les Dieux me préſervent d'être votre pédagogue.

Limaſique en a pitié, le regarde comme le plus grand fou de la ville, & ſe retire pour aller vaquer à ſes affaires. L'autre voit arriver ſon fils, lui repréſente que ſon eſclave eſt trop belle pour en faire préſent à ſa mère, que tous les jours, les jeunes gens voudraient donner des ſérénades à ſa porte, que l'on en jaſerait, qu'il vaut mieux la vendre, & qu'il a trouvé quel-

qu'un qui la payera au moins quarante *mines*. Embaraſſé de la propoſition, Charin répond qu'un jeune homme de ſa connaiſſance en offre cinquante, le père augmente, le fils de même, & furieux de l'obſtination de Charin, le bon homme ſort dans la réſolution de la pouſſer à un prix ſi haut, que perſonne ne pourra la lui enlever. Charin ſe déſole, ſon ami Eutiche paraît, il lui confie ſon chagrin, & Eutiche vole au port où, s'il le faut, il mettra mille pièces au-deſſus du vieillard. Ces différentes ſcènes, & ſur-tout celle de Liſimaque avec Démiphon, celle de ce dernier avec Charin, ſont pleines d'eſprit, de fineſſe & de comique.

ACTE III.

Démiphon a retrouvé Liſimaque, il l'a prié d'acheter Paſicompſe, & Liſimaque arrive avec cette belle eſclave qui le ſupplie de la ménager, parce qu'elle n'eſt point accoutumée à des travaux pénibles. Liſimaque la raſſure & lui apprend qu'elle n'eſt pas à lui, mais à un maître ſi vivement épris de ſes charmes, qu'elle ne doit en attendre que les traitemens les plus doux.

Paſicompſe croit que Liſimaque lui parle de Charin, & lui avoue que depuis deux ans qu'ils vivent enſemble comme mari & comme femme, ils obſervent avec le plus grand plaiſir la parole

qu'ils se sont donnée mutuellement de ne pas se faire la moindre infidélité.

Dieux immortels ! s'écrie Lisimaque qui présume toujours qu'il s'agit de Démiphon, quoi, il aurait mis aussi dans le marché qu'il ne couchera plus avec sa femme ?

PASICOMPSE.

Avec sa femme ? en a-t-il une, je vous prie ? Non : je suis bien sûre qu'il n'est pas marié, & j'espère même qu'il ne se mariera jamais.

LISIMAQUE.

Par Hercule ! je serais bien fâché qu'il ne le fût pas. Assurément c'est un perfide.

PASICOMPSE.

J'aime passionnément ce jeune homme-là.

LISIMAQUE.

Fort joli jeune homme, en vérité ! Il n'y a pas long-tems que les dents lui sont tombées.

PASICOMPSE.

Comment les dents ?

LISIMAQUE.

Ce n'est rien que ça. Viens avec moi, il m'a prié de te garder toute la journée dans ma maison.

Il l'emmène, & Démiphon paraît : il eſt enchanté d'avoir acheté l'eſclave ſans que ſa femme & ſon fils en ſachent rien. Il veut finir ſes jours dans le plaiſir, & avant de rentrer chez lui où sûrement on l'attend avec impatience, il veut voir Liſimaque pour le charger de lui louer une maiſon dans laquelle il puiſſe entretenir ſecrètement ſa charmante courtiſanne. Liſimaque ſe préſente, Démiphon veut aller faire quelques careſſes à ſa belle, mais le voiſin le traite de vieux bouc, de cadavre ambulant, de ſquélette décharné, lui ſoutient que ſon premier devoir eſt de traiter Paſicompſe, & l'entraîne au marché pour y acheter des proviſions.

Charin arrive, & déſolé, inquiet de ne pas revoir Eutiche, il flotte entre la crainte & l'eſpérance, mais bientôt il eſt aſſuré de ſon malheur ; & convaincu par ſon ami, que Paſicompſe eſt vendue à un inconnu, il ſort dans le deſſein de s'expatrier pour jamais.

Que je ſuis malheureux ! s'écrie Eutiche. S'il quitte le pays, c'eſt à moi que l'on s'en prendra, & tout le monde criera contre ma faibleſſe, contre mon peu d'amitié. Je vais louer tous les Crieurs publics, les mettre en campagne & les charger de me trouver Paſicompſe à quelque prix que ce ſoit. Après cela, j'irai chez le Préteur & le prierai de me donner

des Inſpecteurs que je placerai dans toutes les rues : c'eſt le ſeul moyen qui me reſte.

ACTE IV.

Liſimaque a fait dire à Doripe ſa femme, qu'il n'irait point la trouver à la campagne, & ſuivie de ſa vieille eſclave Sira, Doripe vient à la ville épier ſon mari dont elle ſoupçonne la conduite. Rendue à ſa porte, elle ordonne à ſon eſclave d'entrer dans la maiſon, l'eſclave obéit, voit Paſicompſe & en avertit ſa maitreſſe qui devient furieuſe contre Liſimaque. Il paraît, & déconcerté par les queſtions de ſa femme, confondu par l'arrivée des cuiſiniers qui, d'après ſes ordres, viennent préparer le repas qu'il doit faire avec Démiphon, il s'embrouille, il balbutie & ſupporte toutes les injures de Doripe qui le quitte après avoir commandé à Sira d'aller lui chercher ſon père. Liſimaque s'éloigne, Sira qui revient, n'a point trouvé le vieillard, & elle eſt abordée par Eutiche ſon nourriſſon & fils de ſes maîtres. Elle lui apprend qu'elles ont trouvé une courtiſanne chez ſon père, & dans l'inſtant, arrive Périſtrate femme de Démiphon.

Elle eſt inſtruite de la paſſion de ſon mari, & après une longue diſſertation ſur les malheurs attachés à l'amour, ſur les erreurs qu'il fait com-

mettre aux vieillards dont l'acharnement en pareil cas eſt bien plus fort que chez les jeunes gens, elle ſe plaint amèrement de Démiphon qui va être cauſe que ſon fils va la quitter. Mais elle ne le ſouffrira pas, & réſolue d'acheter la maitreſſe de Charin, elle charge Liciſſe de faire tous ſes efforts pour la lui découvrir. Sur ces entrefaites, arrive Doripe, & l'on devine que Périſtrate ne tarde pas à être inſtruite de ce qu'elle brûlait de ſavoir. Trop impatiente pour attendre, elle entre chez ſa voiſine qui va lui montrer l'eſclave qu'elle cherchait; & de ſon côté, cette voiſine commence à entrevoir que Liſimaque n'eſt pas auſſi coupable qu'elle l'imaginait.

SIRA.

Par Caſtor! les loix ont rendu la condition des femmes bien cruelle & bien malheureuſe. On ne leur fait aucune juſtice à l'égard de leurs maris. Qu'ils aient des maitreſſes à leur inſçu, & qu'elles viennent à le ſavoir, on ne punit point les Seigneurs époux : ils en ſont quittes pour eſſuyer la mauvaiſe humeur de la partie intéreſſée. Si au contraire, la femme met ſeulement le pied hors de la maiſon, ſans que ſon mari ſache où elle a été, il eſt en droit de la répudier.

Plût aux Dieux que la loi fût égale & réciproque pour les deux conjoints! puiſqu'une honnête femme ſe contente d'un ſeul mari, pourquoi Mon-

ſieur le mari ne ſe contentera-t-il pas d'une ſeule femme ? par Caſtor ! ſi ces hommes qui ont des maîtreſſes, ſubiſſaient la même peine que les femmes qui ſont ſurpriſes en infidélité conjugale, & dont la vertu a fait naufrage ; ma foi la viduité régnerait beaucoup plus chez les époux que chez les épouſes.

Plaute entend parler ici des maris dont les femmes ne ſont pas mortes, & qui en ſont ſéparés par le divorce ou autrement.

ACTE V.

Charin prend congé des parties ſupérieures & inférieures de la porte paternelle, auxquelles il ſouhaite continuation, augmentation de ſanté & de proſpérité ! il va chercher d'autres Dieux Pénates, un autre *Lare*, une autre ville, une autre cité.

On ſait que les Romains avaient un reſpect religieux pour leurs portes, leurs jambages, leurs pas, en un mot pour tout ce qui en dépendait, & cela parce que les portes étaient conſacrées aux Dieux *Lares*. Ainſi, quand les particuliers s'éloignaient pour un exil contraint ou volontaire, ils embraſſaient leur porte, la baiſaient & l'invoquaient.

Eutiche a retrouvé la maitreſſe de Charin, il le cherche, le voit & l'aborde : mais Charin ne veut rien entendre, & ce n'eſt qu'après les preuves les

plus claires, qu'il conçoit l'eſpérance de retrouver une beauté qu'il était réſolu d'aller chercher dans tous les coins de l'univers. Liſimaque arrive avec Démiphon, le premier eſt informé que ſa femme eſt toujours irritée contre lui, ſon fils ſe charge d'obtenir ſa grace, & il y réuſſit. A l'égard de Démiphon, il ſe repent du chagrin qu'il a cauſé à Charin, il promet de lui faire toutes les réparations qu'il exigera, & perſuadé que Périſtrate ignore tout ce qui s'eſt paſſé, il ſupplie Liſimaque de ne pas l'en inſtruire.

On trouvera dans cette Comédie des ſcènes filées avec beaucoup d'adreſſe, mais l'action en eſt ſouvent arêtée par de longues réflexions, dont la plupart n'ont aucun rapport au ſujet. C'eſt un des grands défauts de Plaute, & preſque toujours un perſonnage ceſſe d'y être en ſituation, parce qu'un autre vient l'interrompre pour conter ou pour moraliſer ? Quelle froideur de pareils monologues ne devaient-ils pas répandre parmi les Spectateurs, & que devenait pendant ce tems-là l'Acteur qui ne parlait pas. Il pouſſait la diſcrétion juſqu'à ne pas écouter celui qui venait d'arriver, & cette convention qui n'eſt nullement Théâtrale, ne pouvait produire qu'un très-mauvais effet.



LE PSEUDOLE.

SIMON, Bourgeois d'Athènes, a un fils nommé Callidore, & passionnément amoureux d'une certaine Phénice qui est dans les mains de Ballion dont le métier est de vendre & de prostituer des Esclaves. Il a celle-ci en garde pour un soldat Macédonien qui la lui a achetée vingt *mines* dont il en a déja payé quinze, après quoi il est parti pour Sicyone : mais afin de n'être point trompé, il a laissé son portrait sur une pièce de métal, & le vendeur est convenu avec lui qu'il ne remettrait la fille qu'à celui qui, en lui apportant les cinq *mines* dues, lui ferait voir le même portrait tracé sur une pièce absolument pareille. (Rapellez-vous les Comédies renfermées dans le Volume précédent, & vous verrez que Plaute a déja fait usage de ce moyen).

Phénice est avertie de cet arrangement, & désolée de perdre Callidore qu'elle n'aime pas moins qu'elle en est aimée, elle se hâte de l'informer du malheur qui les menace.

Par le secours de la cire, du lin, de la plume & de l'écritoire, lui marque-t-elle, Phénice envoie salut, tendresse & embrassade à Callidore son amant, te demandant le même plaisir, mon cher cœur,

versant une abondance de larmes dans le trouble de mon ame, dans l'inquiétude & l'agitation de mon esprit. Tu sauras, mon amour, que Ballion m'a vendu vingt *mines* au Soldat Polimachéroplacide, que ce guerrier a déja avancé les trois quarts de la somme, qu'il ne reste que cinq *mines*, que c'est uniquement ce qui me retient encore ici, & que les *Bachanales* prochaines sont le jour fixé pour mon départ.... On sépare, on déchire, on arrache, on renverse nos amours, nos complaisances, nos constances, nos ris, nos jeux, nos conversations, nos tendres baisers. Plus, mon cher cœur, plus pour toi ni pour moi, de ces heures enchantées, de ces plaisirs inexprimables, à moins que nous n'inventions l'un ou l'autre, un expédient pour détourner notre malheur. J'ai eu soin de te mander tout ce que je sais de cette affaire-là. Ce m'est une occasion infaillible pour éprouver si tu es touché sincèrement, vivement, profondément, ou si ton amour n'est qu'une feinte. Adieu.

Callidore se désespère, & fait part de sa situation à l'Esclave Pseudole qui lui promet de s'employer si efficacement; que malgré toute la finesse de Ballion, il trouvera moyen d'ôter Phénice de ses mains.

Cependant, mais on ne sait comment, Simon, père de Callidore, est instruit des amours de son fils, & du projet que l'Esclave a formé de jouer

un mauvais tour à Ballion. Il vient trouver Pſeudole qu'il accuſe d'être le complice du dérèglement de Callidore, & Pſeudole qui ſe juſtifie ſur quelques points, eſt forcé de paſſer condamnation ſur les autres. Mais à l'éloge que lui fait le bon homme de la fineſſe de Ballion, ſon amour-propre ſe réveille, & il gage avec Simon qu'il dupera celui même qui fait tant de dupes. Simon accepte le défi, & le vainqueur aura vingt *mines*.

Impatient de jouir de ſa maitreſſe, Polimachéroplacide envoie au jour dit, & le meſſager chargé de cette commiſſion ne connait ni la maiſon ni la figure de Ballion. Il cherche quelqu'un qui puiſſe le tirer de peine, & juſtement il s'adreſſe à Pſeudole qui ſe donne pour le valet de ſalle de Ballion. L'exprès lui remet la marque, garde les cinq *mines* qu'il veut compter à Ballion même quand il ſera rentré, & va, en l'attendant, ſe rafraîchir dans le cabaret voiſin.

Jaloux de gagner la gageure, Simon de ſon côté, court trouver Ballion ſur la place, & l'avertit du deſſein de Pſeudole. Ballion le remercie, gage en même tems que l'Eſclave ne viendra pas à bout de ſon projet, & revient chez lui pour y veiller exactement à tout ce qui ſe paſſera. Mais Pſeudole qui ne s'endort pas, s'accorde avec un maître fourbe nommé *Singe*, lui fait ſa leçon, lui remet la marque à laquelle il joint les cinq *mines*, &

l'envoie chez Ballion. Celui-ci donne dans le piége, & Singe revient avec Phénice.

Ballion chante victoire, & persuadé qu'il n'a plus rien à craindre de Pseudole, il compte avoir gagné la somme stipulée avec Simon, il la lui demande, & dans l'instant même reparaît le véritable envoyé de Polimachéroplacide qui au nom de son maître somme Ballion de lui livrer Phénice: Ballion & Simon le prennent pour un fourbe aposté par Pseudole, le raillent & le plaisantent: mais celui-ci proteste qu'il est chargé de l'argent, qu'il a remis la marque à l'Esclave de salle de Ballion, & qu'il ne partira pas sans avoir ce qu'il demande. Simon & Ballion sont forcés de convenir que Pseudole est plus fin qu'eux, le premier lui compte les vingt *mines*, & Ballion en fait autant vis-à-vis du vieillard.

On reconnaît quelques traits de l'*Etourdi* dans cette Comédie qui est une des plus longues & des plus médiocres de Plaute: cependant il en faisait le plus grand cas, & l'on en donne pour raison qu'il n'en avait emprunté nulle part, ni le plan, ni l'intrigue. C'est le faible de presque tous les Auteurs de vanter leur plus mauvais Ouvrage, & de lui donner la préférence sur tous les autres. Leur suffrage entraîne rarement celui du public, & nous ne connoissons guère qu'une Tragédie sur laquelle ce même public se soit évidemment trompé. C'est

l'Athalie de Racine, Pièce ſublime, ſifflée dans ſa naiſſance, & que ſon Auteur n'a point eu l'agrément de voir réuſſir. La ſeule conſolation qu'il ait eue ſur cet objet, c'eſt la déciſion de Boileau qui lui a donné la poſtérité pour juge, & la poſtérité a été juſte. Par quelle fatalité ce chef-d'œuvre a-t-il été dédaigné dans le ſiècle le plus brillant de la Littérature Françaiſe ?

Le Lecteur doit ſentir ce qui nous a empêchés de nous étendre davantage ſur *le Pſeudole*, & nous nous contenterons d'ajouter qu'il eſt précédé d'un Prologue, dans lequel on s'eſt abſtenu, pour la première fois, d'inſtruire les ſpectateurs du plan & de l'intrigue du ſujet. Retirez-vous, y dit-on, ſortez de l'Amphithéâtre, boyaux vuides, eſtomachs affamés, ventres creux qui ne cherchez qu'à mordre & qu'à critiquer : mais vous, Meſſieurs, qui avez uſé de précaution contre l'abſtinence, vous qui, par cette raiſon, ne demanderez qu'à rire, demeurez, aſſeyez-vous, & faites-vous une loi, ou pour mieux dire un plaiſir d'écouter.



LE

LE PŒNULE.

PROLOGUE.

LE Général ou Chef de la troupe des Comédiens vous ordonne d'ouvrir les oreilles & de rester tranquillement à votre place... Levez-vous, Crieur Public, levez-vous & faites votre office.... Qu'aucune vieille fille ne vienne s'asseoir sur le devant du Théâtre, qu'on n'y entende ni l'Huissier ni les verges : que les marqueurs de places ne rodent point devant les yeux, qu'ils ne conduisent point ceux qui arrivent pour les faire placer pendant que l'Acteur joue son rôle... Que les esclaves ne s'emparent point des bancs : que les nourrices restent au logis avec leurs enfans : que les dames regardent sans rien dire, & sur-tout qu'elles rient sans éclat : qu'elles ne laissent point échaper le son aigu de leur voix perçante, qu'elles reportent au logis leur démangeaison naturelle de babiller.

Quant à ce qui concerne les curateurs, les inspecteurs des Comédies, qu'on ne défère point la palme, qu'on n'adjuge point injustement le prix à aucun Acteur...... Mais j'avais presque oublié une chose. Pendant qu'on fera la représentation, ne manquez pas, laquais, valets de pied, vous tous qui exercez vos jambes à courir après la

voiture du maître ou de la maitreſſe, ne manquez pas de faire irruption dans les cabarets. Par Hercule! ce ſera une bonne affaire pour la Police, ſi chacun veut ou peut ſe ſouvenir de tout ce qui eſt commandé par l'autorité *Comédienne.*

Je reviens maintenant au ſujet de la pièce, & afin que vous ne ſoyez pas moins ignorans que moi, je vais vous fixer, vous limiter, vous borner ſon étendue, ſa fin, ſes environs, car à préſent je ſuis établi le *meſureur* de cette affaire-là. Si cela ne vous déplaît point, je vous dirai le nom de la pièce; quand cela ne vous plairait pas, je ne le dirais pas moins, parce que j'aurai toujours l'agrément de ceux qui ont le pouvoir en main.

Cette Comédie s'eſt appellée originairement *le Carchédonien*, & depuis, *Patruus Pultiphagonides*, c'eſt-à-dire oncle paternel pultiphagonide. Ecoutez maintenant le reſte, l'argument y ſera expliqué, & le lieu de cet argument, c'eſt le *Proſcenium*, le devant du Théâtre.

Il y a à Carthage deux frères nés d'une famille noble & riche: l'un eſt vivant, l'autre a fini ſes jours, & je vous l'aſſure d'autant plus poſitivement, que je tiens la nouvelle de ſa mort de celui qui, ſuivant ſon métier, l'a frotté d'onguent, embaumé, parfumé, enſéveli.

Cet homme qui n'eſt plus qu'ombre & pouſſière, avait eſſuyé pendant ſa vie un triſte & fâcheux acci-

dent à Carthage où un jour on lui déroba ſon fils unique âgé de ſept ans, & les voleurs ſurent ſi bien cacher leur proie, que l'on ne put découvrir l'enfant, quelque recherche que l'on en fît. Le père ne ſurvécut que ſix ans à cette perte, & jugeant bien qu'il ne reviendrait pas de la maladie dont il était attaqué, il fit ſon frère héritier univerſel de tous ſes biens, après quoi, il partit en poſte pour l'Achéron & pour les Enfers, ſans or, ſans proviſions, ſans aucun ſecours de voyage, enfin ſans ce qu'on nomme *le viatique.*

Le *viatique* était ce qu'un voyageur portait avec lui pour ſe nourrir & faire ſa courſe agréablement: or les Anciens avaient, comme nous l'avons dit, à l'égard des morts, l'uſage ſuperſtitieux de mettre ſur les tombeaux de l'or & des proviſions, perſuadés que cela était néceſſaire pour paſſer de cette vie à une meilleure, & que quand une ame arrivait bien munie ſur le bord du Styx, elle en était beaucoup mieux reçue dans les Enfers. Ils mettaient auſſi deux *oboles* dans la bouche du défunt, & ils en joignaient trois autres pour payer Caron. Les Grecs appellaient cela *patmeion*, & les Latins *naulum*, l'argent du paſſage.

Celui qui a dérobé le jeune homme, l'a tranſporté à Calidon, & là, heureuſement pour l'enfant, & encore plus pour le raviſſeur, il a trouvé l'occaſion de vendre ſon butin vivant à un certain

Seigneur très-riche, déja ſur l'âge, ennemi déclaré des femmes, conſéquemment du lien conjugal, mais en même-tems, plein de déſir d'avoir une poſtérité, pourvu qu'elle ne ſoit pas de ſa façon.

Ce vieillard qui ne ſavait rien du vol, acheta l'enfant qu'il prit de bonne-foi pour le fils de l'Etranger & qu'il adopta pour le ſien; puis lorſqu'il ſe vit contraint d'aller faire chez les morts une petite ſtation de mille ans, peut-être plus longue, il lui fit préſent de ſa riche ſucceſſion. Or ce jeune héritier demeure ici dans la maiſon que vous voyez.

Je retourne encore à Carthage: ſi vous voulez y mander quelque choſe, ou me charger de quelque commiſſion qui demande des avances, commencez par payer, & vous ne ſerez pas mieux ſervis que ceux qui ne payeront pas.

Mais le vieillard de Carthage, qui vit encore & qui eſt l'oncle paternel de ce jeune homme-ci, avait deux filles, l'une de cinq ans, & l'autre de quatre. Ces deux enfans diſparurent auſſi avec leur nourrice, & depuis ce tems-là, on les a regardées comme perdues. En effet, celui qui les a dérobées, les a tranſportées à Anactore & vendues, ainſi que leur nourrice, au plus exécrable des hommes qui ſoit ſur la terre, ſi pourtant on peut donner le nom d'homme à un malheureux de cette eſpèce. Au reſte, ſon nom ſeul doit vous faire

conjecturer combien il eſt méchant : il s'appelle Licus, ou loup, & en effet, il n'eſt point de loup plus inſatiable, plus raviſſant, plus cruel que lui.

Cet abominable intriguant habitait Anactore, il a changé de ville & eſt venu s'établir ici à Calidon, dans l'eſpérance ſans doute d'y faire valoir ſon infâme négoce. Il demeure dans ce logis-là, & le jeune homme dont voici la maiſon, eſt éperdûment amoureux d'une de ſes couſines qu'il ne connaît pas pour telle : il ignore même où elle eſt née, & jamais il n'a eu de commerce avec elle, tant Licus la veille de près pour en tirer plus d'argent. Cette fille s'appelle Adelphaſie, & ſa ſœur Antéraſtile eſt marchandée par un Soldat qui brûle d'en faire ſa concubine.

Leur père n'a ceſſé de les chercher par mer ou par terre, & pour les trouver plus aiſément, il uſe d'une méthode aſſez ſingulière. Eſt-il arrivé dans une ville? ſon premier ſoin eſt de courir chez toutes les courtiſannes : il leur donne de l'or, il paſſe la nuit avec elles : enſuite il leur demande d'où elles ſont, ſi elles ont été faites priſonnières, ou ſi on les a dérobées. Ce ruſé vieillard poſsède toutes les langues, mais il veut bien faire ſemblant de les ignorer. Enfin il eſt Carthaginois, c'eſt tout dire.

Nous n'avons ſurpaſſé, dit Cicéron, ni les Eſpagnols en nombre, ni les Gaulois en force, ni

les Carthaginois en finesse, ni les Grecs en artifice: *Nos nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos superavimus.* Dans un autre endroit, le même Ecrivain les appelle fourbes & menteurs, *Pœni fraudulenti & mendaces.* Tite-Live ne les estimait pas davantage, quand il dit, *perfidia plusquam Punica*, perfidie plus que Carthaginoise, & Plaute les maltraite dans cette pièce, parce qu'elle fut faite & représentée pendant la seconde guerre punique. Ce même homme, continue-t-on dans le prologue, ce même homme qui navige depuis si long-tems, est entré hier au soir dans le port avec son vaisseau, il est en même-tems, comme vous voyez, père des deux filles & oncle paternel du jeune homme...... Mais j'ai presque oublié de vous rapporter la fin de notre histoire..... Ce voyageur viendra ici aujourd'hui, il reconnaîtra ses deux enfans & son neveu le fils de son frère, du moins c'est comme cela que je l'ai ouï dire.

A présent il est tems que j'aille m'habiller pour jouer un autre rôle, mais avant de vous quitter, Messieurs, je vous souhaite une bonne & longue santé. Restez constamment au spectacle & honorez-le de votre présence jusqu'à la fin. Je vais devenir un homme différent, & il y a des gens qui vous éclairciront ce qui reste à vous exposer.

Ce reste est peu de chose, du moins dans les

trois premiers actes, & le ſpectateur prévenu du dénoûment, n'a pas dû les trouver fort intéreſſans. Dans l'un, c'eſt Agoraſtocle (nom de l'amant d'Adelphaſie) qui preſſe ſon eſclave Milphion de lui indiquer les moyens d'arracher ſa maitreſſe des mains de Licus, ou Licon, & qui ſe prête au ſtratagême ſuivant. C'eſt Milphion qui parle.

Vous avez chez vous trois cens *philippes* d'or, & Collibiſque, votre métayer, eſt en ville. Licon ne le connaît point : me comprenez-vous ?

AGORASTOCLE.

Par Hercule ! je te comprends de reſte, mais je ne prévois nullement où tu veux en venir.

MILPHION.

Je vais donc vous déboucher, vous ouvrir l'intelligence là-deſſus. Il faudra donner la ſomme en or au métayer, & lui commander de la porter à Licon : mais il ſe fera paſſer auprès de lui pour un étranger qui a choiſi ſa maiſon dans le deſſein de s'y amuſer. Licon transporté de joie, ne manquera pas de mordre à la grappe, & de l'inſtant qu'il aura touché les trois cens *philippes*, vous irez lui demander ſi votre eſclave n'eſt pas venu chez lui. Il le niera, & ſur cela il ne tiendra qu'à vous de l'accuſer de vous avoir volé tout-à-la-fois votre Eſclave & votre argent. Cité en Juſtice, il ne pourra ſe laver de votre imputation, & le Préteur

vous l'adjugera avec toute ſa *nichée*. Ainſi nous aurons le plaiſir d'avoir creuſé une foſſe à ce maître ſcélérat, & ce qui eſt le meilleur, de l'avoir pouſſé dedans.

Agoraſtocle approuve ce conſeil, & prêt d'aller rendre ſon hommage à Vénus dont on célèbre la fête, il voit paraître les deux ſœurs qui ſont un mêlange de coquetterie & de ſimplicité, de libertinage & d'honnêteté; caractères ſupportables ſans doute dans le tems où Plaute écrivait, mais qui aujourd'hui nous révolteraient: elles vont au Temple de la Déeſſe, & Agaraſtocle qui les aborde, eſt aſſez mal reçu d'Adelphaſie que Milphion ne trouve nullement de ſon goût. Toutes ces Scènes ſont fort longues & abſolument ſans action.

Dans la première du ſecond Acte, arrive Licon qui ſort du Temple, & qui n'a jamais pu mettre Vénus en belle humeur, ni lui attirer aucun de ſes bienfaits, quoiqu'il lui ait ſacrifié ſix agneaux bien conditionnés. Auſſi, dit-il, j'ai défendu qu'on partageât les entrailles, & je n'ai pas même voulu les voir, d'après la réponſe du Devin qui a prononcé qu'elles n'étaient pas d'un préſage heureux.

De cette manière-là, continue-t-il, j'ai bien attrapé l'avare Vénus, & pour la punir d'avoir prétendu trop avoir, elle n'a rien eu du tout. Voilà comme je fais moi, & comme il faut faire. Quel

bon effet penfez-vous que cela produira dans la fuite ? c'eft que les autres Dieux & Déeffes fe feront adorer à moins de frais, c'eft qu'ils ne feront plus fi avides, fi affamés de victimes & d'encens, quand on leur dira qu'un Licon a laiffé Vénus les mains vuides.

Le Devin qui vraiment eft un pauvre homme, & qui ne fait nullement fon métier, difait que toutes les tripes de mes pauvres agneaux me menaçaient de perte & de malheur, que tout le ciel était conjuré contre moi ; & depuis ce tems-là on m'a donné une *mine* d'argent. Qu'on eft fou de croire des Prophêtes de cette efpèce, tant dans les chofes divines, que dans les chofes humaines !

Ces traits & mille autres de ce genre, répandus dans différentes Pièces de Théâtre, prouvent que les Romains étaient beaucoup moins fuperftitieux qu'on ne l'imagine : s'ils avaient regardé les facrifices comme un point effentiel de leur religion, s'ils avaient cru à l'examen des entrailles, aux Devins qui étaient chargés de le faire, quel eft le Poète qui aurait ofé les tourner en ridicule devant le peuple ?

Licon ne fait ce qu'eft devenu le foldat Anthémenide, celui qui vient de lui faire préfent d'une *mine* d'or, dans l'intention de fe voir l'unique

poſſeſſeur de la cadette d'Adelphaſie ; il arrive ; & Licon l'emmène chez lui.

Dans le troiſième Acte, on joue à ce Licon le tour dont Milphion a donné l'idée à ſon maître, & ce ſont des Avocats qui aident Agaraſtocle à faire tomber ſa dupe dans le piége que lui tend Collibiſque. Plaute fait jouer à ces Avocats le même perſonnage que jouent ſur nos Théâtres ces méchans Huiſſiers dont les épaules ſont à l'épreuve des coups de bâton, ces coquins décidés qui pour de l'argent, bravent le témoignage de leur conſcience. Victime de leur ſupercherie, Licon reçoit Collibiſque qui lui compte ſes trois cens *philippes*, & convaincu, peu de tems après, que le métayer eſt l'Eſclave d'Agaraſtocle, il ſort pour aller conſulter ſes amis ſur la manière la plus honnête qu'il pourra choiſir pour ſe pendre.

Dans la première Scène du quatrième Acte, Sincéraſte ſort du Temple, chargé des vaſes qui ont ſervi au ſacrifice offert par ſon maître Licon dont il fait le portrait ſous les couleurs les plus odieuſes. J'aimerais mieux, dit-il, paſſer ma vie aux carrières, ayant pour ceinture une chaîne de fer toute hériſſée de pointes, que de ſervir cet abominable homme..... Chez lui ſe trouvent le cavalier, le fantaſſin, l'affranchi, le voleur, le fugitif, le fouété, le lié, le condamné, en un mot

il reçoit quiconque peut lui donner de quoi appaiſer ſon inſatiable avidité. Grands Dieux ! Dieux qui voyez tout, de combien d'horreurs vous êtes les témoins !

Milphion eſt aux aguets, tant pour ſuivre la ruſe qu'il a imaginée, que pour avancer le moment de faire périr Licon, & dans cet eſpoir il aborde ſon eſclave dont il parvient à gagner la confiance. Celui-ci lui fait voir que le ſuccès de ſon projet eſt certain, qu'Adelphaſie & ſa ſœur ſont nées libres, qu'il en a les preuves les plus ſûres, & que pour perdre Licon, il ſuffira qu'elles le citent, comme n'ayant pas eu le droit de les acheter, puiſqu'elles ſont nées de famille libre. Ravi de cette confidence, Milphion promet à Sincéraſte qu'avant la fin du jour, il trouvera le moyen de le faire affranchir, & les deux Eſclaves ſe ſéparent, l'un pour rentrer chez Licon, l'autre pour aller avertir ſon maître de ce qu'il vient d'apprendre.

HANNON.

Divinités de l'un & l'autre ſexe, je vous adore & vous prie que mon arrivée dans cette ville ſoit heureuſe dans les choſes qui ſont tout le ſujet de mes voyages ! Faites-moi la grace de pouvoir y découvrir mes deux filles & mon neveu, le fils de mon frère.

Autrefois j'ai eu ici pour hôte un honnête & bon

ami nommé Antidamas : on dit qu'il a fait ce qu'il devait faire, & qu'il a payé à la nature le dernier tribut qu'elle exige, sans en dispenser aucun. Ils disent aussi qu'Agorastocle est établi à Calidon. Je porte avec moi le Dieu de l'hospitalité, & la marque du droit que nous avions le défunt & moi de loger réciproquement l'un chez l'autre. On m'a indiqué la maison de son fils dans ce quartier-ci, & je vais la demander à ces gens qui viennent de mon côté.

Tel est à-peu-près le monologue par lequel le père des deux filles commence le cinquième Acte, & il ne tarde pas à trouver Agorastocle auquel il remet le Dieu dont il a parlé, c'est-à-dire une marque sur laquelle on prétend qu'était gravée la figure de Saturne, & que l'on se donnait mutuellement chez les Anciens, lorsque l'on était attaché l'un à l'autre. Muni de cette marque, on était sûr d'être bien reçu dans la maison de son ami, soit par lui, soit par ses descendans. Instruit que Hannon est Carthaginois, Agarastocle lui fait une foule de questions, reconnaît en lui le frère de son père, & se précipite dans les bras de son oncle. Milphion met le vieillard dans le secret des amours de son maître, & pour mieux réussir à perdre Licon, il prie ce même vieillard de réclamer comme libres les deux sœurs qu'il a chez lui. Hannon y consent, & plus heureux qu'il ne se flattait de l'être, il re-

trouve en effet ses deux filles dans Adelphasie & Antérastile. Il promet de marier l'aînée avec Agarastocle, & l'on pardonne à Licon, à condition qu'il rendra les trois cens *philippes*.

Cette Pièce est fort longue, & présente si peu d'intérêt que nous n'avons pas cru devoir nous étendre davantage sur ses différentes Scènes qui sont loin d'avoir le piquant de quelques-unes de celles dont nous avons donné l'extrait.

LA PERSANE.

TRIMURCHIDE, Soldat ou Officier Athénien, s'est engagé dans le service de Perse, & tandis qu'il est au siége d'Eleusépolis en Arabie, son esclave Toxile devient éperduement amoureux de Lemnisilène, courtisanne au pouvoir de Dordale qui depuis six mois exerce son métier à Athènes.

Ce Toxile ne peut jouir de sa maitresse qu'en payant six cens *nummes*, ou petites pièces bien comptées, & il n'est point de démarches qu'il n'ait faites pour les emprunter. Sagaristion se trouve sur son chemin, c'est un autre esclave de ses amis: Toxile l'instruit de l'embaras dans lequel il est, & après l'avoir plaisanté sur ses amours, Sagaristion le quitte en lui promettant qu'il va mettre tout en œuvre pour l'obliger; mais Toxile veut

duper Dordale, & le parasite Saturion lui en fournit les moyens. La suite va les indiquer.

SATURION.

Je garde, je conserve, je cultive très-soigneusement la méthode que j'ai adoptée d'être à l'affut de tout ce qui peut appaiser mon ardeur famélique, car afin que vous le sachiez, j'ai l'honneur de descendre d'une race *parasitique* & tous mes ancêtres avaient la prudence de porter leurs boyaux vuides à la plénitude des tables abondamment garnies.

Mon père, mon aieul, mon bisaieul, mon trisaieul, le père du père de mon trisaieul ont toujours vécu sur le commun, toujours mangé le pain des autres, & jamais personne n'a pu les vaincre en appetit, ou plutôt en voracité. Aussi les avait-on nommés les durs capitons, tant ils avaient le front admirable, soit pour ne rougir de rien, soit pour braver le vol des assiettes, des plats, des pots &c.

Voilà, Messieurs, mes titres de noblesse, & pour ne pas dégénérer, pour soutenir l'éclat de ma famille, je suis obligé d'être un excellent piqueur d'escabelle, un coureur infatigable de grands repas...... Mais il faut que je voie si les restes du soupé d'hier ont bien dormi &c.....

TOXILE *arrivant.*

J'ai trouvé une ruse infaillible pour forcer Dor-

dale à racheter Lemnisilène de son argent, & à la faire son affranchie. Bon! voici justement le *parasite*, j'ai besoin de lui, & je vais faire semblant de ne pas le voir : c'est par-là que je l'attirerai dans mes filets.

Ayez bien soin de tout cela, continue-t-il, Messieurs les officiers de *marmite*, & *cuisinez* le plus promptement qu'il vous sera possible. Composez le vin mielleux, tenez chaudement les coins & les autres confitures, jettez-y les bois de senteur. J'attends incessamment la personne qui me fait passer des momens si agréables par le charme de sa conversation.

Le *parasite* comprend qu'il est question de lui & aborde Toxile auquel il répète qu'il n'est pas Saturion, mais *Esurion*, c'est-à dire qu'il meurt de faim, & il se résigne avec beaucoup de peine, à écouter avant d'avoir mangé, l'affaire que l'Esclave veut lui communiquer.

TOXILE.

Je renonce à vous emprunter de l'argent : mais j'ai besoin de votre fille.

SATURION.

Certes, je ne l'ai jamais prêtée à qui que ce soit pour qu'il s'en servît dans son besoin.

TOXILE.

Je ne la demande pas pour cela.

SATURION.

En quoi donc peut-elle te rendre ſervice?

TOXILE.

Je vais vous le dire. Votre fille eſt belle & bien faite. Elle excelle en bonne mine, elle efface en charmes & en attraits, preſque toutes les autres femelles de ſon âge.

SATURION.

Tu ne la flattes point, &, quoique ſon père, la juſtice & la vérité veulent que je la reconnaiſſe au portrait que tu m'en fais.

TOXILE.

Notre bon & honnête voiſin Dordale n'a jamais vu ni vous, ni votre demoiſelle.

SATURION.

Hors celui & ceux qui ont la bonté, l'humanité d'appaiſer le cri de mes entrailles, perſonne n'a l'honneur de me connaître.

TOXILE.

Vous avez raiſon, & d'après cela vous pouvez me trouver les ſix cens pièces dont j'ai beſoin.

SATURION.

Ma foi, je ne demande pas mieux.

TOXILE.

Donnez-moi votre agrément pour vendre votre fille.

SATURION.

Que tu vendes ma fille ?

TOXILE.

Non, ce ne ſera pas moi, & j'apoſterai pour vendeur, un homme qui ſe dira étranger....... D'ailleurs j'en jure par Hercule, c'eſt que d'aujourd'hui il ne vous entrera rien du nôtre dans le corps, à moins que vous ne m'ayez donné une parole poſitive que vous m'accordez ma demande. Bien plus, ſi vous n'amenez ici votre fille, vous ſerez dégradé, caſſé, chaſſé de la milice *manducatoire*, & pour m'expliquer nettement, jamais vous ne mangerez ici..... Hé bien ! vous voilà tout interdit ! qu'eſt-ce qu'il y a ? que ne répondez-vous ? pourquoi ne pas dire ce que vous ferez ?

SATURION.

Je te prie de me vendre auſſi tout entier, ſi cela te fait plaiſir, j'y conſens, mais à une condition, c'eſt que tu ne me vendes que lorſque j'aurai l'eſtomach bien rempli.

TOXILE.

C'eſt à vous de voir.

SATURION.

Que puis je te dire? tu as pris la place par ſon endroit faible, & je ferai tout ce que tu m'ordonneras.

TOXILE.

Allez donc promptement chez vous, & donnez à votre fille les ſubtiles inſtructions qui lui ſont néceſſaires pour jouer ſon rôle. Apprenez-lui ce qu'elle doit répondre à chaque interrogation qu'on lui fera ſur l'endroit où elle eſt née, & ſur la manière dont on l'aura enlevée : qu'elle ſe faſſe une patrie fort éloignée d'Athènes, & ſur-tout qu'elle ne manque pas de répandre un torrent de larmes de commande en racontant ſa diſgrace imaginaire.

SATURION.

Tu t'es donné là une peine bien inutile, mon enfant, & tu aurais auſſi bien fait de te taire. Sais-tu que la demoiſelle eſt trois fois plus maligne & plus fine que tu ne la veux?

Toxile enchanté preſſe le Paraſite d'aller trouver ſa fille, de la vêtir en étrangère, d'apporter une robe, une ceinture, une caſaque, un chapeau à grands bords pour déguiſer le *vendeur*, & de ſon côté il va envoyer un garçon à ſa maitreſſe pour la prévenir de ce qui ſe paſſe.

Dans la première Scène du ſecond Acte, Lemniſi-

lène charge sa servante Sophoclidisque d'aller porter une lettre à Toxile ; Toxile de son côté, donne le même ordre à Peignie, & les deux commissionnaires ont ensemble une longue Scène dans laquelle ils s'instruisent réciproquement du message dont ils sont chargés : après s'être accablés d'injures mutuelles, langage ordinaire des Esclaves de Plaute, ils se séparent, & font place à Sagaristion qui ne sait de quels termes se servir pour remercier Jupiter du bonheur imprévu qu'il lui a procuré.

Qui se serait jamais attendu, dit-il, à une occasion aussi belle & aussi favorable que celle-là ? il faut qu'à force de rêver à notre embaras, le maître des Dieux ait inventé lui-même cet expédient, & je le regarde comme s'il était tombé du ciel.

Mon maître m'a ordonné d'aller en Erétrie pour y acheter des bœufs tranquilles & bien domptés. Il m'a donné l'argent nécessaire pour faire cette grosse emplette ; & pour louer dignement mon patron, il faut convenir que c'est un grand fou. Il connait le *pélerin*, il sait que ma fidélité n'est pas à l'épreuve, & que l'envie de me satisfaire l'emporte sur tous les châtimens ; comment donc a-t-il osé me confier cette somme-là ? étourderie toute pure.

J'emploierai ce métal monnoyé à un autre usage qu'à l'achat des bêtes cornues, ce qui fera très-grand plaisir à mon ami, & mon excuse est déja

trouvée : je dirai que dans toute la foire, il n'y avait pas un ſeul bœuf à vendre. On fera *tax*, *tax* ſur mes épaules, mais c'eſt de quoi je me ſoucie le moins. (Ce monoſyllabe ne ſignifie rien dans le fond, & l'on s'en ſervait pour exprimer le bruit des verges avec leſquelles on fouétait les eſclaves. D'après cela, on nommait *Taxatores* dans la Comédie, ceux qui cenſuraient les mauvaiſes mœurs.) Je ne trouve rien de plus agréable, ajoute Sagariſtion, que de ronger, que de mordre juſqu'au ſang ces maîtres qui ſont poſſédés du déſir inſatiable d'amaſſer, & qui ſont d'une ladrerie ſi craſſe, qu'ils cachent la ſalière avec le ſel.... J'ai par-devers moi un grand avantage ſur mon tyran, c'eſt qu'il ne peut me condamner à aucun ſupplice que je n'aie déja ſouffert & dans lequel l'expérience ne m'ait rendu ſavant.

Peignie s'eſt acquité de la commiſſion de Toxile, & il eſt abordé par Sagariſtion qui veut lui faire quelques queſtions, mais loin de le ſatisfaire, Peignie le traite en eſclave, & c'eſt tout dire : auſſi Sagariſtion prétend-il que ſi le ciel récompenſe ce maraud comme il mérite de l'être, il n'y aura ni Dieu ni Déeſſe qui ne lui donne un coup de bec, qui ne lui décoche un trait de vengeance.

Toxile qui arrive, charge Sophoclidiſque de bien exhorter Lemniſilène à ne pas ſe chagriner, & s'approche de Sagariſtion qu'il eſt ravi de retrouver.

Mais quelle enflure as-tu au cou ? lui dit-il, c'eſt comme une tumeur qui doit aboutir.

SAGARISTION.

Tu as raiſon, c'eſt un abcès : garde-toi bien de le preſſer. Dès qu'on y touche un peu fort, cela me fait un mal horrible.

TOXILE.

Depuis quand cet accident-là t'eſt-il arrivé ?

SAGARISTION.

D'aujourd'hui.

TOXILE.

Voudrais-tu bien découvrir l'endroit malade, afin que je puiſſe le voir & l'examiner de près.

SAGARISTION.

Retire-toi : car tu courrais grand riſque d'être aſſailli à bons coups de cornes.

TOXILE.

Quelle énigme dis-tu là ?

SAGARISTION.

Enigme ! en voici donc bien un autre. Je t'avertis que mon abcès contient deux gros bœufs, & ces deux gros bœufs ſont la ſomme que tu m'as demandée.

Toxile remercie ſon ami avec la plus grande chaleur, lui proteſte que cet argent lui ſera rendu

inceſſamment, & l'emmène dans la maiſon qui doit le dérober aux yeux de ſon maître.

Veuillent les Dieux ! s'écrie Saturion qui commence l'acte ſuivant avec ſa fille, veuillent les Dieux répandre leur ſainte bénédiction ſur notre entrepriſe ! Qu'elle tourne heureuſement pour moi, pour toi, & ſur-tout pour mon ventre. J'eſpère acquérir aujourd'hui par ton moyen, une nourriture fixe, durable, & qui me ſoutiendra juſqu'à la mort dans ma gloutonnerie, dans mon inſatiable avidité de manger. Je prie le ciel de me fournir en abondance de quoi me contenter, de ne jamais me faire manquer un ſeul repas, de multiplier mes vivres & de m'accorder la conſolation de mourir avant qu'ils ſoient finis..... Vous ſavez, ma fille, vous comprenez, vous voyez l'affaire dont il s'agit, & ce ſont les Dieux même qui nous la procurent. Je ne vous ai rien caché de tout ce qui doit entrer dans l'exécution de notre plan, & c'eſt pour cela que je vous ai parée de la ſorte. Vous ſerez vendue aujourd'hui, & vendue pour *vierge*, comme je ne doute point que vous ne la ſoyez encore.

LA FILLE.

Souffrez, je vous prie, mon père, que je m'explique librement avec vous. Quelque paſſion que vous aiez pour courir les bonnes tables, eſt-il poſſible que vous faſſiez de votre fille une victime

de la gourmandiſe & que vous la vendiez pour mieux remplir votre ventre ?.... La nature & la raiſon devraient vous montrer l'horreur de votre projet.

Vaine philoſophie, lui répond ſon père, je ne m'arête qu'à ce qui eſt le plus utile à mes larges & amples boyaux, & je fais autant de cas des haînes, des animoſités, que j'en ferais d'une table vuide & dégarnie à laquelle on m'inviterait..... Ainſi vous avez été priſe & volée dans votre pays : vos raviſſeurs vous ont tranſplantée, & voilà pourquoi vous vous trouvez à Athènes : cette circonſtance eſſentielle eſt-elle préſente à votre eſprit ?

Sa fille lui recommande d'être tranquille ſur ſon rôle qu'elle poſsède parfaitement, & lui fait de nouvelles repréſentations ſur l'action qu'il l'oblige de commettre, mais Saturion ne veut rien entendre & l'emmène.

Dordale paraît, Toxile arrive, l'aborde, lui remet les ſix cent *pièces*, & l'accable d'injures dont il eſt payé dans la même monnoie.

Non content d'avoir prêté de l'argent à Toxile, Sagariſtion veut encore le ſeconder dans le deſſein qu'il a formé de tromper Dordale, & en conſéquence, il ſe déguiſe en Perſan pour ſervir de conducteur à la fille de Saturion : mais il faut prévenir Dordale, & pour y réuſſir, Toxile lui remet

la lettre ſuivante qu'il ſuppoſe lui avoir été écrite par ſon maître.

» Trimarchide ſalue Toxile & toute la famille. Si ma lettre vous trouve tous en bonne ſanté, j'en ai bien de la joie. Pour moi, je me porte bien, mes affaires vont à merveille & je fais de gros gains. Je ne puis retourner au pays, ni par conſéquent, vous revoir de huit mois, tant j'ai trouvé ici d'occupations profitables que je ne pourrais quitter ſans me faire grand tort.

Les Perſes ont pris d'aſſaut Eleuſipole ville ancienne & riche. On ſe prépare à faire ici une vente publique du premier butin que l'on a fait ſur les vaincus, & c'eſt cet encan-là qui me prive actuellement du plaiſir de retourner dans ma patrie. Je prétends que l'homme que je t'envoie, n'ait point d'autre logement que ma maiſon, & que tu ne lui refuſes rien de tout ce qu'il demandera, car tu ſauras que cet honnête citoyen m'a rendu chez lui tous les honneurs poſſibles..... Il emmène avec lui une fille libre, belle, & qui a été volée à l'extrémité de l'Arabie. Je te commande d'apporter tous tes ſoins pour que cette jeune perſonne ſoit vendue dans Athènes, & que l'acheteur la prenne à ſes riſques, ſans qu'on lui donne, ni qu'on lui promette garantie. Adieu.

Cette dernière phraſe déconcerte Dordale, &

malgré l'eſpérance qu'il doit avoir que l'on ne viendra point réclamer cette fille du fond de l'Arabie, malgré les repréſentations de Toxile qui appuie ſa conjecture, il ne peut ſe décider à faire l'emplette qu'on lui propoſe : cependant il veut voir la marchandiſe, & dans le moment, paraît Sagariſtion avec la fille du *paraſite.* Sa figure, ſa taille, l'eſprit qu'elle met dans ſes réponſes, tout en elle plaît à Dordale, & le marché ſe conclut pour ſoixante *mines* qu'il va chercher. Sagariſtion les reçoit, & s'éloigne, quelques momens après, pour faire place à Saturion qui, avec l'air de la plus grande colère, vient annoncer à Dordale qu'il l'aſſigne à comparaître en Juſtice pour avoir oſé acheter ſa fille : c'eſt le trait de la pièce précédente. Dordale confondu demande à être écouté, mais Saturion ne veut rien entendre & ſe fait ſuivre par la fauſſe Perſane.

Dans le cinquième acte, Toxile accompagné de Lemniſilène & de Sagariſtion, célèbre à table la victoire qu'il a remportée. Dordale ſe préſente, & auſſi peu ſenſibles à ſes plaintes, qu'à ſes injures, les convives s'étudient mutuellement à le couvrir d'opprobre & de ridicules. Mais il n'eſt plus queſtion du procès que lui vient d'intenter le *paraſite* qui même ne reparaît pas, & c'eſt le défaut d'une grande partie des Comédies de Plaute qui preſque jamais ne ramène au dénoûment les per-

ſonnages auxquels il a fait jouer les rôles principaux. Il y a dans celle-ci des ſcènes parfaitement dialoguées, & tout ce que l'Auteur fait dire à la fille de Saturion, mérite d'être remarqué : le caractère de ſon père eſt très-bien ſoutenu depuis le commencement juſqu'à la fin, &, à quelques nuances près, celui des Eſclaves eſt une copie de ceux que l'on a vus juſqu'à préſent. Il en eſt de même de Dordale qui eſt un compoſé de tous les vices dont ſes pareils ſont remplis.

LE RUDENS.

ARCTURE (*étoile qui eſt à la queue de la grande Ourſe.*)

JE ſuis Bourgeois de la Ville céleſte & j'y demeure avec celui qui gouverne toutes les nations, qui conduit la mer & la terre. Ainſi je ſuis, comme vous voyez, un aſtre lumineux & brillant, un ſigne qui ſe lève en ſon tems, qui ſe montre toujours à ſes heures fixes, tant en terre que dans le ciel.

Mon nom eſt Arcture, & pendant la nuit, j'éclaire les Dieux auxquels je ſers de flambeau. Pendant le jour, je demeure parmi les hommes, & par parenthèſe, il eſt bon que vous ſachiez que les autres Conſtellations deſcendent auſſi du ciel ſur la terre.

Ce grand Jupiter qui eſt le Monarque *deſpotiquement* abſolu des Dieux & des hommes, aſſigne à chacun de nous ſon Peuple & ſa Nation....... Il nous détache de là-haut & nous fait venir ici bas, pour y être quoi? ſes émiſſaires, ſes inſpecteurs, ſes eſpions. En effet, nous veillons ſoigneuſement ſur les actions, ſur les uſages, les coutumes & les manières; ſur la religion & principalement ſur la bonne-foi des mortels : nous examinons comment chacun uſe de ſon bien, & nous rendons à Sa Majeſté *tonnante* un compte exact de notre commiſſion.

Vous jugez bien que nous ne manquons pas de lui porter par écrit les noms de ceux qui par des témoins faux & apoſtés ſuſcitent des procès injuſtes, comme auſſi ceux qui nient devant le Juge les dettes qu'ils ont contractées & l'argent qu'ils ont reçu. Jupiter met tous ces rapports ſur ſon terrible bureau, & après une exacte réviſion des pièces, il prononce en dernier reſſort. Mais il condamne à un ſupplice plus rigoureux le ſcélérat qui a gagné ſa cauſe, que le plaideur inique qui a perdu la ſienne.

Comme Adminiſtrateur univerſel de la juſtice diſtributive, le Maître de la foudre écrit ou fait écrire le nom de tous les hommes; aucun d'eux n'échape à la plume Divine : mais n'allez pas vous imaginer qu'il n'y ait qu'un ſeul regiſtre, non, il y en a deux; encore ſont-ils d'une groſſeur prodi-

gieuse. Les bons & les méchans ont chacun leur livre. A propos des méchans; ils croient pouvoir appaiser Jupiter par des offrandes & des victimes. Erreur grossière ! ces pieux scélérats perdent absolument la dépense & la peine que leur coûtent les sacrifices & les cérémonies de la religion. Pourquoi cela ? c'est que les prières des parjures, quelque riches & ferventes qu'elles puissent être, ne chatouillent point le cœur de Jupiter. Toute fumée, tout encens qui vient d'une ame noire & criminelle, puent au nez au Conducteur de l'univers & lui cause des nausées.

Si celui qui prie les Dieux, a la conscience tendre, timorée, & ne pèche que par faiblesse, il obtiendra grace plus aisément que l'homme qui a de mauvaises inclinations, & qui est naturellement porté à la méchanceté. Je veux donc bien vous avertir de cela, vous qui avez de la piété naturelle, de la probité, de la droiture. Persévérez constamment dans ce genre de vie sainte & salutaire, afin que votre conduite pure & sans reproche vous produise une joie solide & durable. Mais il est tems que je vous apprenne le sujet qui m'amène ici, c'est l'argument de la pièce, écoutez-le.

Premièrement le bon plaisir de Diphile (Poète dont Plaute a emprunté le sujet de quelques-unes de ses Comedies) le bon plaisir de Diphile a été qu'on donnât le nom de Cirène à cette ville-ci,

Pénétré des chagrins qu'il a essuyés à Athènes, Démone est venu s'établir dans cette métairie très-voisine de la mer, & ce Démone est un bon vieillard à qui son excès de facilité & d'humanité a fait perdre de gros biens qu'il avait gagnés légitimement.

Outre le malheur de l'exil, le bon homme a encore celui d'avoir perdu une fille dans son enfance, & conséquemment dans le moment où elle était encore vierge d'une virginité incontestable. Le voleur de cette fille l'a vendue à un intriguant digne en tout de son abominable métier, & ce vilain intriguant a conduit sa jolie proie ici à Cirène. Un jeune Athénien l'a vue sortir de l'école de musique, en est devenu éperdument amoureux, & emporté par le feu de sa passion, il est allé chez l'intriguant qui par les sermens les plus horribles s'est engagé de lui livrer la belle, à condition qu'il lui payerait trente *mines*.

Cet intriguant qui, conformément à sa profession, n'envisage rien que son intérêt, manque à sa parole, & voici comment. Chez lui était logé un vieux Sicilien d'Agrigente, méchant homme qui a trahi sa ville, & parfaitement ressemblant à celui dont il habitait la maison. Ce vieux coquin s'est entêté des charmes de Palestre ainsi que de la tournure des courtisannes qui demeurent avec elle, & d'après cela, il a conseillé à son hôte de venir

avec lui en Sicile où il prétend que le goût des hommes pour les femmes lui fera faire, en peu de tems, la fortune la plus considérable.

La réthorique du Sicilien est efficace, & il persuade son disciple qui n'a déja que trop de docilité pour commettre toutes sortes de crimes. On prend donc la résolution de s'embarquer avec tout le bagage, & pour exécuter le projet, on loue sourdement un vaisseau dans lequel on transporte tout ce qui est nécessaire pour le voyage. Cependant l'acheteur de Palestre est aux aguets, & pour s'en débarasser, l'intriguant lui fait croire que sa conscience le presse d'acquiter un vœu qu'il a prononcé en l'honneur de Vénus. Son mensonge réussit, & libre de toute inquiétude, il part avec ses courtisannes.

Quelques personnes instruisent l'amant de la manière dont les choses se sont passées, & convaincu de la mauvaise foi de l'intriguant, il se rend au port dans l'espoir de retenir sa maitresse, mais le navire était déja bien loin, & me voici à l'endroit qui me concerne.

Voyant que le scélérat enlevait la belle Palestre, je me décide sur-le champ à châtier son ravisseur, & pour faire réussir une si belle manœuvre, de quel moyen pensez-vous que je me sois servi? j'ai soulevé les flots de la mer, j'ai fait naître la tempête la plus furieuse. La chose n'a pas été difficile

puiſque je ſuis Arcture, comme je vous l'ai dit, & qu'Arcture, je vous en avertis, eſt le plus mutin, le plus turbulent, le plus orageux de tous les ſignes Céleſtes. Je le ſuis quand je me lève, & plus encore quand je me couche.

Le vaiſſeau de nos gens s'eſt donc briſé contre un écueil, & au moment où je parle, l'intriguant & le Sicilien ſont aſſis ſur une roche où le vent les a jettés. Quand à la demoiſelle en queſtion, elle & une de ſes compagnes n'ont pas laiſſé, malgré leur frayeur, de ſe jetter du vaiſſeau dans la chaloupe. Ne craignez rien pour elles, leur petite navigation ſera heureuſe, & maintenant avec une eſpèce de tranquillité reſpectueuſe, les flots les pouſſent juſtement vers la métairie où demeure le bon vieillard dont je vous ai parlé. Cet honnête homme a eu auſſi ſa part de l'orage, & le vent a fait tomber toutes les tuiles qui couvraient le toît de ſa maiſon. Celui qui en ſort préſentement, Meſſieurs, c'eſt un de ſes eſclaves, & le jeune homme que vous verrez dans un moment, c'eſt l'amant de Paleſtre. Adieu, illuſtres & redoutables Spectateurs. Je me retire pour ne pas retarder vos plaiſirs, & d'ailleurs j'ai mes occupations d'Etoile. Adieu donc, Romains! tâchez de vous maintenir en ſanté, en joie, en valeur, afin que vos ennemis perdent courage & ſe ſoumettent, d'eux-mêmes, à votre douce & puiſſante domination.

Cette pièce fut jouée pendant la seconde guerre punique, & ce sont les Carthaginois que Plaute désigne sous le nom d'ennemis. A l'égard du Prologue, c'est un des meilleurs qu'il ait mis à la tête de ses pièces, & si d'un côté, l'on se prête difficilement à la supposition de cette Etoile qui parle; de l'autre, il faut convenir qu'elle prend une tournure fort ingénieuse pour établir cette même supposition d'après laquelle elle débite la morale la plus saine. D'ailleurs on ne lui fait dire précisément que ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence de la pièce, & c'est un mérite qui se trouve rarement dans les Prologues précédens.

ACTE PREMIER.

SCEPARNION.

Dieux immortels! veillez-vous encore à la conservation des humains! quel bruit! quel vent! non ce n'était pas un orage ordinaire, c'était l'*Alcmène* d'Euripide. La..... vous savez bien? ce tintamare surnaturel qu'il plut à Jupin d'exciter dans l'air pour distinguer & honorer la naissance de son fils Hercule.

Cet esclave parle ici de la Tragédie d'*Alcmène*, composée par Euripide qui prétend que lorque son héroïne acoucha de ses deux jumeaux, il s'éleva un orage si furieux, que le palais du Général en fut

tout

tout découvert. L'Auteur en fait une deſcription ſi frappante, que pour exprimer une tempête épouvantable, il était paſſé en proverbe de dire : *c'eſt l'Alcmène d'Euripide.*

Pleuſidippe, c'eſt l'amant de Paleſtre, paraît avec Démone auquel il demande s'il n'a point vu ſur le bord de la mer un certain *quidam*, crêpu, blanc comme un ſigne, méchant, parjure, & accompagné de deux filles avec leſquelles il ſe diſpoſait à faire un ſacrifice à Vénus. Démone lui répond qu'il n'a rien apperçu de tout cela, & dans le moment même, il découvre quelques voyageurs dont le vaiſſeau flottant eſt abſolument fracaſſé. Pleuſidippe y vole, & Sceparnion ſuit des yeux une chaloupe dans laquelle deux femmes balotées par les flots, emploient tous leurs efforts pour approcher du rivage. Cette deſcription eſt pleine d'énergie & de vérité. Démone emmène ſon Eſclave pour travailler à la réparation de ſon toît, & Paleſtre échapée au danger qui la menaçait, vient ſe plaindre de tous les Dieux dont la prétendue juſtice ne récompenſe ſa piété naturelle, que par les plus affreuſes calamités.

Seule & dans un pays inconnu, que va-t-elle devenir ! que va-t-elle faire ? ſi du moins Neptune lui avait laiſſé ſa compagne Ampéliſque ! mais la mer l'aura engloutie ; & il ne lui reſte aucune conſolation, aucun eſpoir.

Ampélifque de fon côté, vient faire les mêmes plaintes, Paleftre entend la voix de fon amie, & comme elle eft au bas d'un rocher, elle lui donne la main pour l'aider à le franchir. Cette Scène eft pittorefque & filée avec art.

Rendues l'une à l'autre, les deux compagnes font rencontrées par Ptolémocratie, Prêtreffe de Vénus, & elles lui racontent le malheur qui vient de leur arriver. La Prêtreffe leur offre l'hofpitalité, mais c'eft le feul fervice qu'elle puiffe leur rendre, & l'excès de fa pauvreté l'empêche d'en faire davantage. Paleftre & Ampélifque l'embraffent, la fuivent & lui abandonnent le foin, la défenfe de leur honneur qu'elles mettent fous fa protection.

ACTE II.

Un pêcheur gémit fur la dureté de fon fort & fur le peu de poiffon qu'il prend lorfque l'empire de Neptune eft en défordre. Trachalion l'aborde & lui demande s'il n'a point rencontré Pleufidippe dont il eft l'efclave, le pêcheur lui répond que non, & l'efclave prend le parti d'attendre la Prêtreffe qui peut-être fera mieux informée de ce qu'il brûle de favoir. A l'inftant même, il eft abordé par Ampélifque qui lui apprend que Paleftre eft avec elle, mais elle n'eft point inftruite du deftin de Pleufidippe qui, felon elle, eft la caufe

de tous les malheurs qui ſont arrivés, par le peu de ſoin qu'il a eu de veiller ſur ſa maitreſſe. Trachalion veut le juſtifier, mais en vain, & il quitte Ampéliſque pour aller voir Paleſtre dont le plus grand chagrin eſt de ſonger que dans le naufrage, il ſe ſera perdu un petit coffre qui contenait des indices propres à la faire reconnaître par ſes parens.

Cependant la Prêtreſſe a chargé Ampéliſque de venir chercher de l'eau chez Démone, elle frappe à ſa porte, Scéparnion avance, la trouve à ſon gré, le lui dit, joint les geſtes aux paroles, & ne va remplir ſa cruche, qu'à condition qu'elle lui accordera tout ce qu'il lui demandera.

Ciel! s'écrie Ampéliſque au moment où l'eſclave vient de s'éloigner. Que vois-je là-bas ſur le rivage? Ah! malheureuſes que nous ſommes! c'eſt notre tyran avec ſon hôte, ſon digne ami & ſon beau conſeiller le Sicilien. Hélas! nous étions ſi perſuadées, ma compagne & moi, que les cadavres de ces deux ſcélérats étaient en proie aux poiſſons!

Elle prend la fuite & rentre chez la Prêtreſſe. Scéparnion revient, ne retrouve plus ſa belle étrangère, court au temple & eſt remplacé par Labrax, (c'eſt le nom de l'intriguant.) qui accompagné deCharmide, (le Sicilien.) maudit l'inſtant où il s'eſt décidé à faire ce malheureux voyage. C'eſt toi, lui dit-il c'eſt toi qui m'as occaſionné

cette disgrace, & je voudrais qu'au lieu de faire connaissance avec moi, tu fusses péri par la main du bourreau.

Ma foi, lui répond Charmide, je ne m'étonne pas si ton vaisseau s'est brisé contre les écueils. Dès qu'il y a une justice divine, cela se pouvait-il autrement? Si Jupiter avait favorisé ta navigation, si Eole n'avait pas déchaîné tous les vents, si Neptune ne s'était pas mis en colère, tous les amateurs de l'équité auraient frondé ces trois Divinités. Ton navire te portait avec tout ce que tu as gagné par ta scélératesse, & je te demande s'il pouvait ne pas échouer, chargé d'une si belle cargaison.

Voilà deux personnages dont le caractère est dessiné d'un seul trait, & c'est un des grands mérites de Plaute qui de plus y joint celui de les soutenir jusques à la fin de ses Pièces, tels qu'il les annonce dans le commencement.

Charmide confesse qu'il n'a qu'un tort, c'est d'avoir navigé avec Labrax dont il devait savoir que la présence agiterait la mer depuis le fond jusqu'à la surface. Labrax lui rend injures pour injures & en revient à ses deux belles Esclaves avec lesquelles du moins il aurait l'espérance de se relever, si elles étaient échapées à la fureur des flots. D'ailleurs, ajoute-t-il, il y a encore un point qui m'inquiète & qui me ronge l'esprit : si Pleusidippe de qui j'ai reçu des arrhes sur l'achat qu'il a fait de

Palestre, si Pleusidippe, dis-je, me rencontre, il ne manquera pas de me susciter une grosse affaire.... Aih! aih! aih! je ne puis m'empêcher de pleurer.

CHARMIDE.

Sèche tes yeux, grand sot! que crains-tu? tant que tu vivras, tu auras une langue dans la bouche, à moins qu'on ne te la coupe pour tes blasphêmes, ou pour tes parjures : or tant que tu pourras garder cet instrument du *oui* ou du *non*, tu auras toujours de quoi payer tes dettes.

SCÉPARNION, *arrivant.*

Je viens de voir dans le temple un spectacle auquel je ne m'attendais guères. Qu'est-ce que ce serait, je vous prie, que cette aventure-là? Deux jeunes filles très-effrayées & pleurant amèrement, embrassent l'image de Vénus. Ces deux pauvres affligées craignent, je ne sais quel scélérat. De plus, elles racontent que la nuit dernière, elles ont essuyé une tempête horrible &c.

LABRAN.

Hé, bons Dieux! dis-moi, je t'en conjure, où sont ces filles dont tu parles?.... Combien sont-elles?.... Deux?.... Ah! mon cher Charmide! sûrement ce sont mes courtisannes, & je vais faire irruption dans cette église, toute église qu'elle est.

CHARMIDE.

Que ne vas-tu plutôt fondre dans les enfers, ou dans quelque goufre d'où jamais tu ne pourrais revenir !

Labrax court au temple, & Charmide va l'y rejoindre, après avoir emprunté une eſpèce de cape à l'eſclave qui ſe charge de lui faire ſécher ſes habits. (Cette cape était un tiſſu de joncs & de roſeaux. On s'en ſervait pour ſe garantir de la pluie. Le Milan qui plane & qui crie, dit Varron, marque qu'une furieuſe ondée eſt prête à tomber, & que le berger doit prendre ſa cape. *Ingens & volitans Milvus aquam e nubibus teſtam indicat fore, ut paſtor ſibi ſumat.*)

ACTE III.

Démone a rêvé la nuit dernière qu'un ſinge voulait grimper à un nid d'hirondelle, qu'il eſt venu lui emprunter une échelle pour eſcalader le fort, qu'il la lui a refuſée, que le ſinge en eſt devenu furieux, mais qu'il s'eſt fâché à ſon tour, & l'a fait mettre à la chaîne. Il ne ſait que penſer de ce ſonge, & il cherche à en deviner le ſens, lorſqu'il entend retentir juſqu'à lui des cris que l'on pouſſe dans le Temple de Vénus.

O Cinéniens ! s'écrie Trachalion qui en fort. O mes bons & fidèles compatriotes ! j'implore votre

aſſiſtance & votre ſecours. Habitans de la campagne, accourez tous, venez protéger deux innocentes qu'on veut opprimer. — Vengez la ſainte & vénérable équité, empêchez que le pouvoir des ſcélérats ne l'emporte ſur celui des bonnes ames.... Faites ſouffrir à un effronté toute la peine dûe à ſon impudence..... Volez à la délivrance de deux brebis qui, ſelon l'ancienne coutume, ont mis leur vie ſous la protection de Vénus & de ſa Prêtreſſe. Tordez le cou à l'iniquité avant qu'elle vous faſſe ſentir ſa terrible influence..... Et vous, continue-t-il en s'adreſſant à Démone, & vous, qui que vous ſoyez, vénérable vieillard, je vous conjure par vos genoux que j'embraſſe..... Si vous eſpérez cette année-ci, une bonne récolte d'encens & de benjoin, ſi vous vous promettez que cette riche marchandiſe arrivera ſaine, en bon état & en abondance à Capoue, je vous ſupplie de m'écouter favorablement & de m'accorder la grace que je vous demande.

DÉMONE.

Et moi, je te conjure par tes cuiſſes, par tes talons, par ton dos. Si tu t'attends cette année-ci, à une pleine vendange de verges, ou de branches d'orme, ſi tu te promets une copieuſe & abondante récolte de toute ſorte de maux & de peines ſerviles, je te conjure, dis-je, de m'apprendre ce qui t'oblige à crier ſi fort.

Trachalion le met au fait de ce qui se passe, & indigné de l'audace de Labrax, Démone appelle ses *Fouéteurs* auxquels il ordonne d'aller au temple, d'y saisir le scélérat qui n'a pas craint d'en violer la sainteté, & de le traîner jusqu'à lui, comme ils traîneraient une truie égorgée.

Les *Fouéteurs* obéissent, & Ampélisque arrive avec Palestre qui fait un discours très-long dont le but est de prouver que la mort est le seul bien que les hommes devraient souhaiter. Morale d'autant plus déplacée dans cet endroit, qu'elle ralentit l'action qui jusqu'ici s'est soutenue avec beaucoup de chaleur. Mais telle est la manie de Plaute dans presque toutes ses Pièces où la fureur de philosopher l'a souvent éloigné de son sujet.

Trachalion rassure les deux compagnes dont il promet d'embrasser la défense, & dans l'instant, on entend la voix de Labrax à qui Démone signifie l'ordre de sortir du temple : mais résolu de souffrir tous les coups que les *Fouéteurs* doivent lui appliquer s'il résiste, Labrax répond qu'il se joue des loix du pays, qu'il n'a rien à démêler avec elles, & qu'il va enlever par force ses deux Esclaves à qui le vieillard a recommandé d'embrasser pour la seconde fois l'autel de la Déesse. Il soutient que les filles sont à lui, puisqu'il les a bien payées au marchand qui s'en est dit le propriétaire, & que pour le prouver, il va les brûler toutes les deux en l'hon-

neur de la Divinité qu'elles ont choiſie pour leur protectrice. Mais ſes menaces, ſes cris, ſes injures n'effraient ni Trachalion, ni Démone qui le font garder à vue & qui commandent aux *Fouéteurs* de l'aſſommer de coups, s'il oſe mettre la main ſur les deux affligées.

Pleuſidippe arrive, & l'on devine l'effet que ſa préſence doit produire ſur le ſcélérat. Il eſt dénoncé au Tribunal, ſon ami Charmide eſpère qu'il ſera pendu, & il court preſſer le Juge de le livrer à ſa partie.

ACTE IV.

Démone ſe félicite d'avoir les deux étrangères chez lui, témoigne ſon inquiétude ſur le ſort de Gripe, l'un de ſes eſclaves qui eſt allé à la pêche, & rentre à la voix de ſa femme dont il craint les ſoupçons ou les propos, quand elle verra les deux jolies eſclaves qu'il a reçues.

Gripe arrive, & rend de très-humbles actions de graces à Neptune qui lui a fait faire une pêche heureuſe & d'une eſpèce toute nouvelle. C'eſt la valiſe de Labrax qu'il a priſe dans ſes filets, & d'après laquelle, ſans ſavoir ce qu'elle contient, il forme les projets les plus magnifiques. Trachalion a tout entendu & veut avoir ſa part du butin, Gripe s'y refuſe, Démone eſt pris pour arbitre, Trachalion lui repréſente qu'il croit reconnaître

cette valiſe, qu'elle doit renfermer une petite caſſette dans laquelle ſont des jouets d'enfant qui pourront un jour ſervir à déſigner les parens de Paleſtre, & Démone s'empare de la pêche de Gripe. Paleſtre & Ampéliſque paraiſſent, Démone queſtionne la première ſur cette même caſſette que Labrax avait cachée parmi ſes effets; ſes réponſes ſe trouvent juſtes, Démone eſt ſon père, elle tombe dans ſes bras & le quitte pour aller voir ſa mère qui n'a ceſſé de la regretter depuis le moment où elle lui a été enlevée. Le vieillard ordonne à Trachalion d'aller bien vîte chercher ſon maître auquel il eſt décidé d'accorder Paleſtre en mariage & rentre chez ſa femme après avoir fait une morale très-ſévère à Gripe qui lui conſeillait de garder la valiſe.

Cependant Pleuſidippe paraît avec ſon eſclave qui lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, & impatienté de la lenteur avec laquelle il lui répond, il vole au-devant du bonheur qui l'attend. Ces différentes Scènes ſont longues, la reconnaiſſance eſt froide, & l'Acte, en général, nous a paru médiocre.

ACTE V.

Pleuſidippe a traîné Labrax devant les Juges, il a été condamné, & il déplore ſa deſtinée ſur un des côtés du théâtre, tandis que de l'autre, Gripe

gémit ſur la perte de la valiſe. Ce mot frappe les oreilles de Labrax ; il avance, il interroge l'eſclave, & convaincu que cette valiſe n'eſt autre que la ſienne, il jure de donner un talent d'or à celui qui la lui remettra dans les mains. Démone arrive & la lui rend ; Gripe demande ſa récompenſe, Labrax la refuſe, mais il y eſt forcé par le vieillard qui ſépare la ſomme en deux moitiés égales, dont l'une reſte à ce même Labrax pour l'affranchiſſement d'Ampéliſque, & l'autre ſera délivrée à Gripe qui s'en ſervira pour acheter ſa liberté.

On imagine que Démone qui dans toute la Pièce a été peint comme un homme honnête, n'aura rien de plus preſſé que de renvoyer l'intriguant dont il n'a plus beſoin ; mais il oublie ce qu'il eſt, il oublie qu'il ſort des mains de ſes *Fouéteurs*, & le prie à ſouper chez lui avec toute ſa famille. A l'égard de Pleuſidippe & de Paleſtre, il n'en eſt plus queſtion. Leur mariage a été décidé à la fin du quatrième Acte, & il faut ſuppoſer que Démone a tenu parole. Les trois premiers ſont remplis d'intérêt & d'action, mais les deux ſuivans ſont bien loin d'avoir le même mérite, & nous ne pouvons, à pluſieurs égards, être du ſentiment de Madame Dacier qui a traduit cette Comédie, comme une des meilleures de Plaute.



STICHE.

ANTIPHON, Bourgeois d'Athènes, eſt père de Panégire & de Pinacie. La première a épouſé le jeune Epignome, la ſeconde, ſon frère Pamphilipe, & ces deux époux ont diſſipé tout leur bien dans le commencement de leur mariage. Réſolus de périr ou de rétablir leur fortune, ils s'embarquent pour les pays étrangers, & au bout de trois ans qu'ils ont laiſſé paſſer ſans donner de leurs nouvelles, Antiphon preſſe ſes filles de rompre le mariage qu'elles ont contracté; elles refuſent, leurs époux reparaiſſent, & après les premiers tranſports de joie, Epignome donne un grand repas à ſa famille. Stiche & Sagarin eſclaves, l'un d'Epignome, l'autre de Pamphilipe, en font autant de leur côté, & traitent magnifiquement la ſervante Stephanie dont ils ſont mutuellement amoureux.

Voilà en général le fond de cette Comédie, & il paraît que Plaute n'a eu d'autre raiſon pour lui donner le titre qu'elle porte que parce que Stiche eſt celui qui perſuade à Stagarin & à Stéphanie de ſe régaler à l'exemple de leurs maîtres. Quoiqu'il en ſoit, le premier Acte ne contient rien d'intéreſſant qu'une converſation dans laquelle les deux jeunes femmes annoncent qu'elles ſont décidées à

ne point quitter leurs maris, comme leur père ſemble le deſirer; elles tiennent parole, & convaincu qu'il n'obtiendra rien de ſes filles, Antiphon renonce à un projet qu'il n'avait formé que pour leur avantage. Le reſte de l'Acte eſt rempli par le paraſite Gélaſime qui jeûne depuis le départ de Pamphilipe, qui offre de ſe vendre pour un ſoupé ou pour un dîné, & vers qui Panégire députe ſa ſervante qu'elle charge de lui emprunter ſix meſures de froment, mais il ne ſait que recevoir, & tout ce qu'il pourra faire, ce ſera d'aller voir Panégire qui deſire lui parler.

Cette même Panégire a envoyé au port ſon eſclave Dinace, dans l'eſpérance qu'elle y apprendrait quelque nouvelle favorable, & Dinace en revient en criant que l'on ouvre les portes, que l'on balaye par-tout, que l'on dreſſe des lits de table, en un mot que l'on ſe diſpoſe à recevoir Epignome qui vient d'arriver avec une fortune conſidérable. Panégire eſt au comble de ſa joie, rentre chez elle pour y donner les ordres néceſſaires, ſoit pour le ſacrifice, ſoit pour le feſtin, & refuſe d'introduire Gélaſime à qui Dinace a répété qu'Epignome amène avec lui des paraſites qu'on lui a dit être pleins d'eſprit & de gaité. Gélaſime eſt confondu, & pour éviter le malheur qui le menace, celui de crever de faim, il prend le parti d'aller conſulter

ſes livres dans leſquels il apprendra par cœur les meilleures ſaillies du *paraſitiſme.*

Daus la première Scène du troiſième Acte, Epignome rend grace à Neptune de tous les biens dont il l'a comblé, s'applaudit de s'être raccommodé avec ſon beau-père qui n'a été au-devant lui que parce qu'il a été inſtruit de ſon changement de fortune, ſe diſpoſe à revoir ſa femme, permet à Stiche de paſſer le reſte du jour avec Stéphanie, lui fait préſent d'un baril de vieux vin, & eſt abordé par Gélaſime qui malgré toute l'adreſſe qu'il y met, ne peut parvenir à ſe faire prier de ſouper. Il n'eſt pas plus heureux vis-à-vis de Pamphilipe qui va paſſer la ſoirée chez ſon frère, & déſeſpéré de ſon mauvais ſuccès, il eſt réſolu de ſe mettre dans le goſier une décoction d'eſſence de corde, c'eſt-à-dire d'aller ſe pendre. Cette Scène termine le quatrième Acte dans lequel Antiphon ne peut diſſimuler à ſes gendres qu'ils ne doivent le retour de ſon amitié, qu'au rétabliſſement de leur fortune; manière de penſer qui naît moins chez lui de l'intérêt qu'il prend à eux & à ſes filles, qu'à la paſſion qu'il a pour l'argent. Il n'en a pas moins pour les femmes, ſur-tout quand elles ne lui coûtent rien, & informé que l'un des maris a ramené des joueuſes de flûte, il prend une tournure aſſez ſingulière pour l'engager à lui en céder une.

Il était une fois, dit-il, un vieillard tel que je pourrais être, & ce vieillard avait deux filles qui, comme les miennes, avaient épousé les deux frères.

EPIGNOME.

Ouais ! où tout ce préambule aboutira-t-il ? j'attends avec impatience la fin du conte & de l'apologue.

ANTIPHON.

Le puîné des frères qui était un jeune homme, avait à lui des joueuses d'instrumens, qu'il avait amenées de loin, à-peu-près comme vous venez de faire ; mais le vieillard étant devenu veuf, vivait dans la continence & dans le célibat comme je fais.

PAMPHILIPE.

Continuez seulement : il ne faut pas être grand sorcier pour deviner que l'apologue se fait sur-le-champ.

ANTIPHON.

Ensuite : le vieillard dit à celui des frères qui avait des joueuses de flûte, comme je vous le dis à présent......

PAMPHILIPE.

Je vous écoute de toutes mes oreilles.

ANTIPHON.

Je vous ai donné ma fille pour être votre compagne de lit : je crois qu'il est juste que vous me

rendiez ce bienfait-là, en me donnant aussi une fille avec laquelle je puisse coucher.

PAMPHILIPE.

Qui dit cela? est-ce le vieillard d'autrefois qui parlait comme vous parlez à présent.

ANTIPHON.

Je vous en donnerai deux, répond le jeune homme à son beau-père, si vous n'en avez pas assez d'une, & si deux ne suffisent pas, j'en ajouterai deux autres.

PAMPHILIPE.

Ce jeune homme dit-il cela comme si je le disais, ou me le faites-vous dire par sa bouche?

ANTIPHON.

C'est lui qui parle comme si vous parliez, & alors le vieillard répond comme si c'était moi. Si vous le voulez, dit-il, vous pouvez me donner sûrement jusqu'à quatre de ces musiciennes : mais par Hercule! j'y mets une condition : c'est que vous leur fournissiez de quoi vivre, ensorte que je ne sois pas obligé de partager mon pain avec elles, & qu'elles ne rognent pas mon ordinaire.

PAMPHILIPE.

On juge aisément que le vieillard qui raisonnait ainsi, était un franc avare, puisqu'il demandait la nourriture

nourriture des Muſiciennes à celui qui voulait bien en donner quatre, tant il était généreux.

ANTIPHON.

On voit encore plus facilement que le gendre était un malhonnête homme, puiſque quand ſon beau-père lui propoſa de nourrir les joueuſes d'inſtrumens, il refuſa, & répondit avec une dureté inhumaine, qu'il ne donnerait pas un grain de froment. Par Hercule! le vieillard avait raiſon de demander une dot pour la joueuſe de flûte. N'en avait-il pas donné une à ſa fille quand il l'accorda au jeune homme qu'elle a épouſé ?

PAMPHILIPE.

Par Hercule auſſi ! le gendre était le plus ſage, & il agiſſait avec beaucoup de bon ſens, quand il refuſait de céder une concubine dotée à ſon vieux beau-père.

ANTIPHON.

A la vérité, le vieillard fit tout ſon poſſible pour obtenir une *coucheuſe* qui eût de quoi fournir à ſa dépenſe, mais parce que le bon homme ne put pas venir à bout de ſa prétention, il dit à ſon gendre qu'il en paſſerait par-tout où il voudrait. Soit fait, répondit le gendre. La choſe eſt-elle conclue ? ajouta le vieillard. Vous en ſerez le maître, répliqua le jeune homme, & je ferai tout ce qui vous plaira.

Antiphon ſort pour aller prendre un bain, & Pamphilipe ſe promet bien de n'avoir aucun égard à ſa demande.

Dans la première ſcène du cinquième Acte, Stiche & Sagarin préparent le repas qu'ils veulent donner à Sthéphanie, & Sthéphanie qui les aime également, dit en propres termes qu'elle veut coucher avec tous les deux. On ſe met à table où le vin fait naître les propos les plus gais, & les deux Eſclaves qui ont amené des joueuſes de flûte, finiſſent par danſer au ſon de cet inſtrument.

On ignore où Plaute a puiſé le ſujet de cette Comédie dont le fond eſt peu de choſe, mais qu'il a eu l'adreſſe de partager en cinq Actes qui tous offrent quelque ſcène agréable. Cet Ecrivain avait beaucoup d'eſprit naturel, & preſque toujours ſur cet article, il a été ſupérieur à ſes modèles.



LE TRINUMME.

PROLOGUE.

LE LUXE & LA DISETTE.

LE LUXE.

ALLONS, ma fille, venez avec moi.

LA DISETTE.

Je vous ſuis, ma mère, mais enfin juſqu'à quand marcherai-je après vous ?

LE LUXE.

Tenez, voici la maiſon, entrez. Pour vous, Meſſieurs les illuſtres Spectateurs, en peu de mots, je vous mettrai dans votre chemin, & je le ferai volontiers, ſi vous me promettez votre attention. Premièrement, je m'appelle la Luxure, du moins c'eſt ainſi que Plaute m'a nommé dans le commencement, & enſuite il a jugé à propos de me donner la Diſette pour fille. Mais ſavez-vous pourquoi je l'envoie dans cette maiſon ? C'eſt qu'elle eſt habitée par un jeune voluptueux qui a diſſipé tout le bien de ſon père, & il vous eſt facile de conjecturer que je ne lui ai point épargné mon ſecours dans cette noble & glorieuſe expédition ;

voyant qu'il ne lui reste plus rien pour me nourrir & pour fournir à mon avidité insatiable, je lui ai fait présent de ma fille, & je vous réponds qu'elle ne l'abandonnera pas, qu'elle sera sa fidèle compagne le reste de ses jours.

Mais n'attendez pas que je vous expose le sujet de cette Comédie; des Vieillards qui paraîtront sur la Scène, vous expliqueront le fait. La Pièce, en premier lieu, fut appellée *Le Trésor* par Philémon qui la composa en grec, ainsi que Ménandre. Plaute l'a traduite en langage barbare, c'est-à-dire en latin, & ce Traducteur l'a nommée *Le Trinumme*, mot qui signifie trois pièces de monnoie. Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire : adieu, portez-vous bien, & gardez un profond silence.

Comme la Scène est dans une ville Grecque, le Poète parle selon le style des Grecs qui donnaient le nom de Barbares à toutes les nations. Dans la suite, les Romains firent la même chose.

ACTE PREMIER.

Les deux vieillards annoncés dans le Prologue sont Mégaronide & Callicle. Le père du Dissipateur a chargé ce dernier de veiller sur le peu de bien qui reste à son fils, Callicle a l'air de profiter de son désordre pour s'enrichir lui-même, & dans un

Monologue qui commence l'Acte, Mégaronide se propose de lui en faire les reproches les plus vifs. Oui, dit-il, je suis obligé de censurer aujourd'hui mon ami sur une faute qu'il a commise, & ce serait bien malgré moi que je lui ferais cette correction à laquelle je répugne, si je n'y étais contraint par la fidélité que l'on se doit réciproquement : cette fidélité est la règle essentielle de l'amitié.

Callicle se présente, & après quelques plaisanteries sur le désir qu'il témoigne à son ami de troquer sa femme contre la sienne, Mégaronide lui annonce qu'il vient exprès pour l'entretenir d'une affaire très-sérieuse. Callicle consent à l'entendre, & nous n'avons pas cru devoir supprimer un mot de cette Scène qui nous a paru excellente d'un bout à l'autre. On y reconnaîtra cette tournure charmante, cette adresse inimitable avec laquelle Molière fait dialoguer ses Acteurs.

MÉGARONIDE.

Je viens uniquement pour vous gronder à mon aise, pour vous réprimander tout mon saoul.

CALLICLE.

Qui ? moi ?

MÉGARONIDE.

Y a-t-il ici quelqu'autre que nous deux ?

CALLICLE.

Non.

MÉGARONIDE.

Pourquoi donc me demander ſi c'eſt à vous à qui j'en ai ? A moins que vous n'imaginiez que je ſuis venu ici pour me veſpériſer moi-même. Si vos anciennes fourberies travaillent chez vous, ou ſi vous avez envie de changer votre naturel par les mœurs, ou ſi les mœurs corrompant votre naturel, vous abandonnez le parti de l'ancienne vertu, pour vous jetter dans les vices du tems, vous cauſerez un terrible chagrin à tous vos amis, enſorte qu'ils ne pourront ni vous voir, ni vous écouter ſans en être malades.

CALLICLE.

Comment vous êtes-vous aviſé de me dire cela ?

MÉGARONIDE.

J'en ai formé le deſſein ſur un des principes fondamentaux de la bonne & ſaine morale : c'eſt que les honnêtes gens, tant hommes que femmes, doivent mettre toute application à éloigner d'eux, non-ſeulement le crime, mais même juſqu'au moindre ſujet d'en être ſoupçonné.

CALLICLE.

On ne peut pas réuſſir à tous les deux.

MÉGARONIDE.

Pourquoi ?

CALLICLE.

Comment pouvez-vous le demander ? la chose saute aux yeux. Il dépend de moi de ne pas commettre une mauvaise action, car dans l'alternative du bien ou du mal, je suis le maître de ma volonté, mais il n'en est pas de même du soupçon. Il vient, il naît, il est conçu dans l'esprit des autres, sans que j'y aie la moindre part. Par exemple, je conjecture que vous avez volé la couronne sur la tête de Jupiter qui est placé au faîte du *Capitole :* vous êtes pourtant fort innocent de ce sacrilége-là ; mais s'il me plaît de vous en soupçonner, & si tout ce que vous pouvez alléguer pour votre justification, ne me fait point changer de sentiment, vous sera-t-il possible de m'ôter ma conjecture, & d'effacer mon soupçon ? Mais je suis impatient d'apprendre quel est ce forfait dont on me charge, dont on me noircit.

MÉGARONIDE.

Dites-moi, s'il vous plaît, avez-vous un ami, ou un domestique qui soit sage & judicieux ?

CALLICLE.

Ma foi, je ne le dirai point par finesse, ni par malice. Parmi ceux qui m'assurent de leur amitié, il y en a que je crois sincères, il y en a qui me sont suspects. D'autres agissent d'une manière si

équivoque, qu'il ne m'eſt pas poſſible de les pénétrer ; je ne ſais s'ils m'aiment ou s'ils me haïſſent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que vous êtes le plus sûr de mes amis. Si donc étant informé qu'on m'accuſe d'un crime dans le monde, vous ne m'en avertiſſez pas, votre conſcience doit vous reprocher ce ménagement, & ſuivant toutes les lois de la véritable amitié, vous ne ſauriez vous le pardonner.

MÉGARONIDE.

J'entre tout à-fait dans votre penſée. C'eſt pourquoi ſi dans la viſite que je vous fais, j'ai eu un autre deſſein, un autre but que celui de vous entretenir ſur l'article de votre réputation, rien n'eſt plus raiſonnable que ce que vous exigez de mon amitié.

CALLICLE.

Cela étant, vous pouvez décharger votre cœur : je vous écouterai tranquillement.

MÉGARONIDE.

Vous ſaurez d'abord, & avant toutes choſes, que le vulgaire vous maudit dans ſes converſations : vos concitoyens vous appellent un amateur du gain ſordide & honteux ; d'autres vont juſqu'à vous nommer un vautour, & diſent que toute proie vous étant bonne, vous dévorez indifféremment le compatriote & l'étranger. Quand j'en-

tends tout cela de vous, je souffre comme un misérable, j'en suis pénétré de douleur.

CALLICLE.

Le remède à cela est en mon pouvoir, & il n'y est pas, mon cher. Qu'on médise, qu'on me déchire, qu'on me maudisse, c'est ce que je ne puis empêcher : mais faire voir mon innocence, prouver qu'on me diffame à tort, Oh ! cela dépend de moi.

MÉGARONIDE.

Charmide a-t-il été votre ami ?

CALLICLE.

Il l'a été, & il l'est encore : je vais exposer la chose sincèrement, clairement, & de manière à ne vous pas laisser le moindre scrupule, ni le moindre doute.

Depuis que Lesbonic, fils de Charmide, a dissipé tout le bien de la maison, le père plongé dans l'indigence, chargé d'une fille nubile, & privé de sa femme, a pris la résolution d'aller en Séleucie. Or, avant de partir, il m'a recommandé sa fille & les débris de sa fortune, enfin il m'a confié toutes ses affaires. Il m'a conjuré même d'avoir soin & compassion de ce malheureux fils qui l'a ruiné par ses débauches. Si nous avions été ennemis, ou plutôt, s'il avait eu un meilleur ami, m'eût-il traité comme un autre lui-même ? m'eût-il chargé

de veiller ſur ce qui lui reſte ? Je vous en fais juge, & m'en remets entièrement à votre déciſion.

MÉGARONIDE.

Puiſque Charmide s'eſt repoſé ſur vous du ſoin de la conduite de ſon fils, puiſqu'il s'en eſt rapporté à votre bon cœur & à vos ſoins, pourquoi ne travaillez-vous pas à une ſi bonne œuvre ? Vous voyez que ce miſérable garçon perſévère dans le déſordre & le dérèglement ; que n'avez-vous tâché de le retirer de ſes excès, de le mettre dans un meilleur train ? Il eût été beaucoup plus juſte que vous euſſiez débuté par cette affaire importante. Si vous étiez parvenu à le corriger, vous vous ſeriez épargné la honte de paſſer dans le public pour le complice de ſa ſcélérateſſe.

CALLICLE.

De quoi ſuis-je donc coupable ?

MÉGARONIDE.

De l'action d'un méchant homme.

CALLICLE.

Ce n'eſt nullement-là mon caractère.

MÉGARONIDE.

N'eſt-il pas vrai que vous avez acheté cette maiſon-cy de Lesbonic ? . . . . Pourquoi demeurez-vous tout interdit ? . . . . Où logez-vous à préſent ?

CALLICLE.

Si j'ai acheté la maison, je l'ai payée. J'ai compté quarante *mines* au jeune homme.

MÉGARONIDE.

Vous lui avez compté cette somme-là ?

CALLICLE.

Oui, & je ne m'en repens point.

MÉGARONIDE.

Quoi! avoir livré tant d'argent à un jeune étourdi qui n'a ni foi, ni honneur, ni conduite? N'est-ce pas lui avoir mis le poignard à la main pour s'égorger ? N'est-ce pas lui avoir fourni dans ses amours & dans ses fureurs de débauche, le moyen de mettre le comble à sa vie débordée?

CALLICLE.

Ne fallait-il pas lui payer ce que je lui devais ?

MÉGARONIDE.

Non, sans doute, il ne le fallait pas; ou plutôt pour ne pas vous mettre dans l'occasion, il ne fallait ni vendre, ni acheter, ni enfin lui donner rien qui pût servir à le rendre encore pire qu'il n'a été jusqu'à présent: n'avez-vous pas éloigné de son devoir celui qu'on avait tant recommandé à votre sagesse & à votre prudence? N'avez-vous pas chassé de la maison celui-là même qui vous avait chargé de

ſon fils unique ? En vérité, la confiance était bien placée, & elle a produit de beaux effets.

CALLICLE.

Vous me contraignez par vos injures, Seigneur Mégaronide, vous m'obligez d'une manière toute nouvelle, à vous révéler maintenant ce que l'on a confié à ma bonne foi, à ma probité, ſous le ſceau du ſecret ; & ce que je m'étais engagé de garder pour moi ſeul, il faut néceſſairement que je le partage avec vous.

MEGARONIDE.

Ce que vous me direz ne me paſſera point, & vous retrouverez votre ſecret où vous l'aurez mis.

CALLICLE.

Regardez donc s'il n'y aurait point ici quelqu'un qui pût nous entendre, & de tems en tems, jettez bien les yeux par-tout, car je ne veux point abſolument d'autres oreilles que les vôtres.

MÉGARONIDE.

J'écouterai quand vous parlerez.

CALLICLE.

Et moi, je parlerai quand vous vous tairez. Charmide prêt à partir, me dit qu'il y avait un tréſor dans ſa maiſon, & me montra la chambre dans laquelle il était..... Faites bonne garde, & voyez toujours ſi nous ſommes ſeuls.

MÉGARONIDE.

Parlez hardiment, je vous réponds qu'il n'y a perſonne.

CALLICLE.

Le tréſor montait à trois mille *Philippes*, & mon ami étant ſeul avec moi, me conjura, en pleurant, de n'en donner aucune connaiſſance à ſon fils, ni à qui que ce ſoit par qui ce fils pût être initié dans cet agréable myſtère. Si donc Charmide revient, je lui rendrai fidèlement ſon dépôt. Si au contraire il lui arrive de rentrer dans ſon être naturel en payant à la nature le tribut que lui doivent tous les mortels, j'aurai de quoi doter la fille qu'il a miſe en ma garde, & comme ſous ma tutelle. Il me ſera facile de lui procurer un mariage avantageux & digne de ſa naiſſance.

MÉGARONIDE.

Dieux immortels ! quel changement vous produiſez chez moi par quelques paroles ! Me voilà tout d'un coup oppoſé à ce que j'étais quand je ſuis venu. Mais obligez-moi de continuer.

CALLICLE.

Que voulez-vous que je vous diſe ? Ce garnement a preſque renverſé de fond en comble la prudence de ſon père & ma fidélité incorruptible.

MÉGARONIDE.

Comment cela ?

CALLICLE.

Pendant que j'étais à la campagne où je ne demeurai pas plus de six jours, il profita de mon absence pour faire mettre un écriteau de vente à la maison, & cela sans avoir ni écrit, ni parlé, ni consulté. En un mot, il a fait la chose à mon insçu.

MÉGARONIDE.

Ah! le vilain loup! possédé d'une faim enragée, agité d'une fureur dévorante, que fait-il? Il attend que le chien fidèle soit endormi, afin d'enlever tout le troupeau.

CALLICLE.

Il en serait certainement venu à bout, si le chien qui a bon nez, n'avait flairé ou senti le ravisseur. Maintenant je veux, à mon tour, vous faire une question. Quel parti devais-je prendre, à votre avis, dans une conjoncture si délicate? devais-je lui découvir le trésor, malgré la supplication, malgré la très-humble prière de Charmide? devais-je plutôt laisser faire le dissipateur & permettre que la maison tombât dans les mains d'un autre propriétaire? Dans cette incertitude très-embarassante, j'ai choisi, comme le meilleur, d'acheter la maison, & je l'ai payée sur-le-champ, dans la seule vue de sauver le trésor & de pouvoir le rendre tout entier à mon ami. Je n'ai pas fait ce marché-là ni pour moi, ni pour mon usage. Je l'ai fait pour

le bien de la famille intéreſſée, & mon deſſein eſt de remettre le logis à ſon ancien maître. Cependant j'ai débourſé mon argent pour faire ce coup d'ami. Voilà ce que j'ai fait : que l'action ſoit bonne, qu'elle ſoit mauvaiſe, elle eſt de moi, Seigneur Mégaronide, & je me garderai bien de la déſavouer. Voilà donc cet horrible forfait ! voilà cette avarice criante, & c'eſt pour cela qu'on me défigure par les plus noires couleurs, que l'on fait de moi le portrait le plus affreux !

MÉGARONIDE.

Doucement, arêtez. Vous triomphez de votre cenſeur. J'ai la bouche fermée, & je n'ai rien à répondre.

CALLICLE.

A-préſent, ſecourez-moi de votre conſeil & de vos ſoins, daignez partager avec votre ami la rude & difficile commiſſion dont il eſt chargé.

MÉGARONIDE.

Je vous promets toute l'aſſiſtance dont je ſuis capable.

CALLICLE.

Où ſerez-vous tantôt ?

MÉGARONIDE.

Au logis, je ne ſortirai point.

CALLICLE.

Avez-vous quelqu'autre remontrance à me faire ?

MÉGARONIDE.

Soyez conſtamment, inébranlablement fidèle à ce que vous avez promis.

CALLICLE.

C'eſt à quoi je ne manquerai pas.

MÉGARONIDE.

Mais dites-moi.

CALLICLE.

Que vous plaît-il ?

MÉGARONIDE.

Où demeure à-préſent le jeune homme ?

CALLICLE.

En vendant la maiſon, il s'eſt réſervé un appartement ſur le derrière.

MÉGARONIDE.

C'eſt ce que j'avais envie de ſavoir. Allez vous-en quand il vous plaira. Encore un mot.

CALLICLE.

Quoi ?

MÉGARONIDE.

Je ne doute point que la fille ne ſoit maintenant chez vous.

CALLICLE.

Elle y eſt, & j'en agis avec elle comme avec la mienne, je ne lui fais ni plus ni moins.

MÉGARONIDE.

MÉGARONIDE.

Adieu..... En vérité, rien n'eſt plus inſenſé, plus ſtupide, plus menteur, plus parjure, que tous ces Bourgeois à qui on donne le titre de *plaiſans* & de *boufons*. Par cet endroit-là, je dois, en quelque manière, me mettre ici de leur nombre & de leur eſpèce, puiſque je me ſuis laiſſé ſéduire par leurs faux rapports. Ils prétendent faire croire qu'ils ſont inſtruits de tout, & dans le fond, ils ne ſavent rien. Ils connaiſſent ce que chacun a, ou aura dans l'eſprit; ils ſont informés de ce que le Roi a dit en ſecret à la Reine, ils ſavent la converſation de Jupiter avec ſon épouſe, enfin ils ſont inſtruits de ce qui n'arrivera jamais, de ce qui ne s'eſt point fait & ne doit point ſe faire. Dire du bien, dire du mal, c'eſt de quoi ces gens-là ne ſe ſoucient nullement, pourvu qu'ils parlent ſuivant leurs préjugés, ou leurs paſſions.

Tout le monde diſait que Callicle était indigne de vivre & qu'il avait uſurpé le patrimoine du jeune homme. Sur cela, j'étais accouru pour quereller mon ami, pour lui reprocher l'infamie de ſa conduite, & je n'avais pour tout fondement que la malignité de ces ſemeurs de méchans bruits.

Si on remontait juſqu'à la ſource de ce déſordre, ſi allant de rapporteur en rapporteur, de médiſant en médiſant, on demandait à chacun :

De qui tenez-vous cette nouvelle-là ? A moins que le fait ne fût bien avéré, il faudrait punir rigoureusement l'inventeur de la calomnie. Si on voulait établir une loi si bonne & si équitable, cette juste réformation tournerait à l'avantage du Public, & tant de gens ne sauraient pas ce qu'ils ignorent, ou du moins leur folie demeurerait plus cachée.

ACTE II.

Lisitèle, ami du Dissipateur, ne sait quel est le parti que son cœur lui conseille de prendre, & vient rêver seul sur le choix qu'il fera, soit de l'amour, soit du travail. Commençons par examiner le premier, dit-il, & en le pesant à la juste balance, je verrai à quoi ses mouvemens, ses ressorts, ses moyens, ses effets & ses fins peuvent être utiles.

Jamais l'amour ne cherche à prendre un cœur dans ses filets, à moins que ce même cœur ne le veuille & n'en soit bien content. Il assiége les hommes, les poursuit, les flatte & sait profiter de la moindre occasion. C'est un *beau diseur*, un *cajoleur*, un ravisseur, un menteur, un convoiteur, un avare, un corrupteur des gens qui sont dans les ténèbres de la solitude, un *tendeur* de piéges, un gueux, un curieux des secrets d'autrui..... Un homme est-il une fois blessé par l'objet de sa tendresse ? son bien se dérange, se

diſſipe & ſe fond par la force des baiſers qui ſont comme autant de flèches dont pas une ne manque ſon coup. (*Armata oſcula*, baiſers armés, & par la raiſon contraire, *inermia oſcula*, baiſers faibles & ſans armes.)

Liſitèle fait un tableau de tous les moyens dont ſe ſert une femme adroite pour ruiner ſon amant, & décidément il congédie l'amour pour ſe livrer à une ſage économie, quoique ſouvent ce ſoit un travail pénible & ingrat.

Son père Philton vient le trouver & le confirme dans ſa réſolution, mais Liſitèle eſt attaché à Leſbonic, il déſire l'obliger de ſa bourſe, & pour ménager ſa délicateſſe, pour n'avoir l'air de lui donner qu'en reconnaiſſance de quelque préſent qu'il en aura reçu, il forme le projet d'épouſer ſa ſœur. Cette alliance n'eſt pas tout-à-fait du goût de Philton, mais Philton aime ſon fils & il conſent à faire lui-même la propoſition de mariage. Liſitèle s'éloigne, & l'on voit paraître Lesbonic à qui l'eſclave Staſime prouve qu'avec ce qu'il lui a volé de ſon côté, & ce qu'il a dépenſé du ſien, il ne reſte pas une *obole* des quarante *mines* qu'il a reçues de la vente de ſa maiſon.

Philton l'aborde, & lui demande ſa ſœur en mariage, mais Lesbonic eſt fier, & quelque choſe que lui diſe le vieillard, il veut que Liſitèle ac-

cepte pour dot, une petite métairie qui lui reſte à la porte de la ville. C'eſt le ſeul bien qu'il a ſu conſerver, & Staſime qui meurt de peur que Philton n'y conſente, le tire à l'écart pour lui dire qu'il eſt arrivé un malheur à tous ceux qui ont poſſédé cette métairie, que le raiſin n'y mûrit jamais, que les cochons y meurent ſubitement, que les brebis n'y ont pas plus de toiſon que l'on en voit ſur ſa main &c.... Philton n'en devient que plus ferme dans ſon deſſein, mais Lesbonic ne l'eſt pas moins, & le vieillard voyant qu'il n'en peut rien obtenir, le renvoie à ſon fils avec lequel il traitera comme ami.

ACTE III.

Lesbonic a chargé Staſime d'inſtruire Callicle du parti qui ſe propoſe pour ſa ſœur, & Staſime s'acquite de ſa commiſſion. Callicle apprend cette nouvelle avec autant de plaiſir que de ſurpriſe; mais par Hercule, dit-il à part, ce ſera une choſe criante ſi la demoiſelle ne donne que ſa perſonne en mariage. C'eſt moi qui ſuis chargé de cette affaire-là; le père en partant m'a nommé l'exécuteur de ſes intentions à cet égard, & je vais prier mon cenſeur Mégaronide de me donner ſon avis.

Il ſort, & Staſime qui n'eſt point dans la confi-

dence, imagine que le projet de Callicle eſt d'envahir encore la petite métairie.

Lesbonic s'avance, Liſitèle le ſuit, & malgré toute ſon éloquence, il ne peut parvenir à déranger le plan de ſon ami qui eſt convaincu qu'en mariant ſa ſœur ſans lui donner une dot, les méchans ne manqueront pas de l'accuſer de l'avoir livrée, non comme épouſe, mais comme concubine. Staſime vient les écouter, & ne craint pas de les interrompre pour dire à ſon maître qu'il n'a pas le ſens commun, mais ſon maître lui impoſe ſilence & rentre avec Liſitèle qu'il prétend convaincre de la ſolidité de ſes réflexions. Cette Scène eſt très-bien faite, & inſpire le plus grand intérêt pour le Diſſipateur dans lequel on remarque les qualités les plus eſtimables.

Que faire! s'écrie Staſime, que devenir! je prévois que dans peu je vais être un brave *goujat* de guerre. (On appellait de ce nom ceux qui étaient chargés d'apporter ou de fournir aux ſoldats du bois & de l'eau) Je crois que mon maître ſera un vaillant ſoldat, & que s'il eſt queſtion de fuire, il ne trouvera point d'égal en vîteſſe....... Pour moi, quand j'aurai pris l'arc, le carquois & les flèches, enfin lorſque je ſerai armé de pied en cap, comme un nouveau Mars, ſavez-vous ce que je ferai? je dormirai tranquillement dans la tente.

Il ſort pour aller à la grande Place rede-

mander un talent qu'il a prêté il y a quelques jours & il eſt remplacé par Mégaronide qui répète à Callicle que l'on ne peut ſe diſpenſer de donner une dot à la ſœur de Lesbonic. Mais ſi ce Lesbonic eſt inſtruit qu'il y a trois milles *philippes* dans la maiſon, il va manger juſqu'à l'endroit où elles ſont cachées, & après bien des réflexions ſur la manière dont on pourra s'y prendre pour éviter ce nouveau malheur, les deux vieillards adoptent l'expédient ſuivant : c'eſt Mégaronide qui parle.

Il faut ſur-le-champ trouver un fourbe adroit que nous ferons paſſer pour un étranger.

CALLICLE.

Enſuite.

MÉGARONIDE.

Ce fourbe feindra qu'il arrive de Séleucie, que Charmide l'envoie vers ſon fils Lesbonic, avec ordre de lui dire qu'il fait très-bien ſes affaires, & qu'il eſpère être bientôt de retour. Mais il faut auſſi que notre impoſteur ſoit chargé de deux lettres que nous écrirons, & dont l'une ſera pour Lesbonic, l'autre pour vous.

CALLICLE.

Continuez.

MÉGARONIDE.

Il ajoutera qu'il apporte une ſomme pour marier la demoiſelle quand il ſe préſentera un parti,



TERENCE.

mais qu'il a juré de ne livrer cette ſomme qu'à vous.... Par ce moyen là, quand vous ôterez une partie du tréſor, vous empêcherez le fils d'avoir le moindre ſoupçon.

CALLICLE.

Le projet eſt heureuſement imaginé..... Mais il me vient un ſcrupule : lorſque notre homme produira ces lettres fermées, ſuppoſé qu'elles le ſoient, croyez-vous que Lesbonic ne connaiſſe point le cachet de ſon père ?

MÉGARONIDE.

Vous n'y penſez pas, notre ami. Charmide aura perdu ſon ancien cachet, ou ſi les lettres n'en ont point, c'eſt que le douanier, le péager les auront ouvertes pour en voir le contenu... Allez donc au tréſor, mais ayez ſoin d'écarter tous les yeux ; ſur-tout faites-en myſtère à votre femme. Mais je vais aller chercher l'impoſteur dont nous avons beſoin, je l'inſtruirai, lui remettrai tout ce qui lui eſt néceſſaire, & l'enverrai au Seigneur Lesbonic.

ACTE IV.

D'après le plan auquel les deux vieillards viennent de s'arêter, les ſpectateurs ne doivent guères s'attendre à voir paraître Charmide, & c'eſt lui cependant qui remplit la première Scène dans

laquelle il remercie Neptune de la bonté qu'il a eue de le ramener dans sa patrie. Mais comme il n'a pas tenu aux vents qu'il ne fît naufrage dans toutes les formes, il prie le Souverain des mers de ne plus se mêler de ses affaires, & se promet bien de jouir tranquillement chez lui des grands biens que la fortune vient de lui procurer.

Cependant il voit à sa porte un homme qu'il ne connaît pas, c'est l'Imposteur, & comme sa figure lui est suspecte, il veut l'épier avant d'entrer dans sa maison.

L'IMPOSTEUR.

Je donnerai à ce jour le nom de *Trinumme*, & cela, par la raison que je viens de m'engager pour trois pièces de monnoie, à faire aujourd'hui un personnage fort singulier. J'arrive donc actuellement de Séleucie, de Macédoine, d'Asie, d'Arabie, pays que je n'ai jamais vus, & j'apporte des lettres d'un certain *quidam* qui est pour moi un être purement imaginaire, un phantôme d'humanité. Je ne l'ai jamais vu ni connu, je ne sais même s'il est né, ou s'il est encore à naître.

Plus il parle, plus Charmide est convaincu que ce ne peut être qu'un voleur qui examine les lieux dans le dessein de revenir les escalader, & il saisit, pour lui parler, le moment où il le voit frapper à sa porte. Il lui demande quel est son nom, son pays,

ſon métier, & l'Impoſteur entame une converſation dans laquelle il rend un compte exact de tout ce qu'il eſt chargé de faire. Il connaît parfaitement Charmide, il l'a ſuivi dans une partie de ſes voyages, il a toute ſa confiance, en un mot, il vient de ſa part, & Charmide qui s'entend parler de lui-même, à lui-même, par un homme qu'il n'a jamais vu, Charmide, dis-je, finit par ſe découvrir : l'Impoſteur le prend à ſon tour, pour un fourbe, mais bientôt il ſort de ſon erreur & ſe retire en proteſtant que ſi on lui refuſe les trois pièces de monnoie qui lui ſont promiſes, il fera punir Charmide par la Juſtice, pour être revenu plutôt qu'il ne le devait.

L'Impoſteur ne l'a point inſtruit du contenu des lettres dont il eſt chargé, & Charmide réfléchit ſur cet objet, lorſqu'il voit arriver Staſime qui vient débiter une longue morale dans laquelle il critique & condamne la mauvaiſe conduite des jeunes gens du ſiècle : le vieillard l'écoute avec patience, ou pour mieux dire, avec plaiſir, l'aborde, ſe fait reconnaître, veut entrer chez lui, & apprend que Lesbonic a vendu ſa maiſon. Juſtes Dieux ! s'écrie-t-il, cette nouvelle-là me tue, m'aſſaſſine, me confond..... Qui eſt l'acheteur ?

STASIME.

Callicle, ce fameux ami à qui vous aviez confié le ſoin de votre bien.

Charmide eſt pénétré de la perfidie de Callicle ; & Callicle qui paraît, ſe juſtifie, en peu de mots, du crime apparent dont on l'accuſe.

La reſtitution du dépôt & de la maiſon, l'hiſtoire de l'Impoſteur, le mariage de Liſitèle avec la fille de Charmide, celui de Lesbonic avec celle de Callicle, font la matière du cinquième Acte, & ce que nous avons dit des précédens, ſuffit pour prouver que cette Comédie eſt une des meilleures de Plaute. Elle n'eſt ternie ni par la baſſeſſe d'un intriguant, ni par l'indécence d'une courtiſanne, ni par la groſſièreté d'un eſclave, & ſi l'on en excepte quelques légers détails, toutes les ſcènes ſont écrites avec cette pureté qui convient à nos Théâtres. Il ne faut pas oublier que l'Auteur a eu Ménandre pour modèle, & l'on a dû remarquer que ſes Ouvrages les plus eſtimables ſont ceux dont les Grecs lui ont fourni le ſujet & la conduite.

LE VIOLENT.

PROLOGUE.

HAUTS & puiſſans Seigneurs ! en reconnaiſſance des plaiſirs qu'il vous a procurés, Plaute vous demande une grace : c'eſt de lui accorder un peu de place dans votre vaſte & agréable ville pour y

tranſporter Athènes ſans le ſecours des Architectes. Que répondez-vous à cela, Meſſeigneurs? dites-vous oui? dites-vous non?.... Bon! l'illuſtre aſſemblée y conſent. Mais ſi je vous demandais quelque choſe de vos bourſes! ma foi, ils branlent la tête..... Fi, cela ne vaut rien; c'eſt me refuſer tout net. Par Hercule! Meſſieurs, vous obſervez religieuſement l'ancienne coutume : c'eſt d'avoir la langue trop mobile, & de la remuer trop promptement pour prononcer la mauvaiſe négative, lorſqu'on vous attaque du côté du coffre-fort.

Mais venons au fait & parlons de ce qui nous raſſemble. Figurez-vous donc pendant cette Comédie-ci qui ne ſera pas longue, figurez-vous, di-je, que le *proſcène*, ou le devant du Théâtre, eſt la célèbre ville d'Athènes. Ici demeure une certaine femme nommée *Phronéſie*, femelle qui poſsède en perfection la pratique des mœurs du tems. Elle ne redemande jamais à ſon amant ce qu'il lui a déja donné, mais elle a grand ſoin de ne lui rien laiſſer. Elle fait ſi bien par ſes extorſions & ſes prières, qu'elle le met à ſec. Ainſi ſe comportent toutes les ouvrières de ſa profeſſion, & une infinité d'autres de ſon malin & avide ſexe. Sur-tout elles n'y manquent jamais, dès qu'elles ſont perſuadées que la flèche de Cupidon a porté, dès qu'elles voient qu'on les aime.

Cette bonne pièce, cette fine mouche de Phro-

néſie fait ſemblant d'être acouchée d'un beau garçon du fait d'un guerrier, & cela pour lui prendre juſques à la *raclure*.

Cette même Phronéſie a deux autres amans dont l'un eſt Dinarque Bourgeois d'Athènes, & l'autre, un gros payſan nommé *Strabax*. Cependant elle a écrit au guerrier abſent depuis dix mois, qu'elle porte dans ſon ſein un tendre fruit de ſes amours, qu'elle approche de l'heureux terme de ſa délivrance, & le guerrier enchanté, lui a répondu d'avoir le plus grand ſoin de ce charmant enfant qu'il reconnaît pour le ſien.

Munie de cette lettre, Phronéſie ſe hâte d'avoir en effet un garçon nouveau-né, & s'adreſſe à une femme qui lui en découvre un. Peu après, arrive le guerrier, & on lui préſente ſon fils qui comme lui, ne manquera pas d'être un jour le plus grand des Capitaines, le plus redoutable des Généraux. A l'égard de la mère prétendue, il ne ſait comment reconnaître le bien dont elle l'a comblé; & deux Eſclaves de Syrie, mais qu'il prétend avoir été Reines, une gibecière de la petite Grèce, de la pourpre de Tyr, des habits du Pont & vingt *mines* d'or, ſont les préſens qu'il lui fait pour la dédommager des douleurs de l'enfantement.

Dans le même moment, elle reçoit vingt autres *mines* de Strabax, cinq de Dinarque, & celui-ci qui a conſommé toute ſa fortune avec elle, n'eſt pas

mieux traité que le guerrier qui, ſelon Phronéſie, ne paie pas aſſez magnifiquement.

Un jour Dinarque avait bu, il lui eſt arrivé de violer la fille de Callicle, & cette fille a mis au monde un enfant qui ſe trouve être juſtement celui que la courtiſanne a ſuppoſé au guerrier; le fait eſt avéré par les Eſclaves qui ſont appliqués à la queſtion, Dinarque reconnaît ſon crime & le répare en épouſant celle qu'il avait deshonorée.

Voilà le fond, l'intrigue & le dénoûment de cette Pièce dont la médiocrité nous diſpenſe de faire un plus long détail. Cependant nous ſommes obligés de convenir que les caractères en ſont bien deſſinés, ſur-tout celui de Phronéſie : mais l'Ouvrage, en général, ne préſente qu'un intérêt de curioſité, & cet intérêt eſt ſi faible, que les cauſes qui le produiſent, ne méritent pas d'être analyſées.

Ce n'eſt donc point d'après cette dernière production qu'il faut apprécier le mérite de Plaute, & les extraits que nous en avons donnés, ſont plus que ſuffiſans pour inſpirer l'envie de le lire : cependant nous croyons pouvoir aſſurer que nous en avons préſenté toutes les beautés, & que l'on trouvera dans l'Auteur même, peu de détails dont nous n'ayons fait uſage, quand ils nous ont paru comiques, ou intéreſſans : notre premier but était de convaincre nos lecteurs des obligations que lui

a notre Théâtre, & l'on a dû obſerver que dans toutes nos analyſes, nous avons eu ſoin de rapprocher le modèle de ſes imitateurs. L'un des plus grands vices de Plaute, ſelon nous, c'était d'être fort libre dans ſes expreſſions, & même dans le choix de ſes ſujets; mais ne peut-on pas faire le même reproche à Molière! Il écrivait dans un ſiècle où l'on était beaucoup plus réſervé ſur la choſe que ſur le mot, & l'on doit ſuppoſer que du vivant de Plaute, il en était de même chez les Romains. Ne perdons jamais de vue le ſiècle dans lequel les Auteurs ont écrit, & nous les jugerons plus ſainement.

STATIUS CÆCILIUS.

Ce Poète Eſclave de naiſſance & Gaulois d'origine, fleurit vers la 150e. *Olympiade*, c'eſt-à-dire à-peu-près du tems de Plaute & de Porcius Caton qui cite une de ſes Pièces intitulée *Synephebos* (les Coadoleſcens.) Il mourut la même année qu'Ennius & fut enterré auprès du *Janicule.* Aulugelle fait cas de ſes Ouvrages, & dans ſon Poëme, Volcatius lui donne la première place parmi les Poètes Comiques.

Multos incerto certare hanc rem vidimus
Palmam Poëtæ comico qui deferant,
Cum me judice errorem diſſolvam tibi,
Contra ſi quis ſentiat, nihil ſentiat,
Cæcilio palmam ſtatuo de comico.

Aulugelle penſait différemment, mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que Térence devait eſtimer Cæcilius, puiſqu'il le choiſit pour lui lire ſon *Andrienne* avant de la vendre aux *Ediles.* Ce fait eſt rapporté par S. Jerôme qui ajoute que Cæcilius ne pouvait ſe laſſer d'admirer l'élégance qui régnait dans le ſtyle de cette Pièce.

TÉRENCE.

Les recherches que nous avons faites ſur la vie de cet Auteur, ne nous ont rien appris de plus que ce que M. l'Abbé le Monnier en a dit à la tête de ſa Traduction, & nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de le citer en entier, non-ſeulement dans cet endroit, mais dans pluſieurs autres où ſa verſion nous a paru plus exacte que toutes celles que nous avons conſultées.

» Térence naquit à Carthage huit ans après la première guerre *punique*, l'an de Rome 560. Son nom de famille eſt inconnu, & l'on ignore auſſi par quel évènement il tomba dans l'eſclavage, mais il ne put être fait priſonnier par les Romains, puiſqu'ils étaient en paix avec les Carthaginois, lorſqu'il vint au monde, & qu'ils y furent tout le tems qu'il vécut. Peut-être fut-il pris par les Numides, ou par les Gétuliens, dans les guerres particulières que ces peuples eurent avec la Capitale d'Afrique, & enſuite vendu à des marchands

Romains. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que dès ſon enfance, il fut eſclave de Térentius Lucanus, Sénateur Romain.

Ce maître lui voyant d'heureuſes diſpoſitions, ſoigna ſon éducation, l'affranchit, lui donna ſon nom, ſuivant l'uſage, & le mérite de l'eſclave a ſauvé de l'oubli la mémoire du Sénateur.

Térence fut de bonne-heure entraîné par ſon génie vers la Poéſie dramatique. A l'âge de vingt-ſept ans, il avait fait l'*Andrienne*, & il la préſenta aux Magiſtrats chargés du ſoin des Spectacles, qui avant que de l'acheter, exigèrent que l'Auteur en fît la lecture à l'Edile Acilius. Térence modeſtement vêtu, ſe tranſporte chez ſon Juge qu'il trouve à table : l'extérieur du Poète ne prévient pas en ſa faveur; on lui donne un tabouret près du lit; on lui ordonne de lire; mais à peine Térence a-t-il récité quelques vers, qu'Acilius le prie de ſouper, le fait placer à côté de lui, & enſuite lui demande la lecture de ſon Ouvrage dont il eſt enchanté.

Son ſuccès au Théâtre commença la réputation de Térence. *L'Eunuque* y mit le comble. Il fut joué deux fois dans le même jour, & payé huit mille *pièces*, ſomme très-conſidérable alors. A la troiſième repréſentation, il fut fait mention de cette ſomme dans le titre, & l'on plaça le nom de l'Auteur avant celui de la Pièce qui fut annoncée

Terenti

Terenti Eunuchus, honneur qui ne s'accordait qu'aux Ecrivains célèbres.

La gloire de Térence éveilla l'envie. Les Poètes ses contemporains, publièrent que des personnes illustres lui aidaient dans la composition de ses Drames, & l'intimité qui régnait entre lui, Lélius, Scipion & Furius, donna lieu à ce soupçon. Le Poète même paraît le confirmer, & dans deux de ses Prologues, au lieu de réfuter l'accusation, il semble en faire tacitement l'aveu.

Cette opinion s'accrédita tellement par la suite, que Quintus Memmius, dans une oraison qu'il fit pour sa propre défense, dit que Scipion l'Africain emprunta le nom de Térence pour donner au Théâtre les ouvrages de son loisir. Cornélius Népos assure que Lélius étant un premier jour de Mars à sa maison de Puzzoles, fut sollicité par sa femme de souper de bonne-heure, qu'il la pria de ne point l'interrompre, qu'enfin étant allé fort tard se mettre à table, il dit qu'il n'avait jamais travaillé avec plus de succès, & récita ce vers qui se trouve dans l'*Heauton-Timorumenos*, Acte IV, Scène III.

Satis, pol, proterve me Syri promissa huc induxerunt.

On n'examinera point si Térence n'a fait que prêter son nom aux ouvrages de Lélius, de Scipion & de Furius; si ces grands hommes ont travaillé de

concert avec lui, ou s'ils l'ont éclairé seulement de ces conseils qu'un homme de génie aime à demander aux personnes d'un goût sûr; si Térence, en paraissant avouer qu'il leur a des obligations, n'a pas cherché à leur faire sa cour, plutôt qu'à rendre hommage à la vérité. Toutes ces recherches deviendraient d'une longue discussion & seraient peu importantes, aujourd'hui que Térence n'a plus d'envieux.

Lorsque cet Auteur eut donné sur le Théâtre de Rome les six Comédies qui nous restent de lui; il partit pour la Grèce, voyage qu'il entreprit dans le dessein d'y composer de nouveaux ouvrages que l'on ne pourrait attribuer qu'à lui seul, & de s'instruire des mœurs Grecques qu'il aimait à peindre dans ses Pièces.

En revenant à Rome, il mourut à Stymphale ville d'Arcadie, de douleur, dit-on, d'avoir perdu ses nouvelles Comédies dans un naufrage. Consentius en fait monter le nombre à 108, & l'exagération est trop manifeste, pour avoir besoin d'être réfutée.

Térence expira l'an de Rome 594; ainsi il n'a vécu que 34 ans. On prétend qu'il était mince, qu'il avait la taille médiocre & le teint brun. Il laissa une fille unique qui fut mariée à un Chevalier Romain. Elle eut pour dot une maison & un jardin de deux arpens sur la voie *Appienne*,

près du lieu appellé *Villa Martis*. C'était toute la richesse de Térence.

L'envie l'avait persécuté de son vivant, il fut comblé de louanges après sa mort, & Afranius Poète dramatique qui était son contemporain, le préfère à tous les Auteurs comiques. *Terentio non similem dices quempiam*, dit-il dans une Pièce intitulée *Compitalia* «.

Nous ne répéterons point les éloges que nous en avons faits dans différens endroits de cette histoire, & les diverses éditions de Leyde, les notes de Donat & *de variorum Auctorum*, une édition gothique, celles d'Antésignan & de Boëcler, celle de Vestérovius, à la Haye en 1726, 3 vol. *in*-4°; celle de Coutelier, les notes de Guyet, Minellius, le Térence de Fabrini, à Venise, 1575, sont autant de preuves du mérite de l'Ecrivain dont nous allons présenter les analyses.

A l'égard de Madame Dacier, nous rendons justice à son érudition, mais il n'est guères possible de connaître Térence d'après la manière dont elle l'a traduit, & si quelquefois elle a saisi le texte de son original, souvent aussi elle s'en est éloignée. D'ailleurs on a remarqué, comme le dit très-bien M. l'Abbé le Monnier, qu'elle n'a qu'un seul ton pour tous les âges, tous les états, tous les caractères, toutes les passions; que jamais elle ne prend celui des personnages, & qné presque toujours,

au contraire, elle leur donne ſa froide tranquillité.

L'ANDRIENNE.

CETTE Pièce fut jouée l'an de Rome 588, pendant la fête de Cybèle, ſous les *Ediles* Curules M. Fulvius & M. Galbrio, par la Troupe de L. Ambivius Turpio & de L. Attilius de Préneſte. Flaccus affranchi de Claudius, compoſa la Muſique où il employa les flûtes égales, droites ou gauches. M. Marcellus & C. Sulpitius étaient alors Conſuls. Cette même Pièce donnée depuis ſur le Théâtre Français, ſous le nom de *Baron*, & attribuée au Père de la Rue, était digne, ſans contredit, de tout le ſuccès qu'elle a eu, & le coup-d'œil que nous allons jetter ſur ces cinq Actes, fera voir que l'imitateur s'eſt peu éloigné de ſon modèle.

PROLOGUE.

Lorſque notre Poète commença à travailler pour le Théâtre, il crut que la ſeule choſe qu'il avait à faire, c'était de compoſer des Pièces qui puſſent vous plaire, mais il voit qu'il en eſt tout autrement, puiſqu'on le force de perdre ſon tems à faire des Prologues, non pour expoſer le ſujet de ſes Comédies, mais pour répondre aux accuſations

d'un vieux Poète ſon ennemi. Ecoutez, je vous prie, ce qu'on reproche à notre Auteur.

Ménandre a compoſé l'*Andrienne* & la *Périnthienne* : qui connaît une de ces Pièces, les connait toutes deux, tant elles ſe reſſemblent par le ſujet, quoique différentes par le ſtyle & la conduite. Térence a pris dans la *Périnthienne* tout ce qui lui convenait, & l'a employé dans ſon *Andrienne*, comme un bien dont il pouvait diſpoſer. Ses ennemis lui en font un reproche & ſoutiennent que l'on ne doit pas confondre ainſi les ſujets. A force de vouloir montrer de l'intelligence, ils font voir qu'ils n'en ont aucune. En effet, lorſqu'ils font ce reproche à Térence, ils blâment Névius, Plaute & Ennius dont il a ſuivi l'exemple & dont il aime mieux imiter la hardieſſe, que l'exactitude ſervile de ſes détracteurs. Qu'ils demeurent donc tranquiles, je les en avertis, & qu'ils mettent fin à leurs calomnies, s'ils ne veulent pas qu'on leur faſſe voir leurs ſottiſes.

Soyez favorables à cette Pièce, écoutez-la avec bonté, afin de pouvoir juger ſi vous devez fonder quelque eſpoir ſur Térence, ſi vous devez faire jouer les Pièces nouvelles qu'il préſentera, ou les rejetter ſans les entendre.

ACTE PREMIER.

Simon qui le commence, ordonne à ſes Eſclaves de porter au logis les proviſions qu'il vient d'acheter, & comme dans l'*Andrienne Françaiſe*, il entretient Soſie de ſes ſoupçons ſur la conduite de ſon fils.

SIMON.

Emportez tout cela dans la maiſon, allez.
Soſie, un mot.

SOSIE.

Je ſais tout ce que vous voulez.
C'eſt d'avoir ſoin de tout. Il n'eſt pas néceſſaire
De me recommander...

SIMON.

Non, c'eſt une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adreſſe & mon ſoin...?

SIMON.

Je n'ai de ton adreſſe aucunement beſoin.
Il ſuffit, pour ſervir utilement ton maître,
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître;
C'eſt la fidélité, le ſecret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON.

Je t'ai toujours connu ſage dans tous les tems.
Je t'achetai, Soſie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des ſoins qu'on ne ſaurait comprendre,

J'élevai ta jeunesse, & tu connus en moi
Combien la servitude était douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance,
Et tu m'en témoignas tant de reconnaissance,
Qu'enfin je t'affranchis, & par ta liberté
Récompensai ton zèle & ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire!

SIMON.

Je le ferais encor si j'avais à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeller cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours?

D'après ce préambule qui est le même dans les deux Auteurs, Simon reprend la parole & rend compte à Sosie de la sagesse avec laquelle son fils s'est comporté jusques à l'arrivée d'une certaine Chrisis qui de l'Ile d'Andros, est venue s'établir à Athènes. Pamphile l'a vue avec la plus grande assiduité, Simon en a conçu de l'inquiétude, mais la conduite honnête de Pamphile a dissipé ses craintes, & sans le savoir, ce fils vertueux a été choisi pour gendre par Chrémès qui est venu proposer à Simon de le marier avec sa fille à laquelle il doit donner une très-grosse dot. Simon a promis,

le mariage a été fixé pour aujourd'hui, & la mort de Chrifis, les incidens qu'elle a produits, en ont retardé la conclufion. La defcription des funérailles de cette même Chrifis, le défefpoir de fa fœur Glycérie qui veut fe précipiter dans le bûcher, l'arrivée de Pamphile qui vole à elle & qui partage le chagrin dont elle eft accablée, l'attention avec laquelle Simon a remarqué ces différentes circonftances, la certitude, ou du moins le doute violent dans lequel il eft que Pamphile brûle pour Glycérie, le refroidiffement de Chrémès qui fe trouve inftruit de ces évènemens, tout cela fait la matière de la première fcène des deux *Andriennes* : dans l'une comme dans l'autre, Simon imagine que le moyen le plus sûr de découvrir les véritables fentimens de fon fils, c'eft de fuppofer que Chrémès eft toujours dans la même réfolution, & la frayeur que Dave lui a témoignée, lorfqu'il lui a parlé de ce mariage, lui fait preffentir d'avance que Pamphile ne confentira point à cette union. Dave paraît, Simon charge Sofie d'épier toutes fes démarches, le renvoie & refte avec Dave auquel il dit comme dans l'*Andrienne Françaife*,

Si mon fils n'eft ce foir foumis à la raifon,
Je te ferai demain mourir fous le bâton,
Et veux, fi je l'oublie, ou fi je te fais grace,
Que fans miféricorde on m'affomme en ta place.
Eh bien de ce difcours es-tu plus fatisfait ?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me parait clair & net.
Ce diſcours-ci n'eſt point de ces contes frivoles,
Et renferme un grand ſens en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris, mais prends bien garde à cette affaire-ci,
Tu ne te plaindras pas qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

Mais vraiment, continue Dave, autant que j'ai pu comprendre l'intention du bon homme ſur ce mariage, ce n'eſt pas ici le moment d'être négligent, ou pareſſeux. Si l'on n'y remédie par quelque ruſe, c'en eſt fait de mon maître, ou de moi, & je ne ſais ſi je dois ſecourir Pamphile, ou bien obéir au vieillard. Si j'abandonne le fils, je crains pour ſes jours; ſi je le ſers, je ſuis perdu.... Elle eſt groſſe, cette Andrienne que Pamphile a pour maitreſſe, ou pour femme..... Ils ont réſolu d'élever l'enfant dont elle acouchera, & ils concertent entr'eux je ne ſais quelle hiſtoire. Ils diſent que Glycérie eſt citoyenne d'Athènes, fille d'un vieux marchand qui autrefois fit naufrage ſur les côtes de l'Ile d'Andros, & qui, en mourant, la remit dans les mains du père de Chriſis. Fables que tout cela.... Mais voilà Miſis qui ſort de chez elle, & moi, je cours prévenir Pamphile de ce qui ſe paſſe, afin que ſon père ne l'écraſe pas à l'improviſte par la nouvelle de ce mariage.

Miſis va chercher une garde pour ſa maitreſſe qui reſſent les premières douleurs de l'enfantement, & s'arête à l'aſpect de Pamphile dont le trouble, l'étonne & l'intéreſſe.

Pamphile a rencontré ſon père qui lui a dit qu'aujourd'hui même, il le marie avec la fille de Chrémès; il eſt reſté confondu au point qu'il n'a pu répondre ni oui, ni non, & tourmenté d'un côté, par le reſpect qu'il doit à ſon père, de l'autre, par l'amour qu'il a pour Glycérie, il gémit ſur la ſituation dans laquelle il ſe trouve, lorſqu'il apperçoit Miſis qui lui peint toute l'inquiétude de ſa maitreſſe ſur le mariage dont il eſt queſtion. Mais Pamphile l'adore, Pamphile a juré à Chriſis que jamais il ne trahirait les ſermens qu'il a faits à Glycérie, & rien au monde ne ſera capable de l'en ſéparer.

Cette ſcène termine le premier Acte, & ſi l'on en excepte la groſſeſſe de Glycérie, il eſt aiſé de juger que juſqu'ici, l'imitateur n'a fait autre choſe que de copier ſon modèle.

ACTE II.

Charinus eſt amoureux de la fille de Chrémès; Byrrhie vient d'apprendre de Dave, qu'on la marie avec Pamphile, Charinus en eſt au déſeſpoir, & il demande des avis à ce même Byrrhie qui lui conſeille

d'oublier Philumène, puisqu'un autre va l'épouser. Pamphile arrive, Charinus l'interroge, il répond que ce mariage lui cause le plus grand chagrin, & trop heureux de trouver quelques secours dans une conjoncture aussi fâcheuse, il supplie Charinus de mettre tout en usage pour obtenir la main de sa maitresse.

Dave paraît, & enchanté de trouver son maître qu'il a cherché de tous les côtés, il lui apprend que Chrémès ne lui donne plus sa fille, qu'il a examiné avec le plus grand soin tout ce qui se passait au dehors, qu'il n'a vu ni les apprêts d'un mariage, ni les préparatifs d'un festin.....

Je fais plus..... J'entre dans la cuisine,
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson qui dans l'eau barbotait,
Un cuisinier transi qui dans ses doigts soufflait.

CARIN.

Dave, tu me parais comme un Dieu tutélaire,
Je retrouve en toi seul un protecteur, un père.

DAVE.

Hé ! vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

CARIN.

Il n'épousera pas Philumène.

DAVE.

Est-ce assez ?
Dites moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne ?
Parce qu'il ne l'a pas, faut-il qu'on vous la donne ?

Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous careſſant, obligeant & ſoumis &c.....

Tous les vers qui précèdent ceux que nous venons de citer, ſont abſolument traduits de l'*Andrienne Latine*, ainſi que la première ſcène de Charinus avec Byrrhie : il en eſt de même de la ſuivante dans laquelle Dave veut abſolument que Pamphile réponde à ſon père, qu'il eſt prêt à lui obéir.

Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne haſardez rien à vous humilier.
Votre père dira : Je veux vous marier,
J'ai choiſi ce jour-ci pour célébrer la fête,
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête,
Mon père, je ferai tout ce qu'il vous plaira.
Fiez-vous en à moi, ce coup l'aſſommera,
Et ce bon homme enfin, en intrigues fertile,
Ceſſera de pourſuivre un deſſein inutile.
Chrémès, dans ſon refus plus ferme que jamais,
Va vous ſervir, Monſieur, & ſelon vos ſouhaits.
Ainſi vous paſſerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glycérie.
Chrémès, de votre amour, par mes ſoins informé,
Dans ſon juſte refus ſe verra confirmé.
Mais reſſouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Eſt de paraître en tout ſoumis à votre père :
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paraître
Il vous la choiſira vieille & laide peut-être,

Plutôt que vous laisser dans le dérèglement
Où vous lui paraissez vivre jusqu'à-présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bon homme pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le tems de choisir, d'inventer
Quel remède à nos maux nous devons apporter &c.....

Pamphile cède aux désirs de Dave, s'y conforme vis-à vis de son père auquel il promet d'obéir dans tous les points, & cette réponse déconcerte Byrrhie qui de la part de Charinus, est venu épier ce qui se passe entre Simon & son fils.

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

Simon ordonne à son fils de rentrer, & il reste avec Dave auquel il demande doucement si ce mariage ne cause point un peu de peine à son fils, à cause de sa liaison avec cette Etrangère. Ma foi non, reprend Dave, ou si cela le fâche, ce sera un petit chagrin de deux ou trois jours, après quoi, il n'y songera plus, car il a fait sur tout cela des réflexions très-sages.... Tant qu'il lui a été permis & que l'âge le comportait, il s'est livré à l'amour, secrètement cependant, & avec précaution pour ne pas se deshonorer, comme il convient à un homme qui a des sentimens : aujourd'hui, il faut se marier, il ne rêve plus que mariage.

SIMON.

Je lui ai pourtant trouvé un petit fond de triſteſſe.

DAVE.

Ce n'eſt point du tout à cauſe de cela, mais il y a quelque choſe qui le fâche contre vous.

SIMON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

DAVE.

Une puérilité..... Il prétend que l'on a regardé de trop près à la dépenſe..... A peine, dit-il, mon père a-t-il fait pour dix drachmes de proviſions. Qui de mes amis inviterai-je à ſouper ?.... S'il faut parler franchement, je ſuis de ſon avis.

SIMON.

Tais-toi.

DAVE, *à part.*

Je l'ai intrigué.

SIMON.

J'aurai ſoin que tout ſe paſſe comme il faut. (*A part.*) Quel eſt le deſſein de ce coquin ? S'il ſe fait ici quelque choſe de mal, il eſt à la tête.

La même ſcène traduite preſque littéralement, finit le ſecond Acte de l'*Andrienne Françaiſe* dans

laquelle Dave & Simon conſervent toujours le même caractère, l'un, de méfiance vis-à-vis de ſon eſclave, l'autre, de diſſimulation vis-à-vis de ſon maître.

ACTE III.

Simon & Dave ſont en ſcène, Miſis parle de Pamphile à la ſage-femme Lesbie, lui vante l'amour dont il brûle pour ſa maitreſſe, & rentre avec elle, après l'avoir aſſurée qu'il eſt très-décidé à faire élever l'enfant que Glycérie va mettre au monde.

Simon a tout entendu, & l'on devine l'embaras de Dave.

SIMON.

Voici le prélude des fourberies de ce coquin. Ils ſimulent un acouchement pour effaroucher Chrémès.

GLYCÉRIE (*derrière le Théâtre.*)

Junon! Lucine! ſecourez-moi, délivrez-moi, je vous en conjure.

SIMON.

Si vîte! ho! ho! cela eſt aſſez plaiſant. Lorſqu'elle apprend que je ſuis devant ſa porte, elle ſe hâte d'acoucher. Dave, tu n'as pas bien marqué le tems de ta Pièce.

DAVE.

Moi !

SIMON.

Eſt-ce que les Acteurs auraient oublié leur rôle ?

DAVE.

Je ne ſais ce que vous nous contez.

SIMON (*à part.*)

Si ce mariage eût été véritable & que ce drôle-là m'eût ainſi attaqué ſans que je fuſſe en garde, comme il m'aurait joué ! Maintenant je vogue dans le Port. Il eſt au milieu des écueils.

La ſage-femme ſort de chez Glycérie à qui elle trouve tous les ſymptomes du plus heureux acouchement, ordonne, de la porte, ce qu'il faut lui donner juſqu'à ſon retour, & ſort en priant les Dieux de conſerver l'enfant de Pamphile qui témoigne le plus grand attachement pour la mère.

Simon regarde cet enfant comme ſuppoſé, Dave ravi de lui voir prendre le change, le confirme dans cette idée, détruit les ſoupçons du bon homme qui l'accuſe d'avoir eu part à ce ſtratagême, & le laiſſe convaincu que toute l'intrigue eſt conduite par Glycérie qui d'abord, ajoute-t-il, a prétendu qu'elle était groſſe de Pamphile, & cela s'eſt trouvé faux. Aujourd'hui qu'elle voit faire des préparatifs de noces, vîte elle envoie ſa ſer-

vante

vante chez la ſage-femme, avec ordre d'apporter un enfant, & quelque choſe qui arrive, on veut vous le faire voir.

Cette ſcène eſt du meilleur comique, & convaincu par Dave que non-ſeulement Pamphile eſt brouillé avec Glycérie, mais même qu'il déſire ſe marier, Simon prie Chrémès de ne plus différer de lui accorder ſa fille.

Par tous les Dieux! j'oſe vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui de nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge & la raiſon ont formée & vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaiſez,
Par mon fils, du ſalut duquel vous diſpoſez &c.....

. . . .

A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus....

CHRÉMÈS.

Et qui donc?

SIMON.

Glycérie.

. . . .

C'eſt Dave à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'eſt de lui que je ſais, comme choſe certaine,
Le déſir qu'a mon fils d'épouſer Philumène.

Je m'en vais l'appeller : cachez-vous dans un coin,
De tout ce qu'il dira vous ferez le témoin.

Toute cette fcène dont nous n'avons cité que les principaux traits, eft traduite mot pour mot de Térence, ainfi que la fuivante dans laquelle Simon avoue à Dave qu'il ne comptait nullement fur le mariage en queftion, mais que d'après la certitude qu'il lui a donnée de la rupture de Pamphile avec Glycérie, il a décidé Chrémès à l'unir avec fa fille. Dave eft confondu, mais il diffimule fon embaras, & tandis que Chrémès eft allé prévenir Philumène, de la réfolution qu'il vient de prendre, Simon exhorte l'efclave à maintenir fon fils dans les fentimens où il eft.

Je fuis perdu, s'écrie Dave, de l'inftant qu'il fe trouve feul. Nul efpoir de pardon. J'ai tout gâté..... Trompé mon maître..... embarqué fon fils dans ce mariage. C'eft moi qui l'ai fait contre l'attente du bon homme, contre le gré de Pamphile..... Le voilà ! je le vois ! je fuis mort. Dieux ! fi je trouvais un précipice, je m'y jetterais.

Pamphile eft furieux, Dave confeffe fon tort & demande le tems de reprendre un peu fes efprits, mais Pamphile ne veut rien entendre, & il n'épargne fon efclave, que parce qu'il n'a que le tems de pourvoir à fa sûreté, & non celui de fe venger.

ACTE IV.

Charinus se plaint vivement de la conduite de Pamphile, celui-ci se justifie, & tourmenté par la plus vive inquiétude, il ordonne à Dave d'imaginer à l'instant même, un moyen de le retirer du précipice dans lequel il l'a jetté. Dave veut y réfléchir, Pamphile est trop agité pour le lui permettre, & pressé par Misis d'entrer chez Glycérie qui l'attend, il excite de nouveau l'émulation de son esclave qui n'a pas le loisir de lui faire part de l'expédient qu'il vient de trouver, qui a besoin d'être seul pour le tenter, & qui, en conséquence, renvoie Pamphile & Charinus.

Ces trois scènes sont charmantes d'un bout à l'autre, & l'on ne trouvera pas moins de mérite dans les suivantes où Dave se joue avec la plus grande adresse, & de Misis & de Chrémès. En effet, il va chercher l'enfant nouveau-né dans la maison de Glycérie, il charge cette Misis de l'exposer devant la porte de Simon, & surpris par l'arrivée de Chrémès, il feint, à l'instant même, de ne pas connaître Misis qu'il accable d'injures..... Quelle audace ! s'écrie-t-il, ah parbleu ! ta maitresse ne connaît pas celui contre lequel elle dresse ses batteries. Dépêche-toi d'ôter cet enfant de devant notre porte. (*Bas*) garde-toi de bouger de

la place où tu es. (*Haut*) les coquines ! (*à Chrémès.*) Ah Monſieur ! vous arrivez à propos, avez-vous entendu ? — Ahi. — Comme une fourberie en amène une autre ! J'entends déja chuchoter que cette Glycérie eſt citoyenne d'Athènes..... Il faut traîner celle-ci au ſupplice. Tiens, c'eſt ce Monſieur-là, ce n'eſt pas Dave que tu joues, ne t'y trompe pas.

On devine quel eſt le parti que doit prendre Chrémès qui ſort enchanté de la découverte qu'il vient de faire, & à l'égard de Miſis, il eſt plus aiſé de ſe repréſenter, que de peindre ſon étonnement dont elle ne ſort qu'à l'inſtant où Dave lui fait voir que pour ſervir ſa maitreſſe, il a dû en agir de cette manière-là vis-à-vis le père de Philumène.

Sur ces entréfaites, arrive Criton, couſin de Chriſis ; on lui a dit beaucoup de mal de ſa parente, & Miſis qu'il reconnaît, confirme par un ſeul mot, les propos que l'on a tenus. Elle nous a perdues, dit-elle, malheureuſes que nous ſommes !

CRITON.

Et Glycérie a-t-elle retrouvé ſes parens ?

MISIS.

Je le voudrais bien.

CRITON.

Comment ? pas encore ? Je ne ſuis pas venu ici ſous de trop bons auſpices, & ſi je l'avais ſu, je n'y aurais jamais mis le pied. Elle a toujours été appellée, elle a toujours été crue la ſœur de Chriſis. Elle eſt en poſſeſſion de ce qui devait me revenir après ſa mort, mais je ne viens pas pour l'en dépouiller.

MISIS.

Ah ! l'honnête homme ! en vérité, Criton, vous êtes toujours bon comme autrefois.

CRITON.

Puiſque je ſuis ici, conduis-moi chez elle.

MISIS.

Avec plaiſir.

DAVE.

Je les ſuis. Je ne veux pas que le bon homme me voie dans ce moment-ci.

A quelques-unes des ſcènes que nous venons de citer, l'imitateur Français a ſubſtitué celles qui ſe paſſent entre Dave, Miſis, Pamphile & Glycérie que l'Auteur Latin n'a pas fait paraître, mais ſon Traducteur n'en a pas moins ſu profiter de ſes idées, & ſous des couleurs différentes, on retrouve dans notre *Andrienne* toute la ſcène de Dave avec Miſis au moment où il l'a chargée d'expoſer l'enfant.

ACTE V.

Dans la première ſcène, c'eſt Simon qui fait de nouveaux efforts ſur le cœur de Chrémès auquel il veut perſuader que l'acouchement de Glycérie n'eſt qu'un ſtratagême dont Dave l'avait inſtruit, mais Chrémès en a trop vu, trop entendu pour ſe laiſſer perſuader, & loin de céder aux ſollicitations de ſon ami, il lui fait, au contraire, les reproches les plus vifs ſur le danger auquel il l'a expoſé de faire le malheur de ſa fille.

A vos empreſſemens obligé de céder,
Je prenais pour ma fille, oh le beau mariage !
Un homme que l'on ſait qu'un autre amour engage,
Et j'expoſais ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs ;
Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
Ma fille en devenait l'innocente victime &c.....

Grace à moi & à cet Etranger, dit Dave en ſortant de chez Glycérie, on peut maintenant ſe tranquiliſer..... Jamais je n'ai vu d'homme arriver plus à propos, plus à tems..... Notre vaiſſeau eſt dans le Port..... Voilà mon maître, que dire ?

Simon lui demande ce qu'il vient de faire chez l'Andrienne..... Moi ? — Oui, toi. — Je viens d'y entrer tout-à-l'heure. —Comme ſi je demandais combien il y a de tems. — Avec votre fils. — Pamphile eſt là-dedans ! Que je ſuis malheureux ! Com-

ment, bourreau ! ne m'as-tu pas dit qu'ils ſont brouillés ! — Ils le ſont auſſi. — Pourquoi donc y eſt-il ? — Pour la quereller, reprend Chrémès avec ironie.

DAVE.

Ce n'eſt pas cela, Chrémès, je vais vous apprendre une choſe indigne. Il vient d'arriver je ne ſais quel vieillard qui ſe préſente d'un air ferme & aſſuré. A le voir, il ſemble un homme d'importance. Une auſtère ſévérité eſt peinte ſur ſon viſage, la bonne-foi paraît dans ſes diſcours.

SIMON.

Que nous annonces-tu ?

DAVE.

Rien, en vérité, que ce que je lui ai entendu dire.

SIMON.

Et que dit-il enfin ?

DAVE.

Qu'il ſait que Glycérie eſt citoyenne d'Athènes.

SIMON.

Hola, Dromon, Dromon &c.....

Dromon arrive, & quelque choſe que Dave lui diſe, Simon le fait emporter, avec ordre de l'enchaîner ſi bien, qu'il ne puiſſe bouger de ſa place.

CHRÉMÈS.

Modérez vos tranſports, un peu moins de couroux.

SIMON.

En uſe-t-on ainſi ? je m'en rapporte à vous.
Pour ſavoir, pour ſentir mon affreuſe diſgrace,
Hélas ! il faudrait être un moment à ma place.
Tant de peines, de ſoins, d'égards & d'amitié !
De mon malheureux ſort n'avez-vous point pitié ?
Hola, Pamphile; hola, Pamphile; hola, Pamphile.
Tant d'éducation lui devient inutile.

PAMPHILE.

Qui m'appelle ?.... Je ſuis perdu ! c'eſt mon père !

Chrémès n'épargne rien pour engager Simon à écouter ſon fils, mais Simon ne veut rien entendre.

Hé quoi, me faudra-t-il dans ces occaſions
Chercher, choiſir des mots & des expreſſions ?
En eſt-il d'aſſez forts ? Enfin ton Andrienne,
Qu'en dit-on à-préſent ? eſt-elle citoyenne ?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juſte ciel ! quelle audace ! on le dit.

. . . .

PAMPHILE.

Que je ſuis malheureux !

SIMON.

Hé, ce n'eſt que d'aujourd'hui ſeulement que vous vous en appercevez? Ah! c'était autrefois, lorque vous vous mîtes dans la tête de vous ſatisfaire à quelque prix que ce fût, c'était ce jour-là que vous auriez pu dire avec vérité, *que je ſuis malheureux!* Mais que fais-je? pourquoi me tourmenter?... dois-je me punir de ſes fautes? Non, qu'il la garde, qu'il aille, qu'il vive avec elle.

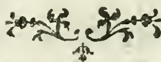
PAMPHILE.

Oui, mon père, j'avoue que je l'aime, & ſi cet amour eſt un crime, j'avoue encore que je ſuis coupable. Impoſez-moi telle peine qu'il vous plaira, ordonnez. Voulez-vous que je prenne une autre femme, que j'abandonne celle-ci? je le ſupporterai comme je pourrai. Je ne vous demande qu'une ſeule grace, c'eſt de ne pas vous perſuader que j'ai apoſté ce vieillard. Permettez que je détruiſe ce ſoupçon, que je l'amène devant vous.

Le père y conſent, Criton paraît, Simon continue de le prendre pour un impoſteur, mais Criton ſe fait connaître, raconte l'hiſtoire du père de Glycérie qui ſe trouve fille de Chrémès & qui devient la femme de Pamphile. Celui-ci obtient la liberté de Dave auquel il accorde ſon affranchiſſement, & promet à Charinus d'employer tout ſon

crédit auprès de Chrémès, pour lui faire obtenir la main de Philumène.

Nos lecteurs doivent sentir la raison qui nous a décidés à étendre l'analyse de cette Pièce, & plus il est étonnant que Térence l'ait composée si jeune, plus il est fâcheux que Rome l'ait perdu à la fleur de son âge, sur-tout dans un moment où il venait de faire de nouveaux efforts pour mériter les suffrages de ses concitoyens. C'est à Plaute, sans doute, que l'on doit ce sel comique dont Molière a si bien su faire usage, mais le Théâtre avait besoin d'un Poète qui le rendît plus décent; cet avantage était réservé à Térence, & sa plume a fait chez les Romains, ce que celle de Ménandre avait fait chez les Grecs. Ces deux exemples prouvent que la licence n'a point seule le droit de captiver l'attention du peuple, & qu'il n'est pas moins le partisan de l'Ecrivain qui l'attache par la pureté de ses idées, que de celui qui l'amuse par ses plaisanteries. L'*Andrienne Françaife* serait à tous égards un de nos meilleurs ouvrages, si le Traducteur avait eu la délicatesse & l'élégance du style de son modèle.



L'EUNUQUE.

PROLOGUE.

S'IL est quelques personnes qui tâchent de plaire à la plupart des gens de bien & de n'offenser qui que ce soit, notre Poète fait profession d'être de ce nombre. Mais si le Traducteur de quantité de bonnes Pièces Grecques dont il a fait de mauvaises Comédies latines, s'est persuadé qu'on a parlé trop durement contre lui, qu'il fasse réflexion que loin de l'avoir provoqué, on n'a fait autre chose que repousser les premiers coups qu'il a portés. Cet Auteur est le même qui nous donna dernièrement la Comédie de Ménandre, intitulée *le Phantôme;* qui dans une autre appellée *le Trésor*, fit plaider celui sur qui on révendiquait ce trésor, & lui fit prouver qu'il était à lui, avant que le demandeur eût expliqué comment il lui appartenait, comment il avait éte mis dans le tombeau de son père. D'après les reproches qu'on lui adresse ici, qu'il n'aille pas s'abuser & se dire : M'en voilà quitte; Térence n'a plus rien à me reprocher. Qu'il ne s'y trompe pas, je l'en avertis, qu'il cesse de nous attaquer. Nous avons beaucoup d'autres défauts à reprendre en lui & dont on lui fait grace pour le présent,

mais que l'on publiera dans la ſuite, s'il continue de nous offenſer.

Lorſque les *Ediles* eurent acheté l'Eunuque de Ménandre, il vint à bout d'aſſiſter à la répétition : les Magiſtrats ſe raſſemblent, & l'on n'a pas plutôt commencé, qu'il s'écrie que c'eſt un voleur, & non un Poète qui donne cette Comédie, que Nævius & Plaute ont fait anciennement le *Colax*, & que Térence y a pillé les perſonnages du Paraſite & du Capitaine.

Si c'eſt une faute, notre Poète l'a commiſe par inadvertance & ſans avoir le deſſein d'être plagiaire. Dans l'inſtant, vous pourrez juger par vous-mêmes, ſi ce que j'avance eſt véritable. Le *Colax* eſt de Ménandre : il a employé un Paraſite de ce nom & un Soldat fanfaron : Térence convient qu'il a pris ces deux perſonnages dans la Pièce Grecque & qu'il les a fait paſſer dans la ſienne ; mais qu'il ait ſu que ces Pièces euſſent déja été traduites en latin, c'eſt ce qu'il nie fortement. S'il n'eſt pas permis de ſe ſervir des perſonnages que d'autres ont introduits, ſera-t-il plus permis de mettre ſur la ſcène des eſclaves qui courent, des matrones honnêtes, des courtiſannes méchantes, un paraſite gourmand, un ſoldat fanfaron, un enfant ſuppoſé, un vieillard trompé par un valet ? Sera-t-il plus permis de repréſenter l'amour, la haîne, les ſoupçons ? Enfin on ne dit rien aujourd'hui qui

n'ait été dit autrefois. C'est pourquoi il est juste que vous entriez dans ces raisons & que vous pardonniez aux Poètes modernes, s'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait très-souvent. Soyez-nous favorables, écoutez-nous avec attention, afin que vous puissiez juger ce que vaut notre *Eunuque*.

Il fut joué pendant la fête de Cybèle, sous les *Ediles Curules* L. Postumius Albinus, & L. Cornélius Mérula, par la Troupe de L. Ambivius Turpio & de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique dans laquelle il employa les deux flûtes droites. Cette même Pièce fut reprise & donnée deux fois sous le Consulat de M. Valérius, & de C. Fannius.

La courtisanne Thaïs a deux amans dont l'un est un soldat fanfaron qu'elle ne reçoit que parce qu'il lui fait des présens, & dont l'autre est Phédria qu'elle aime réellement. Cependant ce dernier s'est présenté à sa porte, il n'a pu entrer, il en est furieux & veut quitter sa maitresse. Ecoutons ce qu'elle lui dit pour se justifier, & nous aurons une idée du fond de cette Comédie.

Ne vous affligez pas, mon cher Phédria : si je ne vous ai pas reçu hier, ce n'est pas que j'aime personne plus que vous, mais la circonstance l'exigeait, il le fallait..... Ma mère était de Samos & demeurait à Rhodes..... Là, un Marchand lui

fit préſent d'une petite fille qui avait été priſe dans l'Attique, dans ce pays-ci. Je crois qu'elle était citoyenne..... Elle diſait bien le nom de ſon père & de ſa mère, mais pour ſa patrie & les autres indices, elle n'en avait aucune connaiſſance, elle était trop jeune pour cela. Le Marchand ajoutait avoir ouï dire aux Pirates qui la lui avaient vendue, qu'on l'avait enlevée des environs de Sunnium. Ma mère, ſur ce rapport, en prit le plus grand ſoin, la fit inſtruire, l'éleva comme ſi elle eût été ſa fille. Preſque tout le monde la croyait ma ſœur. Dans le même tems, je vins ici avec un Etranger qui m'aimait, (le Capitaine, ou Soldat fanfaron.) & que ſes affaires appellèrent en Carie : pendant ſon abſence, je fis connaiſſance avec vous. Vous ſavez, depuis ce tems-là, combien je vous chéris, combien je vous confie toutes mes penſées..... Ecoutez-moi, je vous prie. Ma mère eſt morte à Rhodes depuis peu de tems. Son frère qui aime l'argent, a vu cette jeune fille qui à ſes graces naturelles unit le talent de la Muſique, & dans l'eſpoir d'en tirer un bon prix, ce frère n'a pas rougi de la mettre en vente. Le Capitaine s'eſt trouvé là par haſard, & l'a achetée pour m'en faire préſent. Il arrive ici, mais de l'inſtant qu'il s'apperçoit de mon intimité avec vous, il cherche des prétextes pour ne point me la donner. Il me dit qu'elle ſerait à moi, s'il croyait avoir la préférence ſur

vous, s'il ne craignait pas d'être renvoyé, lorſque je l'aurai reçue..... Cependant pour pluſieurs raiſons, je déſire la retirer de ſes mains. La première, c'eſt qu'elle a paſſé pour ma ſœur; la ſeconde, c'eſt que je veux la rendre à ſa famille. Facilitez-m'en les moyens, ſouffrez que pendant quelques jours, je ne reçoive que le Capitaine.

Phédria y conſent avec la plus grande répugnance, & ſe réſigne à partir pour la campagne, après avoir donné ordre à Parménon de conduire chez Thaïs un Eſclave d'Ethiopie & un Eunuque qu'elle a eu envie d'avoir à ſon ſervice.

Le Capitaine arrive, & bien reçu par ſa maîtreſſe, il commande ſur-le-champ qu'on lui amène Pamphila. (C'eſt le nom de la jeune fille dont nous avons parlé.) Chérée frère de Phédria, la voit paſſer, en devient amoureux, & emporté par la fougue de ſa paſſion, il engage l'Eunuque à lui prêter ſes habits. Sous ce déguiſement, il ſe préſente à Thaïs qui lui confie le ſoin de Pamphila. Il en abuſe & la deshonore. Pamphila en fait les plaintes les plus vives, Thaïs découvre qu'elle eſt ſœur de Chrémès citoyen d'Athènes; le père de Chérée ſe préſente, arrange l'affaire & marie ſon fils avec Pamphila. Phédria revient, & Thaïs qui lui eſt fidèle, ſe donne à lui pour jamais. Le Capitaine demande pour toute grace,

qu'on lui accorde un petit coin dans la maiſon, & Phédria y conſent, parce que ce Capitaine peut être utile pour fournir à la dépenſe. Ce dernier trait ne fait point honneur à l'amant favoriſé, & nous ſommes d'autant plus étonnés que Térence lui ait donné cette façon de penſer, que dans tout le cours de la Pièce, il n'a montré d'autre défaut, ſi c'en eſt un, que d'avoir l'amour le plus violent pour Thaïs.

L'excès de cet amour eſt peint dans la première ſcène qui nous a paru ſi belle, que nous avons cru devoir la citer en entier : elle donnera une idée de la manière dont cette Comédie eſt écrite, & fera regretter à nos lecteurs, que les bornes de nos extraits ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de celles qui la ſuivent.

PHÉDRIA.

Que faire donc ?... N'y point aller ? quoi ? lorſque de ſon propre mouvement elle m'envoie chercher !.... Ne dois-je pas plutôt prendre ſur moi & ne plus ſouffrir les affronts de ces créatures ? Elle m'a chaſſé, elle me rappelle, & j'y retournerais ? Non, quand elle m'en ſupplierait.

PARMÉNON.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette réſolution, ſi vous pouvez l'exécuter. Mais ſi vous le tentez & que vous n'ayez pas le courage

de

de persévérer, si ne pouvant supporter son absence, sans qu'on vous rappelle, sans avoir fait votre paix, vous allez de vous-même la trouver; si vous lui laissez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre sans elle, c'en est fait, plus de ressource, vous êtes perdu, elle vous jouera, lorsqu'elle vous verra subjugué.

PHÉDRIE.

Cela étant, Parménon, & pendant qu'il en est tems, songe bien sérieusement.

PARMÉNON.

Monsieur, une passion qui n'admet ni prudence, ni mesure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes, injures, soupçons, brouilleries, raccommodemens. On fait la guerre, & puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raison, des choses aussi variables, vous n'y gagneriez pas plus que si vous tâchiez d'extravaguer avec sagesse : & tout ce que la colère vous suggère présentement! *Moi retourner chez une ..... qui reçoit ..... qui me refuse ..... qui n'a pas voulu ..... laisse-moi faire ..... j'aimerais mieux mourir. Elle verra quel homme je suis.* Je vous le jure, Monsieur, une seule petite larme trompeuse qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de se frotter les yeux, éteindra toute cette

colère. Elle sera encore la première à vous soumettre à la punition.

PHÉDRIE.

Ah ! quelle indignité ! présentement je m'apperçois qu'elle est une scélérate, & moi un malheureux. Je meurs de honte & je brûle d'amour. Je sens, je connais, je vois que je péris & je ne sais quel parti prendre.

PARMÉNON.

Quel parti prendre ? Il n'en est point d'autre que de vous racheter de son esclavage au meilleur marché que vous pourrez. Sinon, donnez tout ce qu'on voudra, & ne vous tourmentez point.

PHÉDRIE.

Tu me le conseilles ?

PARMÉNON.

Si vous êtes sage, n'ajoutez point de nouvelles peines à celles que cause l'amour, & souffrez patiemment les chagrins qui en sont inséparables.... Mais la voilà qui sort, celle qui nous ruine, qui enlève ce que nous devons retirer de notre héritage.

Prêtons un instant l'oreille au bon Lafontaine ; & nous verrons comment il a rendu cette scène

dans ſon *Eunuque* qu'il a imité de Térence ; comment il s'eſt exprimé ſur le compte de ſon modèle.

PARMÉNON.

Hé bien ! on vous a dit qu'elle était empêchée.
Eſt-ce là le ſujet dont votre ame eſt touchée ?
Peu de choſe en amour alarme nos eſprits.
Mais il n'eſt pas beſoin d'excuſer ce mépris,
Vous n'écoutez que trop un diſcours qui vous flate.

PHÉDRIE.

Quoi ! je pourrais encor brûler pour cette ingrate
Qui pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme ſon logis & l'ouvre à mes rivaux ?
Non, non, j'ai trop de cœur pour ſouffrir cette injure.
Que Thaïs, à ſon tour, me preſſe & me conjure,
Se ſerve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre, non-ſeulement ſon logis, mais ſon cœur,
J'aimerais mieux mourir, qu'y rentrer de ma vie.
D'aſſez d'autres beautés Athènes eſt remplie :
De ce pas à Thaïs va le faire ſavoir,
Et lui dis de ma part.....

PARMÉNON.

A Dieu, juſqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis lui plutôt adieu pour cent années.

PARMÉNON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées,
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent momens,
Car c'eſt ſouvent ainſi que comptent les amans.

PHÉDRIE.

Je ſaurai déſormais compter d'une autre ſorte.

PARMÉNON.

Pour l'éteindre ſi-tôt, votre flâme eſt trop forte.

PHÉDRIE.

Un ſi juſte dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMÉNON.

Plus ce dépit eſt grand, plus il marque d'amour.
Croyez moi, j'ai de l'âge & quelque expérience :
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;
L'amour l'emportera ſur cet affront reçu,
Et ce puiſſant dépit que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes
Que d'un œil quaſi ſec, mais d'un œil plein de charmes ;
En preſſant ſa paupière, elle fera ſortir ;
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accuſez que vous, ſi Thaïs en abuſe,
Qui, dès le premier mot de pardon & d'excuſe,
Lui direz bonnement l'état de votre cœur ;
Que bientôt du dépit l'amour s'eſt fait vainqueur,
Que vous en ſeriez mort, s'il avait fallu feindre :
Quoi ! deux jours ſans vous voir ! ah ! c'eſt trop ſe contraindre :
Je n'en puis plus, Thaïs, vous êtes mon deſir,
Mon ſeul objet, mon tout : loin de vous, quel plaiſir !
Cela dit, c'en eſt fait, votre perte eſt certaine :
Cette femme auſſi-tôt, fine, adroite & hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abbatu.

Vous n'en pourrez tirer que des promeſſes vaines,
Point de ſoulagement, ni de fin dans vos peines,
Rien que diſcours trompeurs, rien que feux inconſtans,
C'eſt pourquoi ſongez-y tandis qu'il en eſt tems :
Car étant rembarqué, prétendre qu'elle agiſſe
Plus ſelon la raiſon, que ſelon ſon caprice,
C'eſt fort mal reconnaître & ſon ſexe & l'amour ;
Ce ne ſont que procès & querelles d'un jour,
Que trèves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure auſſi-tôt faite, auſſi-tôt réparée,
Soupçons ſans fondement, enfin rien d'aſſuré,
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien conſidéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ſes plaiſirs auſſi-bien que ſes peines.

PARMÉNON.

Appellez-vous ainſi des faveurs incertaines,
Et ſi près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conſerver ?

. . . .

PHÉDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un ſort de chez elle.

PARMÉNON.

Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE.

Si c'était ma cruelle....

PARMÉNON.

Déja votre ... bons Dieux !..

PHÉDRIE.

Ah!..

PARMÉNON.

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.

Je ſais qu'elle eſt perfide, & je l'aime, & je meurs,
Et je me ſens mourir, & n'y vois nul remède,
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me poſsède.

PARMÉNON.

L'aveu me ſemble franc, libre, net, ingénu:

PHÉDRIE.

Tu vois en peu de mots, mes ſentimens à nu.

PARMÉNON.

Si je les voyais ſeul, encor ſeriez-vous ſage?
Mais cette femme en voit autant, ou davantage,
Et connaît votre mal, non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE.

Je ne vois rien d'aiſé comme d'en diſcourir,
Mais ſi tu reſſentais une ſemblable peine,
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMÉNON.

Au moins, s'il faut ſouffrir, endurez doucement,
L'amour eſt de ſoi-même aſſez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre:
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre,
Aimez toujours Thaïs, & vous aimez auſſi.

PHÉDRIE.

Le conseil est fort bon, mais...

PARMÉNON.

Quoi, mais?..

PHÉDRIE.

La voici.

PARMÉNON.

Sa présence met donc vos projets en fumée?

PHÉDRIE.

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée &c.

Ce n'est ici, dit Lafontaine dans un Avertissement qu'il a mis à la tête de sa Pièce, ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agrémens est rempli l'*Eunuque latin*. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos Maîtres; il n'est point embarassé d'incidens confus, il n'est point chargé d'ornemens inutiles & détachés, tous les ressorts y remuent la machine, & tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux & des plus connus de l'Antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, & n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance que Plaute ignorait, s'y rencontre par-tout. Le Parasite n'y est point goulu par de la vraisemblance, le Soldat n'y est

point fanfaron jufqu'à la folie ; les expreffions y font pures, les penfées délicates, & pour comble de louanges, la nature y inftruit tous les perfonnages & ne manque jamais de leur fuggérer ce qu'ils ont à faire & à dire..... Chacun fait que l'ancienne Rome faifait fouvent fes délices de cet ouvrage, qu'il recevait les applaudiffemens des honnêtes gens & du peuple, & qu'il paffait alors pour une des plus belles productions de cette Vénus Africaine dont tous les gens d'efprit font amoureux. Auffi Térence s'eft-il fervi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de fon fujet, ainfi que des caractères du Parafite & du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette Comédie plus recommandable ; au contraire, je n'oferais nommer deux fi grands perfonnages, fans crainte de paffer pour profane & pour téméraire d'avoir ofé travailler après eux, & manier indifcrètement ce qui a paffé par leurs mains.

Un pareil éloge de la part de Lafontaine ne doit laiffer aucun doute fur le mérite de l'*Eunuque*, & fi l'on veut fe donner la peine de lire l'original, on y trouvera toutes les beautés annoncées par fon imitateur : nous connaiffons peu d'ouvrage qui avec une conduite auffi fimple, foit auffi riche en incidens & en fituations.

Horace & Perfe ont imité le fond de la pre-

mière ſcène que nous venons de citer, & ces deux morceaux ne ſeront nullement déplacés dans cette hiſtoire dont il eſt à propos de rapprocher les différens traits que les Auteurs dramatiques ont fournis aux Ecrivains de toute eſpèce. *Porrigis*, dit le premier, *Sat.* 3, *Liv. II*,

Porrigis irato puero cum poma recuſat.
Sume, catelle, negat. Si non des, optat. Amator
Excluſus qui diſtat, agit ubi ſecum, eat, an non,
Quo rediturus erat non accerſitus, & hæret
Inviſis foribus? Nec nunc cum me vocet ultrò,
Accedam? an potius mediter finire dolores?
Excluſit, revocat, redeam? non, ſi obſecret. Ecce
Servus non paulo ſapientior. O here! quæ res
Nec modum habet, neque conſilium, ratione, modoque
Tractari non vult. In amore hæc ſunt mala; bellum,
Pax rurſum. Hæc ſi quis tempeſtatis prope ritu
Mobilia, & cæca fluitantia ſorte laboret
Reddere certa ſibi; nihilo plus explicet, ac ſi
Inſanire paret certa ratione, modoque.

» Un enfant eſt en colère, préſentez-lui des » fruits, il n'en veut pas. Prenez-les, mon petit » chat? il refuſe. Ne les offrez point, il les dé» ſire. Un amant renvoyé eſt-il bien différent? » lorſqu'il délibère s'il ira ou non dans la maiſon » où il irait ſi on ne le rappellait pas, lorſqu'il » reſte collé à la porte qu'il déteſte. Quoi! pré» ſentement qu'elle m'invite, j'irais? Ne dois-je » pas ſonger plutôt à finir mes tourmens? Elle m'a

» chaſſé, elle me rappelle, & j'y retournerais! » Non, quand elle m'en ſupplierait. Ecoutons un » valet bien plus ſage. O mon maître! une paſſion » qui n'admet ni raiſon, ni prudence, ne peut » être gouvernée par la prudence & la raiſon. L'a- » mour eſt ſujet à toutes ces viciſſitudes; on fait » la guerre & puis la paix. Si quelqu'un prétendait » fixer en ſa faveur cette eſpèce de mer inconſtante » dont un haſard aveugle ſoulève les flots, il n'y » gagnerait pas plus que s'il voulait extravaguer » avec raiſon & meſure «.

Dave, cito hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor: (crudum Chæreſtratus unguem
Abrodens ait hæc) an ſiccis dedecus obſtem
Cognatis? an rem patriam, rumore ſiniſtro,
Limen ad obſcœnum frangam, dum Chryſidis udas
Ebrius ante fores, extincta cum face canto?
Euge puer, ſapias: Diis depellentibus agnam
Percute. ſed cenſes plorabit, Dave, relicta.
Nugaris: ſoleâ, puer, objurgabere rubrâ.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere caſſes.
Nunc ferus & violens: & ſi vocet, haud mora, dicas,
Quidnam igitur faciam? nec nunc, cum accerſor, & ultrò
Supplicet, accedam? Si totus & integer illinc
Exieras, nec nunc.

» Dave, à l'inſtant, & je veux que tu m'en » croies, je vais terminer mes anciens tourmens, » (c'eſt Chéreſtrate qui parle en ſe rongeant les » ongles juſqu'au ſang.) Voudrais-je ruiner &

» deshonorer mes ſages parens ? Irais-je dans une » maiſon infâme engloutir mon patrimoine & ma » réputation ? La porte de Chryſis, arroſée de mes » larmes, me verrait éteindre mon flambeau, pour » y chanter pendant la nuit une yvreſſe amoureuſe ! » —Courage, mon maître, devenez ſage, im- » molez une brebis aux Dieux qui vous guériſſent. » —Crois-tu, Dave, qu'elle pleurera lorſque je » l'aurai abandonnée ? —Paroles perdues : mon » pauvre maître, vous recevrez encore des coups de » la pantoufle rouge. Ne vous débatez point, ne » cherchez point à rompre les liens qui vous ſer- » rent. Vous voilà bien en colère, bien emporté, » mais ſi elle vous appellait, auſſi-tôt vous diriez, » que ferai-je donc ? quoi ! préſentement qu'elle me » demande, qu'elle vient me ſupplier, je n'y re- » tournerais pas ? Si vous étiez ſorti entièrement » de ſon eſclavage, vous ne diriez pas : quoi ! » préſentement «.....

Combien de fois, & ſous différens termes, ce morceau n'a t-il pas été employé dans nos Comédies ! combien n'y trouve-t-on pas de ſcènes dont le fond eſt puiſé dans les Ecrivains anciens qui tous avaient la connaiſſance la plus profonde du cœur humain !



L'HEAUTONTIMORUMÉNOS.

PROLOGUE.

MESSIEURS, notre Poète donne ici le rôle d'un jeune homme à un vieillard, & cette conduite vous paraîtrait étrange, si je ne vous disais quelle est sa raison. C'est ce que je ferai d'abord, & ensuite je vous expliquerai le sujet qui m'amène devant vous..... Cette Pièce est imitée en entier d'une seule Pièce grecque; notre Auteur en a doublé l'intrigue qui est simple dans l'original, & s'il m'a chargé du personnage que je vais jouer, c'est qu'il veut, non que je fasse un prologue, mais que je défende sa cause. Il vous prend pour Juges, & moi pour Avocat, mais vous ne trouverez d'autre éloquence dans mon plaidoyer, que celle que le Poète y a mise.

A l'égard des bruits que répandent quelques gens mal intentionnés, que notre Auteur a mêlé ensemble plusieurs Pièces grecques pour en faire peu de latines, il convient de ce fait. Il dit qu'il ne s'en répent pas, qu'il espère faire encore la même chose, qu'il a l'exemple des bons Auteurs, & que cet exemple l'autorise à faire ce qu'ils ont fait.

A l'égard du Critique qui ne cesse de répéter que

Térence s'eſt mis tout d'un coup à travailler pour le Théâtre, comptant plus ſur le génie de ſes amis, que ſur ſes talens naturels, votre jugement & votre opinion détruiront ce reproche. La grace que je vous demande, Meſſieurs, c'eſt que les calomnies des méchans ne trouvent pas plus de crédit auprès de vous, que les diſcours de honnêtes gens. Favoriſez avec équité les progrès des Poètes qui vous donnent des Pièces nouvelles & ſans défauts groſſiers. J'ajoute ſans défauts, afin que cet Auteur qui dans ſa dernière Comédie a mis un Eſclave qui courait & devant qui le peuple s'enfuyait, afin, dis je, que cet Auteur ne s'imagine pas qu'on parle de lui : pourquoi Térence demanderait-il vos bontés pour un inſenſé ? Lorſque notre Ecrivain vous donnera quelque nouveauté, il vous entretiendra plus au long des fautes de cet extravagant, s'il ne met fin à ſes injures. Ecoutez ſans prévention, que votre ſilence facilite la repréſentation d'une Pièce qui eſt d'un caractère tranquille. Faites que je ne ſois pas toujours obligé de crier à haute voix, de m'excéder de fatigue pour jouer les rôles d'un Eſclave qui court, d'un Vieillard en colère, d'un Paraſite gourmand, d'un avare Marchand d'Eſclaves. En faveur de mon âge, Meſſieurs, trouvez bon qu'on épargne un peu ma peine, car les Auteurs qui travaillent aujourd'hui pour le Théâtre, ne ménagent point ma vieilleſſe.

Lorſqu'une Comédie eſt fatigante, on me l'apporte. Si elle eſt facile à jouer, on la donne à une autre Troupe. Le ſtyle de celle-ci eſt pur. Eſſayez ce que peuvent mes talens dans l'un & l'autre genre. Si jamais l'avarice ne m'a guidé dans ma profeſſion, ſi j'ai regardé comme ma plus grande récompenſe l'honneur de ſervir à vos amuſemens, faites en moi un exemple qui engage les jeunes Auteurs à chercher à vous plaire, plutôt qu'à s'enrichir.

Ce prologue fait voir que du tems de Térence, il y avait au moins deux Troupes de Comédiens à Rome, & que les bons Auteurs y étaient expoſés, comme ils le ſont aujourd'hui parmi nous, aux cabales odieuſes que l'envie ne manque jamais de ſuſciter contre les talens. Les hommes ont été les mêmes dans tous les ſiècles, & lorſque nous ſerons parvenus à l'époque de nos Théâtres, que de faits n'aurons-nous pas à citer ſur les querelles que l'on y a vu naître, ſoit à l'égard des Acteurs, ſoit à l'égard des Pièces.

Celle-ci fut repréſentée pendant la fête de Cybèle, ſous les *Ediles Curules* L. Cornélius Lentulus, & L. Valérius Flaccus, par la Troupe d'Ambivius Turpio, & d'Attilius de Préneſte. Flaccus, affranchi de Claudius, en fit la muſique qui la première fois fut jouée avec les flûtes inégales, & la ſeconde avec les deux flûtes droites. La même Pièce fut repréſentée une troiſième fois ſous le

Consulat de Titus Sempronius, & de Marcus Juventius.

Quelques détails renfermés dans la première scène instruiront le lecteur du fond de cette Comédie & lui donneront une idée de la clarté avec laquelle Térence expliquait ses sujets. C'est un des objets auxquels un Ecrivain dramatique doit faire le plus d'attention; tel était le mérite des Anciens, & l'on en trouvera une nouvelle preuve dans les reproches honnêtes que le bon homme Chrémès adresse au vieux Ménédême.

CHRÉMÈS.

Quoiqu'il y ait très-peu de tems que nous nous connaissons, car c'est seulement depuis que vous avez acheté un champ ici près, & nous n'avons guères eu d'autre liaison. Cependant votre mérite, ou notre voisinage qui, à mon avis, tient le premier rang après l'amitié, m'enhardit à vous dire franchement que vous me paraissez travailler plus que votre âge ne le permet & que ne l'exige votre fortune. Au nom des Dieux, quel est votre dessein? que cherchez-vous? vous avez soixante ans & plus, si je ne me trompe. Il n'y a point dans tout le canton, de terre qui soit meilleure, qui rapporte davantage que la vôtre. Vous avez plusieurs Esclaves, & vous faites leur ouvrage. J'ai beau sortir matin & rentrer tard, je vous vois toujours

dans votre champ, bécher, labourer, ou porter quelque fardeau. Vous ne vous donnez pas un inſtant de repos, vous ne vous ménagez point. Ce n'eſt pas pour votre plaiſir qne vous travaillez ainſi, j'en ſuis bien sûr. Mais, me direz-vous, je ne ſuis pas content de l'ouvrage que font mes Eſclaves. Si vous preniez, pour les faire travailler, la peine que vous prenez pour travailler vous-même, vous avanceriez davantage..... Je ſuis homme, rien de ce qui intéreſſe un homme ne m'eſt étranger. (*Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.*) Prenez ceci, ou pour des conſeils que je vous donne, ou pour des inſtructions que je vous demande. Ce que vous faites, eſt-il bien? je veux vous imiter. Eſt-il mal? j'ai deſſein de vous en détourner........

MÉNÉDÊME.

J'ai un fils unique à la fleur de ſon âge. Hélas! qu'ai-je dit? j'ai! non, Chrémès, je l'avais, & aujourd'hui, je ne ſais ſi je l ai, ou non.

CHRÉMÈS.

Pourquoi cela?

MÉNÉDÊME.

Vous allez le voir. Il y a ici une vieille Etrangère de Corinthe, qui eſt fort pauvre. Mon fils eſt devenu amoureux de ſa fille, au point d'être tout prêt de l'épouſer, & le tout à mon inſçu. Lorſque j'en

j'en fus informé, je commençai à le traiter, non comme il convenait de traiter un jeune homme dont l'eſprit eſt malade, mais avec la violence & la rigueur ordinaire des pères. Tous les jours je le grondais. Comment ? eſpérez-vous qu'il vous ſera long-tems permis de tenir une pareille conduite ? d'avoir, du vivant de votre père, une maitreſſe que vous regardez pour ainſi dire comme votre femme ? vous vous trompez, Clinie, ſi vous le croyez. Je veux bien vous avouer pour mon fils, tant que vous vous comporterez d'une manière digne de mon fils, mais ſi vous ne le faites pas, je ſaurai bientôt comment je dois m'y prendre. Tout cela ne vient que de trop d'oiſiveté. A votre âge, je ne m'occupais pas d'amourettes. La pauvreté me força d'aller porter les armes en Aſie où par mon courage, j'acquis de l'honneur & du bien..... Enfin j'en vins au point, que ce jeune homme ennuyé de mes duretés continuelles, s'imagina que mon âge, mon affection pour lui, me rendaient plus éclairé ſur ſes intérêts, qu'il ne l'était lui-même, & il s'en alla ſervir le Roi......... Il partit ſans m'en prévenir, & depuis trois mois, il eſt abſent..... Lorſque j'apprends ſon départ de ceux qu'il avait mis dans ſa confidence, je reviens chez moi ſi triſte, ſi chagrin, ſi troublé, que je ne ſais quel parti prendre. Je m'aſſieds, mes eſclaves accourent & me deshabillent, les autres ſe hâtent

de mettre le couvert, d'apprêter le ſoupé, chacun fait de ſon mieux pour adoucir ma peine. Lorſque je vois cela, je me dis en moi-même : comment ! tant de gens empreſſés pour me ſervir ſeul, pour me nourrir ſeul ! tant de ſervantes occupées pour me vêtir ! & mon fils unique qui devrait uſer de ces biens comme moi, & plus que moi, puiſqu'il eſt plus que moi dans l'âge de jouir, je l'aurai chaſſé, je l'aurai rendu malheureux par mon injuſtice ! Je me croirais digne de tous les ſupplices, ſi je continuais de vivre de la ſorte. Allons, tant qu'il ſera dans la misère, tant qu'il ſera éloigné de ſa patrie par ma dureté, je le vengerai ſur moi-même. Je travaillerai, j'amaſſerai, j'épargnerai, le tout à ſon intention. J'exécute ce projet, je ne laiſſe dans ma maiſon ni vaiſſelle, ni étoffes. Servantes, valets, excepté ceux qui par leurs travaux ruſtiques, peuvent m'indemniſer de leur dépenſe, je les mène au marché & je les y vends. Je mets écriteau à ma porte, je ramaſſe environ quinze *talens*, j'achète cette terre & je m'y tourmente. J'ai jugé, Chrémès, que je ferais un peu moins injuſte envers mon fils, ſi je me rendais malheureux, & qu'il ne m'était permis de jouir ici d'aucuns plaiſirs, juſqu'à ce que ce fils qui doit les partager avec moi, me fût rendu ſain & ſauf.

CHRÉMÈS.

Je crois que vous êtes naturellement bon père,

& qu'il aurait été fils obéiſſant, ſi on l'eût traité avec douceur & juſtice ; mais vous ne le connaiſſiez pas bien, & il ne vous connaiſſait pas plus..... Vous ne lui avez jamais montré combien vous l'aimiez ; il n'a jamais oſé vous confier ce qu'un fils doit à ſon père, & ſi vous l'euſſiez fait tous deux, ceci ne vous ſerait point arrivé.

Il conſole Ménédême & lui fait eſpérer que ſon fils reviendra ; Ménédême n'oſe s'en flatter, & à peine s'eſt-il éloigné, que Clitiphon vient inſtruire Chrémès du retour de Clinie qui brûle toujours de l'amour le plus tendre pour ſa maitreſſe Antiphile, mais il n'oſe encore ſe montrer, dans la crainte que ſon père ne le traite avec la même rigueur.

Ce Clitiphon eſt le fils de Chrémès, & trop ſage pour découvrir à ſon fils les véritables ſentimens de Ménédême, parce qu'il eſt perſuadé qu'un enfant ne devient raiſonnable qu'autant qu'il redoute le couroux de ſon père, Chrémès profite de la circonſtance pour faire une morale à Clitiphon qui de ſon côté, aime Bachis, courtiſanne auſſi adroite, auſſi prodigue, qu'Antiphile eſt économe & réſervée. C'eſt depuis peu, dit le jeune homme quand il eſt ſeul, c'eſt depuis peu que j'ai le malheur de l'aimer, & mon père ne le ſait pas encore.

Jaloux d'obliger Clinie qui eſt ſon ami, Clitiphon a dépêché ſon eſclave Syrus vers Antiphile pour la prier de ſe rendre chez Chrémès où Clinie

eſt venu loger en arrivant, & Syrus qui veut ſervir la paſſion de ſon maître, amène auſſi Bachis qui paſſant pour être la courtiſanne de Clinie, ſera cenſée avoir Antiphile à ſon ſervice. Clitiphon ne conçoit rien à ce projet, mais celui de Syrus eſt de tirer de l'argent de Chrémès, & il eſt aſſuré du ſuccès, ſi Clitiphon veut ſe conduire ſagement, s'il veut ſe contenir & n'être pas à chaque inſtant ſur les pas de Bachis, enfin s'il parvient à être aſſez réſervé pour ne pas faire appercevoir au vieillard que cette Bachis eſt effectivement ſa maitreſſe. Elle arrive avec Antiphile : celle-ci, d'après la certitude qu'on lui a donnée de revoir ſon cher Clinie dont elle n'a ceſſé de pleurer l'abſence & dont le retour lui fait l'impreſſion la plus vive; l'autre, dans l'eſpérance de toucher dix *mines* que Syrus lui a promiſes, ſi elle voulait le ſuivre.

On les conduit toutes les deux chez Chrémès qui conſent à les traiter, & pendant qu'elles y ſont, il ſe hâte d'inſtruire Ménédême du retour de Clinie, non pour lui faire pièce, mais pour tirer ſon malheureux père de l'inquiétude qui le tourmente. Ménédême ſe livre à la joie la plus vive, & la prétendue paſſion que Clinie reſſent pour Bachis, l'empreſſement qu'il a eu de la voir, les dépenſes qu'il ne manquera pas de faire pour elle, tout lui paraîtra bon, pourvu que ſon fils ne le quitte plus. Chrémès lui repréſente qu'il va

tomber dans une extrémité opposée à celle qu'il a dû se reprocher, mais Ménédême ne veut rien entendre, & la seule chose qu'il accorde à son ami, c'est de donner sans avoir l'air de donner, c'est-à-dire de se laisser duper par ce fils qui sûrement ne tardera pas à imaginer quelque ruse pour attraper l'argent dont il aura besoin. Il va même jusqu'à prier Chrémès de faire ensorte qu'on le trompe bien vîte ; Chrémès le lui promet, & dans la scène suivante, il fait entendre à Syrus qu'un esclave n'est point répréhensible, quand il ne ment que dans la vue de faire du bien; que celui de Clinie aurait dû, plutôt que de le laisser partir, inventer quelque stratagême pour voler son père auquel il aurait épargné les chagrins que son absence lui a fait souffrir, & qu'il serait à désirer que ce même Clinie fût conseillé par quelque habile intriguant qui lui aidât à fourber Ménédême.

SYRUS (*à part.*)

Je ne sais s'il plaisante, ou s'il parle sérieusement : mais je sais qu'il augmente l'envie que j'avais de le tromper.

CHRÉMÈS.

Tu devrais t'en charger.

SYRUS.

Je le puis, si vous me l'ordonnez....

CHRÉMÈS.

Tant mieux. Agis donc.

SYRUS.

Volontiers. Mais écoutez, Monſieur, tâchez de vous ſouvenir de ce que vous venez de me dire, ſi par haſard il arrivait que votre fils Clitiphon fît quelque choſe de ſemblable.....

CHRÉMÈS.

Cela n'arrivera pas, j'eſpère.

SYRUS.

Je l'eſpère bien auſſi vraiment, & ce que je vous en dis, ce n'eſt pas que j'aie remarqué en lui aucune choſe.... Mais ſi l'amour.... N'allez pas.... Vous voyez combien il eſt jeune, & ſi l'occaſion s'en préſentait, je pourrais, ma foi, vous en donner d'importance.

CHRÉMÈS.

Quand nous en ferons-là, nous verrons, mais à-préſent, fais ce que je t'ai dit.

Syrus eſt enchanté de l'ordre qu'il vient de recevoir, & Chrémès qui l'a quitté pour entrer chez lui, reparaît la minute d'après avec Clitiphon contre lequel il eſt furieux : il l'a trouvé prenant la gorge de Bachis & il le gronde vivement du peu de reſpect qu'il a pour la maitreſſe de ſon ami. Syrus prend le parti du père, & dans la crainte que Clitiphon ne commette encore quelque étourderie

qui dérangerait ſes projets, il lui fait ordonner par Chrémès de s'éloigner de la maiſon.

Et la fourberie dont je t'ai parlé, dit le bon homme à l'eſclave. Je l'ai trouvée, reprend celui-ci : mais comme une choſe en rappelle une autre !.... C'eſt une ruſée que cette Bachis..... Si vous ſaviez..... Voyez ce qu'elle machine : il y avait ici une vieille femme de Corinthe, à qui elle avait prêté mille *drachmes*..... Cette vieille eſt morte, mais elle a laiſſé une fille toute jeune qui eſt reſtée à Bachis pour gage de cet argent : elle l'a amenée ici avec elle, mais ce n'eſt pas tout. — Eh bien ? — Elle prie Clinie de lui remettre aujourd'hui ces mille *drachmes* en échange deſquelles il aura la fille, & Clinie me les demande. — Qu'as-tu deſſein de faire ? — Moi ? j'irai trouver Ménédême, je lui dirai que cette fille a été enlevée de la Carie, qu'elle eſt riche, de bonne famille, & que s'il la rachète, il y a beaucoup à gagner.

Sur ces entrefaites, ſe préſente Soſtrate femme de Chrémès; elle l'appelle à grands cris, le trouve & lui apprend que tout lui fait préſumer qu'Antiphile qui eſt chez lui avec Bachis, eſt cette même fille qu'il lui défendit d'élever, lorſqu'elle en acoucha, que l'anneau qu'elle porte à ſon doigt, eſt le même qu'elle avait caché dans ſes langes, lorſqu'elle la remit à une vieille Corinthienne qui ſe chargea de ſon éducation, & qu'elle le prie de lui pardonner

la faute qu'elle a commife en ne tuant pas cet enfant, comme il le lui avait ordonné.

Voilà de ces traits qui font contre nos mœurs, mais dont on ne fera point un crime à Térence, lorfque l'on faura que les Grecs avaient la barbarie de facrifier les infortunés qui naiffaient avec quelque défaut, ou qui étaient d'un fexe oppofé à celui qu'ils défiraient : telle avait été fans doute la cruauté de Chrémès qui reproche à fa femme la défobéiffance dont elle s'eft rendue coupable, mais qui cependant ne fera pas fâché de fe voir une fille, fi Softrate ne s'eft point trompée dans fes conjectures.

Cet évènement déconcerte le projet de Syrus, & pour en affurer le fuccès, il ne trouve d'autre moyen que d'engager Clinie à conduire Bachis dans la maifon même de fon père, de lui avouer qu'il brûle d'époufer Antiphile, & que l'autre eft la maitreffe de Clitiphon. Ce deffein eft un coup de maître, ajoute-t-il, & c'eft pour moi le plus beau triomphe de trouver dans ma tête une rufe fi efficace, que je tromperai les deux vieillards en difant la vérité ; de forte que quand votre père viendra dire au nôtre que Bachis eft la maitreffe de fon fils, il eft certain qu'il n'en croira rien.

Mais c'eft trahir Clitiphon, lui repréfente Clinie qui fait que fon Antiphile eft fille de Chrémès, & qui n'afpire qu'au moment d'être fon époux,

c'est m'ôter toute eſpérance de mariage, attendu que Chrémès ne me donnera point ſa fille, tant qu'il croira que j'aime Bachis. — Hé patience! je n'ai beſoin de cette ruſe que pour tirer de l'argent, & je ne vous demande qu'un jour. — Mais ſi! — Mais ſi! n'êtes-vous pas le maître de tout découvrir quand vous le voudrez.

Clinie cède aux inſtances de Syrus, & Syrus lui envoie Bachis qui ſe plaint très-hautement de n'avoir pas déja touché les dix *mines* qu'on lui a promiſes : le fourbe l'appaiſe, & il la fait conſentir à entrer chez Ménédême d'où sûrement elle ne ſortira pas ſans avoir ce qu'elle demande.

Chrémès arrive & plaint de bon cœur le ſort de ſon voiſin qui va payer bien cher le retour d'un fils dont l'abſence le déſolait : Syrus qui l'aborde, lui apprend qu'il a trompé Ménédême, Chrémès lui en fait le meilleur gré, & le coquin d'eſclave eſt trop adroit pour ne pas profiter du moment. Ah! lui dit-il, ſi vous ſaviez la bonne ruſe que j'ai imaginée! — Quelle eſt-elle? — Clinie a dit à ſon père que Bachis eſt la maitreſſe de votre fils, & qu'il l'a emmenée avec lui pour vous en ôter tout le ſoupçon. — Fort bien. — Mais écoutez la ſuite de notre artifice. Clinie ajoutera qu'il a vu votre fille, qu'à la première vue, ſa figure lui a plu, & qu'il déſire l'épouſer. — Quoi? celle qu'on vient de retrouver? — Elle-même, & il vous la fera

demander. — Pourquoi cela ? je n'y conçois rien du tout. — Avez-vous donc l'eſprit bouché ? On lui donnera de l'argent pour la noce, les bijoux, les robes, comprenez-vous ? — Oui, mais moi, je ne lui promets pas ma fille. — Soit, & les mille *drachmes* qu'elle doit à Bachis ? — Elle les aura.

Chrémès va les chercher, les remet à Clitiphon même qui court les porter à ſa maitreſſe, & à peine s'eſt-il éloigné, que l'on voit paraître Ménédême qui vient faire part à ſon ami du mariage que Clinie veut contracter avec Antiphile. Chrémès rit de ſa bonne-foi & lui rend mot pour mot tout ce que Syrus vient de lui dire, mais la tendreſſe de Ménédême l'emporte, & quelques piéges que lui tende ſon fils, il aime mieux tout donner, que de s'expoſer à la douleur de le voir partir une ſeconde fois.

Cependant, ajoute-t-il, quelle réponſe lui rendrai-je de votre part, Chrémès ? car je ne veux pas qu'il s'apperçoive que j'ai découvert ſa ruſe, il en aurait du chagrin.

CHRÉMÈS.

Dites-lui que vous m'êtes venu trouver, que vous m'avez parlé de ce mariage.

MÉNÉDÊME.

Je le dirai : enſuite ?

CHRÉMÈS.

Que je ferai tout ce qu'on voudra, que le gendre me plaît &c.....

MÉNÉDÊME.

C'eſt ce que je voulais.

CHRÉMÈS.

Afin qu'il vous demande au plutôt de l'argent, (pour faire les dépenſes du mariage) & que vous lui donniez ce que vous avez envie de lui donner.

MÉNÉDÊME.

C'eſt ce que je déſire.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième Acte, Ménédême s'eſt inſtruit de la vérité, & cet incident produit une ſcène originale entre lui & Chrémès qui eſt bien loin de ſoupçonner l'amour dont Clitiphon brûle pour Bachis.

Je ne ſuis, dit Ménédême ſeul & en arrivant, je ne ſuis ni bien fin, ni bien clairvoyant, je le ſais. Mais ce Chrémès qui s'en vient m'aider, me conſeiller, me ſouffler, l'eſt encore moins que moi. Tous les noms qu'on donne à un ſot, me vont à merveille : on peut m'appeller *bûche, ſouche, âne, lourdaut :* pour Chrémès, aucune de ces épithètes ne lui convient, ſa bêtiſe les ſurpaſſe toutes.

CHRÉMÈS (*à sa femme qui est restée dans la maison.*)

Cessez, ma femme, cessez d'étourdir les Dieux à force de les remercier de ce que vous avez retrouvé votre fille. A moins que vous n'imaginiez qu'ils vous ressemblent & qu'ils ne comprennent rien, si on ne le leur répète cent fois. (*A part.*) Mais pourquoi mon fils & Syrus demeurent-ils si long-tems chez Ménédême ?

MÉNÉDÊME.

Quels gens dites-vous, Chrémès, qui demeurent trop long-tems ?

CHRÉMÈS.

Ha ! vous voilà, Ménédême ? eh bien avez-vous annoncé à Clinie ce que je vous ai dit ?

MÉNÉDÊME.

Oui, tout.

CHRÉMÈS.

Que dit-il ?

MÉNÉDÊME.

Il s'est livré à la joie comme ceux qui désirent se marier.

CHRÉMÈS.

Ha, ha, ha.....

MÉNÉDÊME.

Qu'avez-vous à rire ?

CHRÉMÈS.

C'eſt que je ſonge aux fineſſes de Syrus.

MÉNÉDÊME (*ironiquement.*)

Oui.

CHRÉMÈS.

Le ſcélérat donne auſſi aux gens l'air qu'il veut.

MÉNÉDÊME.

Dites-vous cela parce que mon fils a feint d'être joyeux ?

CHRÉMÈS.

Oui.

MÉNÉDÊME.

La même choſe m'eſt auſſi venue en penſée.

CHRÉMÈS.

Qu'il eſt ruſé !

MÉNÉDÊME.

Si vous le connaiſſiez mieux, vous le trouveriez encore plus ruſé.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous dire ?

MÉNÉDÊME.

Tenez, écoutez.

CHRÉMÈS.

Un inſtant. Avant tout, je voudrais ſavoir com-

bien on vous a excroqué; car dès que vous avez dit à votre fils que j'avais promis, ſans doute que Dromon vous a inſtruit doucement qu'il fallait à la future des robes, des bijoux, des eſclaves, & cela pour vous tirer de l'argent.

MÉNÉDÊME.

Non.

CHRÉMÈS.

Comment, non?

MÉNÉDÊME.

Non, vous dis-je.

CHRÉMÈS.

Ni votre fils non plus?

MÉNÉDÊME.

Pas un mot: la ſeule choſe qu'il m'ait demandée avec inſtance, c'eſt de terminer ſon mariage aujourd'hui.

CHRÉMÈS.

Ce que vous me dites là m'étonne. Et mon Syrus? il ne vous a rien dit non plus.

MÉNÉDÊME.

Rien.

CHRÉMÈS.

Pourquoi cela?

MÉNÉDÊME.

Je l'ignore en vérité. Mais je vous admire;

vous qui ſavez ſi bien les affaires des autres. Ce même Syrus a ſi bien inſtruit votre Clitiphon, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe douter que Bachis ſoit la maitreſſe de Clinie.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous dire ?

MÉNÉDÊME.

Je ne parle ni des baiſers, ni des embraſſemens; je compte cela pour rien.

CHRÉMÈS.

Comment ? peut-on mieux feindre ?

MÉNÉDÊME.

Ah !

CHRÉMÈS.

Qu'y a-t-il ?

MÉNÉDÊME.

Ecoutez ſeulement. J'ai au fond de ma maiſon, ſur le derrière, un cabinet dans lequel on a porté & arrangé un lit.

CHRÉMÈS.

Eh bien ?

MÉNÉDÊME.

Clitiphon y eſt entré.

CHRÉMÈS.

Seul ?

MÉNÉDÊME.

Seul.

CHRÉMÈS.

Que je crains !

MÉNÉDÊME.

Mais Bachis l'a ſuivi de près..

CHRÉMÈS.

Seule ?

MÉNÉDÊME.

Seule.

CHRÉMÈS.

Je ſuis perdu.

MÉNÉDÊME.

Auſſi-tôt entrés, ils ont fermé la porte;

CHRÉMÈS.

Ah !.... Et Clinie voyait tout cela ?

MÉNÉDÊME.

Pourquoi non ? il était avec moi.

CHRÉMÈS.

Bachis eſt la maitreſſe de mon fils. Mon ami, je ſuis mort !

MÉNÉDÊME.

Pourquoi ?

CHRÉMÈS.

Mon bien ne durera pas dix jours.

MÉNÉDÊME.

MÉNÉDÊME.

Quoi ! vous craignez parce qu'il ſert ſon ami ?

CHRÉMÈS.

Dites plutôt ſon amie.

MÉNÉDÊME.

Si c'eſt lui qui paye.....

CHRÉMÈS.

En doutez-vous ? Quelqu'un eſt-il aſſez complaiſant, aſſez doux, pour ſouffrir qu'en ſa préſence, ſa maitreſſe ?....

MÉNÉDÊME.

Pourquoi non ? pour mieux m'en faire accroire.

CHRÉMÈS.

Vous raillez ? Que j'ai raiſon d'être en colère contre moi-même ! combien ne m'ont-ils pas donné d'indices qui devaient me le faire deviner, ſi je n'étais pas une cruche ! Que n'ai-je pas vu ! que je ſuis à plaindre ! Mais ſi je vis, ils ne le porteront pas loin, car tout-à-l'heure.....

MÉNÉDÊME.

Pourquoi ne pas vous modérer ? pourquoi ne pas vous ménager ? ne ſuis-je pas un aſſez bel exemple pour vous ?

CHRÉMÈS.

Je ſuis ſi fort irrité, que je ne me poſsède pas.

MÉNÉDÊME.

Eſt-ce vous, Chrémès, qui parlez ainſi ? n'êtes-vous pas honteux de donner des conſeils aux autres ? d'être ſi ſage en ce qui les regarde, & de l'être ſi peu dans vos propres affaires ?

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous que je faſſe ?

MÉNÉDÊME.

Ce que vous m'avez reproché de n'avoir pas fait. Faites-lui connaître que vous êtes père. Faites qu'il oſe vous confier tous ſes ſecrets, vous demander tout ce qui lui ſera néceſſaire, afin qu'il ne s'adreſſe pas ailleurs, qu'il ne vous abandonne pas.

CHRÉMÈS.

Non, qu'il aille périr de misère au bout du monde.

MÉNÉDÊME.

Que de chagrins vous vous préparez, ſi vous n'y prenez garde ! Vous agirez avec ſévérité, enſuite vous pardonnerez, & l'on ne vous en ſaura pas de gré.

CHRÉMÈS.

Hélas ! vous ne ſavez pas combien je ſuis affligé.

MÉNÉDÊME.

Faites comme il vous plaira. Mais que répondez-

vous à la propofition que je vous fais de marier votre fille avec mon fils ?

CHRÉMÈS.

Le gendre & l'alliance me conviennent.... Deux *talens*, en raifon de mon bien, font la feule dot que je puiffe accorder. Mais fi vous m'aimez, fi vous voulez fauver mon fils & ma fortune, il faut dire que je donne tout en mariage à ma fille.

MÉNÉDÊME.

Quel eft votre deffein ? pourquoi en agiffez-vous de cette manière ?

CHRÉMÈS.

Pour dompter ce libertin abandonné au luxe & à la débauche, pour le réduire à ne favoir où donner de la tête.

Clitiphon paraît, il eft inftruit, on ne fait pas comment, de la réfolution que fon père vient de prendre, & ce père lui répète qu'il abandonne tout fon bien à fa fœur Antiphile qui fera chargée de l'habiller, de le nourrir & de le loger. Quelle injuftice ! s'écrie Syrus. Quoi ! le punir d'une faute que j'ai commife ? Ne te mêle point de nos affaires, répond Chrémès à l'efclave. Perfonne ne l'accufe. Je ne fuis nullement en colère ni contre toi, ni contre lui : il n'eft pas jufte non plus que vous vous fâchiez de ce que je fais.

Le vieillard ſort, Clitiphon eſt au déſeſpoir ; & après quelques plaiſanteries qu'il trouve très-déplacées dans un moment ſi triſte, Syrus s'aviſe de lui dire que sûrement il n'eſt point le fils de Chrémès & de Soſtrate.

CLITIPHON.

Es-tu fou ?

SYRUS.

Ecoutez-moi, & vous me jugerez. Pendant qu'ils n'avaient que vous, ils vous traitaient avec indulgence & vous faiſaient des préſens. Aujourd'hui qu'ils ont trouvé leur véritable fille, ils imaginent un prétexte pour vous chaſſer.... Voyez-les, dites-leur votre façon de penſer. Par ce moyen, ſi vous êtes leur fils, vous les amenerez bientôt à vous pardonner. S'il en eſt autrement, vous ſaurez à qui vous êtes.

Clitiphon ſuit le conſeil de Syrus & va trouver Soſtrate & Chrémès : à peine s'eſt-il éloigné, qu'on les voit paraître, Syrus les évite, & malgré les duretés dont ſon mari l'accable, Soſtrate continue de gémir ſur le ſort de Clitiphon que ſon père traite avec trop d'inhumanité. Le jeune homme les aborde & leur demande le nom de ceux qui lui ont donné le jour : Chrémès lui reproche le dérèglement de ſa conduite, Ménédême intercède pour lui, & Chrémès ne pardonne à ſon fils, qu'à

condition qu'il se mariera. Clitiphon y consent, Syrus obtient sa grace, & Bachis est oubliée.

Le fond de cette Comédie paraîtrait vicieux sur nos Théâtres, du moins à quelques égards, mais elle est remplie de détails qui sont du meilleur comique : toutes les scènes des deux Vieillards sont gaies, ou intéressantes ; les caractères de Bachis, d'Antiphile, de Sostrate, de Syrus, des deux Amans, y sont parfaitement soutenus depuis le commencement jusqu'à la fin, & nous connaissons peu de Pièces dont les incidens se multiplient avec autant de vraisemblance, dont l'intrigue soit filée avec autant d'art.

LES ADELPHES.

PROLOGUE.

PUISQU'ON fait des observations malignes sur les Ouvrages de notre Poète, puisque ses ennemis cherchent à décrier la Pièce que nous allons jouer, il va lui-même être son propre accusateur : vous jugerez, Messieurs, si ce qu'on lui reproche est digne de louange, ou de blâme.

Diphile a fait une Pièce dont le titre grec signifie les *Mourans ensemble.* Plaute en a fait une Comédie latine sous le même titre. Dès le pre-

mier Acte de la Pièce grecque, un jeune homme enlève une fille chez un Marchand d'Esclaves. Plaute n'a point fait usage de cet incident. Térence l'a employé mot à mot dans les *Adelphes* que nous allons représenter pour la première fois. Jugez, Messieurs, si Térence a fait un larcin à Plaute, ou s'il a pris un passage dont celui-ci a négligé de se servir.

Lorsque ces envieux disent que des hommes illustres aident à notre Poète & travaillent continuellement avec lui, ils croient lui faire un reproche bien offensant : Térence, au contraire, serait très-honoré de plaire à des hommes qui ont servi la République dans la paix comme dans la guerre, d'avoir obligé chaque Citoyen dans ses affaires particulières, & cela sans en être vains..... N'attendez pas que je vous expose le sujet de cette Pièce. Les Vieillards qui paraîtront les premiers sur la scène, en expliqueront une partie & déveloperont le reste dans le courant de l'action. Puisse votre bonté animer les talens de notre Poète & l'encourager à donner de nouveaux Ouvrages !

Le Grand connaissait le mérite de Térence ; son *Ecole des Pères* est prise en entier dans les *Adelphes*, l'exposition est la même dans les deux Auteurs, & la première scène du Poète Français est une copie littérale de celle de l'Auteur Latin. Ecoutons celle-ci.

MICION (*seul, se retournant vers sa maison.*)

Storax (voyant qu'on ne lui répond point.) Eschinus n'est pas revenu cette nuit de souper, ni aucun des esclaves qui étaient allés au-devant de lui. On a, ma foi, raison de dire : Si vous êtes absent, si vous vous arêtez quelque part, il vaudrait mieux qu'il vous arrivât tout ce que dit & pense une femme en colère, que ce que craignent de tendres parens. Si vous tardez, une femme s'imagine que vous vous amusez à faire l'amour, ou à boire, que vous vous donnez du bon tems & que vous prenez du plaisir seul, tandis qu'elle a toute la peine ; & moi, parce que mon fils n'est pas revenu, que n'imaginai-je pas ? de quelles inquiétudes ne suis-je pas tourmenté ? je crains qu'il n'ait eu froid, qu'il ne soit tombé dans quelque précipice, qu'il ne se soit brisé quelque membre. Quelle folie ! s'affectionner pour quelqu'un, s'attacher à lui au point de le chérir plus qu'il ne se chérit lui-même. Il n'est cependant pas mon propre fils, c'est celui de mon frère, & d'un frère qui ne me ressemble en rien..... Je ne me suis jamais marié, j'ai mené à la Ville une vie douce & tranquille ; il a fait tout le contraire, & retiré à la campagne, il a vécu avec la plus grande économie ; il a eu deux enfans, j'ai adopté l'aîné..... J'en ai fait mon ami & je l'ai accoutumé à me confier tous les petits

tours de jeunesse que les autres cachent à leurs parens..... Je crois qu'il vaut mieux retenir les enfans par l'honneur que par la crainte. Mon frère n'est pas de cet avis & souvent il vient me corner aux oreilles : Que faites-vous, Micion ? pourquoi perdez-vous notre jeune homme ? pourquoi a-t-il des maitresses ? pourquoi fournissez-vous à toutes ses dépenses &c ?.... L'épine, dit Télamon dans la première scène du premier Acte de *le Grand :*

L'Epine, hola quelqu'un. Il n'est pas de retour.
Mon fils aura poussé le soupé jusqu'au jour.
. . . .
Lorsqu'absent de chez vous, on ignore où vous êtes,
Tout ce que votre femme alors croit que vous faites,
Ce que lui fait penser un mouvement jaloux,
Souhaitez bien plutôt qu'il vous arrive à vous,
Que ce que pense hélas ! un véritable père
En l'absence d'un fils. . . . .
. . . .
Eraste, cet objet de mes tendres désirs,
Sans lequel je ne puis goûter de vrais plaisirs,
A qui dès le berceau j'ai tenu lieu de père,
N'est pourtant pas mon fils, c'est le fils de mon frère &c.

Ce monologue est traduit mot pour mot de Térence, ainsi que la scène suivante dans laquelle Déméa, le véritable père du jeune homme, vient reprocher à Micion d'être la cause de la perte de ce fils qu'il idolâtre, de ce fils qui n'a honte de rien, qui se croit au-dessus des loix & qui, cette nuit même en-

core, a commis l'action la plus odieuse. —Qu'est-ce que c'est ? — Il a enfoncé une porte, il est entré avec violence dans une maison, il a laissé pour morts le maître & toute la famille, & cela pour enlever une femme dont il est amoureux. Tout le monde crie, tout le monde m'a salué de cette nouvelle à mon arrivée..... S'il lui faut un exemple, ne voit-il pas son frère s'appliquer à ses affaires, vivre aux champs avec sagesse & sobriété ?

Assisté de bandits qui lui prêtaient main-forte,
Il vient, tout à l'instant, d'enfoncer une porte.
Dans la maison forcée ensuite il est entré,
Menaçant, assommant ce qu'il a rencontré,
Ayant roué de coups la servante & le maître;
Et ceux-ci n'osant plus ni crier, ni paraître,
Le pendard s'est servi de cet heureux moment,
Pour enlever l'objet qu'il aime apparemment.
On n'entend que ces mots : Au sein de sa famille,
Vient-on impunément enlever une fille ?
Devineriez-vous bien, en arrivant à moi,
Combien de mes amis ?.... Plus de cent que je croi,
Me sont venus conter cette belle aventure,
Tout le monde se plaint, tout le monde murmure,
Et l'on ne doute point que la punition
Ne suive de bien près une telle action.
Quelle comparaison, dites-moi, peut-on faire,
Et quel rapport voit-on entre Eraste & son frère ?
Celui-ci vit aux champs, sage, épargnant son bien;
L'autre insulte les gens & mange tout le sien.
Le scélérat !.... Peut-on avoir tant de bassesse !....

C'eſt à vous, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe,
Mon frère, car c'eſt vous qui me l'avez perdu.

TÉLAMON.

A de pareils diſcours je m'étais attendu.
On aurait de la peine à retrouver, je penſe,
Tant de préſomption jointe à tant d'ignorance,
Sur ce qu'il n'entend point, il décidera net,
Et n'eſt jamais content que de ce qu'il a fait.

ALCÉE.

Qu'eſt-ce à dire cela?

TÉLAMON.

C'eſt-à-dire, mon frère.
Que le bon ſens vous fuit, ſoit dit ſans vous déplaire;
Que vous prenez le faux en toute occaſion,
Et ne ſuivez jamais que votre paſſion.
Contre Eraſte toujours le dépit vous anime;
Rompre une porte enfin, n'eſt pas un ſi grand crime.
Pour un moment du moins, calmez votre fureur,
Examinons la choſe avec moins de rigueur.
Il ne hait pas l'amour, quelque Belle l'enflâme:
A ſon âge..... (Montrons juſqu'au fond de notre âme.)
Tout nous manquait alors, & ſans cela, ma foi,
Peut-être euſſions-nous fait pis que lui, vous & moi.
. . . . Il faudrait entre nous:
A ce fils ſi parfait qui demeure avec vous,
Sans attendre plus tard, tandis qu'il eſt dans l'âge,
Du monde & des plaiſirs lui permettre l'uſage,
De crainte que bien loin de pleurer votre mort,
Plus fou, moins jeune alors, il ne prenne l'eſſor.

ALCÉE.

Cet homme me ferait devenir fou. J'enrage !
Mais votre élève enfin n'eſt-il pas dans un âge ?...

TÉLAMON.

Quel plaiſir prenez-vous à me perſécuter ?
Ecoutez franchement, je n'y puis réſiſter.
J'adoptai votre aîné dès l'âge le plus tendre,
C'eſt mon fils, je n'ai plus de compte à vous en rendre,
Que chacun, s'il vous plaît, ſoit le maître chez ſoi &c.

. . . .

ALCÉE.

Oh bien, n'en parlons plus, faites ce qui vous plaît.
Qu'il dépenſe, qu'il joue & qu'il ſe faſſe pendre,
C'eſt à vous, à vous ſeul, à qui l'on doit s'en prendre...
Si j'en dis un ſeul mot &c.....

TÉLAMON, *ſeul.*

Quoique la paſſion un peu trop loin l'engage,
Le pauvre homme en ceci n'a pas tout-à-fait tort,
Mais il ne fallait pas en convenir d'abord.
Il faut lui réſiſter pour le rendre traitable ;
Pour peu qu'on l'applaudiſſe, il eſt inſupportable :
En ces occaſions, je le combats ſur tout,
Et quelquefois encor je n'en viens pas à bout.

C'eſt Térence que nous avons cité en donnant l'analyſe de cette ſcène, & bien loin d'en faire un crime à le Grand, on ne doit que lui ſavoir gré d'avoir tranſmis dans notre langue toutes les beautés de ſon original.

A l'aide, s'écrie Sannion dans la première ſcène du ſecond Acte. (C'eſt le Marchand d'Eſclaves à qui Eſchinus vient d'enlever Callidie.) A l'aide, Citoyens, venez au ſecours d'un malheureux, d'un innocent qui eſt ſans défenſe.

Callidie tremble d'être remiſe dans ſes mains; mais Eſchinus eſt préſent, & malgré les plaintes, les menaces, les cris de Sannion auquel il fait diſtribuer quelques coups de poings, il commande à Parménon d'emmener la jeune fille pour laquelle il conſent à donner vingt *mines* dont le pauvre Marchand eſt bien perſuadé qu'on lui refuſera le paiement.

Grand Jupiter! dit-il, je ne m'étonne pas que des gens deviennent fous à force de mauvais traitemens. Il m'arrache de ma maiſon, m'enlève mon Eſclave, m'aſſomme, & en récompenſe de tous ces outrages, il veut que je lui donne cette fille pour le prix qu'elle me coûte..... Quelque injuſte que ſoit le traitement que j'en ai reçu, je pourrais encore le ſouffrir, pourvu qu'il me payât &c.

L'Eſclave Syrus vient calmer ſon inquiétude, & dans l'inſtant même, arrive Ctéſiphon, le ſecond fils d'Alcée. C'eſt pour lui qu'Eſchinus a enlevé Callidie, & ſa reconnaiſſance eſt ſans bornes. Il brûle de le voir, Eſchinus paraît, & pour dérober à ſon père juſqu'aux traces de cet évènement, il

court ſur la Place publique chercher l'argent qu'il a promis à Sannion auquel il ordonne de le ſuivre. Cet Acte ſe retrouve preſqu'en entier dans les IVe, V^e, VIe & VIIe ſcènes du ſecond de la Pièce Françaiſe.

La première du troiſième dans Térence eſt rempli par Soſtrata qui ſe trouve dans l'embaras le plus preſſant. Eſchinus a joui de ſa fille Pamphila, elle eſt au moment d'acoucher, Eſchinus eſt abſent, ſon eſclave Géta eſt ſorti, & elle n'a perſonne par qui elle puiſſe envoyer chercher la ſage-femme. La nourrice Canthara qui l'accompagne, lui repréſente que tout ira bien, qu'Eſchinus ne tardera ſûrement point à venir, & qu'il eſt heureux pour ſa fille d'avoir affaire à un jeune homme qui penſe trop bien pour l'abandonner après l'avoir deshonorée. Soſtrata en convient, & ſur ces entrefaites, arrive Géta qui hors d'haleine & la mort dans le cœur, vient inſtruire Soſtrata du crime commis par Eſchinus. La bonne-foi, les ſermens, la compaſſion, l'état d'une fille qu'il n'a pas rougi de violer, rien n'a pu le retenir..... Non, je ne me poſsède pas, tant je ſuis enflamé de colère. Rien ne pourrait me faire plus de plaiſir que de rencontrer cette famille, pour décharger ſur elle toute ma fureur pendant qu'elle eſt encore dans tout ſon feu..... Je commencerais par étouffer le vieillard qui a donné le jour à ce monſtre : & Syrus qui l'a pouſſé

à ce crime ! ah ! comme je le déchirerais ! je l'enlèverais par le milieu du corps, je le jetterais ſur le pavé, la tête en-bas, & je lui ferais ſauter la cervelle. Eſchinus ! je lui arracherais les yeux & le jetterais dans un précipice. Les autres ! je les chargerais, les pourſuivrais, les ſaiſirais, les aſſommerais, les laiſſerais ſur le carreau.

SOSTRATA.

Que croire préſentement ? à qui ſe fier ? Comment ? Eſchinus qui nous était ſi cher ! Eſchinus, notre vie à tous, notre unique eſpérance, notre ſeule reſſource ! Eſchinus qui jurait que jamais il ne vivrait un ſeul jour ſans elle, qui devait porter l'enfant dans les bras de ſon père & le conjurer de lui accorder la main de ſa fille !

GÉTA.

Ceſſez de pleurer, ma chère maitreſſe, & voyez plutôt ce qu'il faut faire dans cette circonſtance. Dévorerons-nous cet affront ? ou mettrons-nous quelqu'un dans notre confidence ?

SOSTRATA.

Ah ! mon ami ! voudrais-tu révéler une pareille infamie !....

Cependant elle prend le parti de tout déclarer, & même d'attaquer Eſchinus en Juſtice, s'il eſt

aſſez hardi pour nier ſa liaiſon avec Pamphila. Mais il lui faut un défenſeur, & elle jette les yeux ſur le bon homme Hégion ſon parent vers lequel elle députe Géta qu'elle charge de l'inſtruire de ce qui ſe paſſe, tandis qu'elle va s'occuper de la ſanté de ſa fille.

Cependant Déméa vient d'apprendre que Ctéſiphon était avec ſon frère lorſqu'il a enlevé la jeune Eſclave, & cette nouvelle le déſole.

Quoi! Léandre, dit-on, était avec ſon frère,
Lorſque ce raviſſeur..... Je crève : ma colère.....
Que deviendrait l'eſpoir que j'en avais conçu ?
Quoi! malgré tant de ſoins, je me verrais déçu! &c.
. . . .
Mais j'apperçois Syrus. Sur le fait qui me touche,
Je puis facilement m'inſtruire par ſa bouche.
Bon! chanſons. Le fripon ſera de leur complot,
Et je ne pourrai pas en arracher un mot,
S'il connaît la douleur dont mon âme eſt atteinte.
Cachons-lui, pour un tems, mon déſordre & ma crainte.

La ſcène ſuivante eſt également tirée de Térence, & après avoir loué le vieillard ſur la ſageſſe qu'il a montrée dans toutes les occaſions, ſur ſa prévoyance qui ne lui laiſſe rien échaper, ſur la manière dont il a élevé Ctéſiphon, en un mot, après avoir blâmé la conduite de ſon frère dont la ſienne eſt abſolument différente, il lui fait croire que ſon fils eſt retourné à la campagne pour ne pas être

plus long-tems le témoin du dérangement de son aîné auquel, en partant, il a fait la morale la plus févère.

Le bon homme est enchanté, & dans l'instant même, paraît Géta qui de la part de sa maitreisse, instruit Hégion du crime qu'Eschinus a commis en violant Pamphila, des sermens qu'il lui a faits de réparer son honneur, & enfin de la perfidie dont il est coupable. Hégion implore l'assistance de Déméa, & Déméa que rien n'étonne de la part d'un jeune homme aussi mal élevé que celui-là, promet à Hégion de faire tout ce qui dépendra de lui pour soulager les chagrins de l'infortunée que son fils trahit avec tant de lâcheté. Il est impossible, dit-il, que cette licence effrénée n'aboutisse à quelque grand malheur, & je cours chez mon frère.

Dans la première scène du quatrième Acte, Ctésiphon se fait assurer par Syrus, que son père est retourné à la campagne, mais cette campagne est voisine de la Ville, & il tremble qu'il n'en revienne sur-le-champ. Il paraît, en effet, Ctésiphon se dérobe à ses yèux, & le vieillard aborde Syrus qui lui persuade que ce même Ctésiphon vient de le rouer de coups, lui & la chanteuse que son frère a enlevée. — Pourquoi cela? — Il prétend que c'est moi qui ai conseillé de l'acheter. — Ne m'avais-tu pas dit que tu l'avais reconduit à la campagne? — C'est vrai, mais il est revenu comme

un

un extravagant, & n'a ménagé perſonne, moi ſur-tout.....

Il en devrait mourir de honte ſeulement.
Battre un vieux domeſtique, encore injuſtement :
Ne ſe ſouvient-il plus que dans mes bras naguère
Je le portais encore ? En voilà le ſalaire.

Déméa trouve cette conduite admirable, demande où eſt ſon frère, & ſe laiſſe tromper par Syrus qui l'envoie courir au bout de la Ville où il eſt bien certain que ce frère n'eſt pas.

Nous avons dit plus haut que le bon homme Hégion était allé ſe plaindre à Micion de la conduite d'Eſchinus; l'un & l'autre ſe préſentent, & Micion qui n'a rien de plus preſſé que de réparer les torts apparens du jeune homme, ſe hâte d'entrer chez Pamphila dont il ſe déclare le protecteur. Il en ſort après un monologue dans lequel Eſchinus ſe déſole des chagrins que ſon amitié pour Ctéſiphon l'a mis dans le cas de cauſer à ſa maitreſſe; & ſenſible à l'amour d'Eſchinus, il lui promet la main de Pamphila qu'il aurait déja épouſée, s'il n'avait pas caché la paſſion dont il brûle pour elle. Cette ſcène eſt pleine d'eſprit & de fineſſe.

Déméa revient, ſon frère le fait conſentir au mariage d'Eſchinus, mais il igonore encore que l'Eſclave n'a été enlevée que pour Ctéſiphon, il

en eſt inſtruit par Syrus, & plein de fureur, il va trouver ce fils qui trahit toutes ſes eſpérances.

Ces différentes ſcènes ſont en entier dans *le Grand* qui n'a d'autre mérite que celui de les avoir traduites.

Cependant Déméa reparaît outré de la conduite de Ctéſiphon; Micion l'appaiſe, & non content d'avoir arraché ſon aveu pour l'union d'Eſchinus avec Pamphila, il lui perſuade que le ſeul moyen qui lui reſte de fixer Ctéſiphon à la campagne, c'eſt d'y emmener l'Eſclave dont il eſt amoureux: Déméa ſent qu'il eſt obligé d'en venir-là, mais il s'en venge en abuſant de la bonté de ſon frère qui par complaiſance, épouſe Soſtrata, donne une terre à Hégion, & la liberté à Syrus. C'eſt ainſi que le Grand fait agir ſon Alcée qui dans le cinquième Acte de ſa Pièce, ne paraît d'accord avec tout le monde, que pour amener Télamon au point de faire les plus grands ſacrifices.

Il eſt aiſé d'appercevoir la morale de cette Comédie dont le fond eſt très-intéreſſant, & dont l'intrigue eſt ſi bien conduite, que chaque ſcène pique la curioſité du ſpectateur. C'eſt à cette même Pièce que le Grand eſt redevable de toutes les beautés de ſon Ouvrage, & la ſeule choſe qu'il ait faite, c'eſt d'avoir ſupprimé l'acouchement de Pamphila, le mariage de Micion, d'avoir donné d'autres noms à quelques-uns de ſes Acteurs, en un mot, d'avoir

transporté la scène à Paris, supposition d'après laquelle il a dû s'éloigner de son original du côté des usages & du costume ; mais les caractères de ses personnages sont absolument les mêmes, ainsi que les situations dans lesquelles ils se trouvent. En un mot, l'*Ecole des Pères* n'est, pour ainsi dire, que la traduction littérale des *Adelphes*.

L'*Hécyre* & le *Phormion* sont les deux dernières Comédies qui nous restent à déveloper, nous les placerons dans le commencement de la Partie suivante, & c'est par-là que nous terminerons nos extraits des Pièces anciennes. Nous ne nous sommes point dissimulés que ces mêmes extraits pourraient jetter un peu de monotonie sur nos premières livraisons, mais il était essentiel, comme nous l'avons dit, de faire connaître les sources dans lesquelles nos meilleurs Ecrivains ont puisé leurs premières idées, & nous avons vu avec plaisir que nos lecteurs ont été fort aises de retrouver dans l'espace de 300 pages, le fond, l'intrigue, le dénoûment, & même les principales beautés de vingt-quatre Pièces qui demandaient la lecture d'une douzaine de volumes. Nous ne craindrons donc pas de dire que peut-être on a eu tort de nous reprocher que nous avons fait de longues analyses, & si elles le sont pour quelques Gens de Lettres qui possèdent leurs Auteurs Grecs & Latins, elles ne le seront pas pour une infinité de personnes

que leurs occupations n'ont pas mises à portée de faire les mêmes études. A l'égard de nos réflexions, nous les faisons courtes, parce que la première obligation d'un Historien est d'exposer les choses que sa matière lui présente, & qu'on le lit, non pour savoir ce qu'il pense, mais pour s'instruire des faits dont il promet le détail. Nous n'aurons par la suite, que trop d'occasions d'interrompre notre marche, pour nous élever contre les abus qui se commettent au Théâtre, & l'un des plus considérables, c'est le défaut des Costumes dont nous allons commencer à donner les dessins dans le mois prochain. Sénèque a fait neuf Tragédies sur des sujets Grecs ; & les habits de Roi & de Reine, de jeune Prince & de Grand-Prêtre, de Guerrier & de Particulier, les Coëffures, les Chaussures, les Armes & les Attributs de ces différens personnages, seront compris dans la Traduction que nous avons annoncée. C'est de-là que nous passerons à l'historique des Tournois auquel nous joindrons tous les Costumes de la Chevalerie.

Fin de la première Partie du sixième Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE *DES* THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE du ſixième Volume.

Suite des Comédies de Térence.

L'HÉCYRE.

PROLOGUE.

LA première fois qu'on joua cette Pièce, notre Poète éprouva un malheur, un contre-tems qui ne lui étaient jamais arrivés, c'eſt qu'on ne

put ni voir, ni entendre ſa Comédie, parce que le peuple avait donné toute ſon attention à un danſeur de corde. Aujourd'hui on peut la regarder comme tout-à-fait nouvelle, car le Poète ne voulut pas qu'on la recommençât, afin d'être en droit de la vendre une ſeconde fois. Vous avez écouté pluſieurs de ſes Ouvrages, écoutez celui-ci, je vous prie.

SECOND PROLOGUE.

Sous cet habit de Prologue, je ſuis député vers vous, Meſſieurs, pour vous demander une grace que je vous ſupplie de m'accorder. Faites-moi dans ma vieilleſſe les mêmes faveurs que j'ai éprouvées lorſque j'étais jeune. Alors j'ai fait reſter au Théâtre des Pièces qui en avaient été rejettées : par-là, j'ai préſervé de l'oubli & l'Auteur & l'Ouvrage. Entr'autres, lorſque je vous offris des Comédies de Cécilius, les unes tombèrent, les autres eurent bien de la peine à ſe ſoutenir. Comme je ſavais que le ſuccès du Théâtre eſt douteux, je pris une peine réelle ſur une eſpérance incertaine : je remis ces mêmes Comédies ſur la ſcène, je les joüai avec ſoin, afin de ne pas dégoûter le Poète de ſon travail & d'avoir de lui de nouvelles Pièces. Je vins à bout de les faire entendre, & lorſqu'on les connut, elles furent goûtées.

Par ce moyen, je ramenai Cécilius dans la carrière des Lettres & de la Poésie dramatique d'où ses ennemis l'avaient éloigné par leur injustice. Si j'eusse alors méprisé ses Ouvrages, si j'eusse voulu le détourner du travail & l'engager à préférer le repos aux occupations, je vous aurais privés des plaisirs qu'il vous a procurés.

Je vous présente de nouveau l'*Hécyre* que je n'ai jamais pu jouer tranquilement, & votre attention fera cesser son malheur, si elle seconde nos talens. La première fois que je hasardai cette Pièce, on annonça de fameux athlètes & un danseur de corde. La foule, le bruit, les cris des femmes interrompirent mon Spectacle : je revins une seconde fois à l'Ouvrage de Térence, & l'on applaudissait le premier Acte, lorsque tout-à-coup le bruit se répand qu'on và donner des gladiateurs. Le peuple court, on tempête, on crie, on se bat pour les places..... Aujourd'hui tout est calme, on m'accorde le tems de jouer encore cette Comédie, & je vous conjure de l'honorer de votre attention. Ne souffrez pas qu'un petit nombre de Poètes s'empare du Théâtre; que votre autorité vienne au secours de la mienne & la favorise. Si l'avarice ne m'a jamais guidé dans mon art, si j'ai regardé comme ma plus grande récompense, l'honneur de servir à vos amusemens, faites qu'un Auteur qui m'a confié sa défense & qui s'est mis sous votre protection, ne soit pas le

jouet des méchans qui cherchent à lui nuire. Rangez-vous de ſon parti, encouragez par votre ſilence les autres Ecrivains à travailler, faites que je puiſſe avec ſuccès apprendre de nouvelles Pièces dont j'aurai fixé le prix.

Celle-ci fut jouée pour la première fois, pendant la fête de Cybèle, ſous les *Ediles Curules* Sextus-Julius Céſar, & Cornélius Dolabella. Flaccus affranchi de Claudius, en fit la Muſique pour des flûtes égales. Elle fut remiſe au Théâtre ſous le Conſulat de Cneius Octavius, & de Titus Manlius, pour les jeux funèbres de L. Emilius Paulus; enfin elle fut repréſentée pour la troiſième fois, ſous les *Ediles Curules* Q. Fulvius, & L. Martius, par la Troupe d'Ambivius Turpio, & elle réuſſit. En voici le ſujet.

Pamphile aimait éperdûment la courtiſanne Bachis, & ſes parens l'obligent à rompre avec elle pour épouſer Philumène. Il obéit, & pendant les premiers mois de ſon mariage, il n'a aucun commerce avec ſa femme. Cependant il ſe ſent touché de ſa beauté, de ſon eſprit, de la douceur de ſon caractère, en un mot, il en devient amoureux & s'en éloigne avec la plus grande peine pour aller faire un voyage néceſſaire : pendant ſon abſence, Philumène quitte la mère de Pamphile chez laquelle elle demeurait, & va ſe retirer chez ſes parens. On en ignore les raiſons, & la mère de Pamphile

eſt accuſée par ſon mari d'avoir eu de mauvaiſes façons pour ſa bru : la mère proteſte la contraire, & ſur ces entrefaites, arrive Pamphile qui eſt déſolé de ne plus retrouver ſa chère Philumène. On ſoupçonne qu'elle ne s'en eſt ſéparée, que parce qu'il voit toujours Bachis, & cette Bachis que l'on envoie chercher, va voir Philumène à laquelle elle jure que Pamphile n'eſt plus ſon amant. Mais enfin le myſtère ſe découvre, & Philumène acouche d'un enfant dont elle était groſſe avant d'avoir épouſé Pamphile. Celui-ci eſt confondu & renonce pour jamais à une femme qui l'a trahi ſi cruellement, lorſque Bachis fait voir un anneau qu'elle portait à ſon doigt & qu'elle tenait de Pamphile même qui lui avait accuſé l'avoir pris à une jeune fille dont il avait ravi les faveurs dans un endroit écarté où il l'avait rencontrée. Cet anneau ſe trouve être celui de Philumène, Pamphile reconnait qu'il eſt le père de l'enfant & ſe raccommode avec ſa femme.

Nous nous prêterions difficilement à de pareilles ſuppoſitions, mais elles étaient reçues chez les Romains, & ſi le fond de cette Comédie était déplacé ſur nos Théâtres, on y verrait avec plaiſir la manière dont Térence a eu l'art de filer ſon intrigue dans laquelle l'intérêt de curioſité ſe renouvelle & ſe ſoutient depuis le commencement juſqu'à la fin. On ne peut en avoir d'idée, qu'en

lisant l'original, & pour faire sentir son mérite, il aurait fallu donner la Pièce entière.

LE PHORMION.

PROLOGUE.

Le vieux Poète voyant qu'il ne peut arracher Térence au travail & le porter à l'oisiveté, tâche, par ses médisances, de le détourner de sa composition. Les Pièces de cet Auteur, dit-il sans cesse, sont trop simples, trop faiblement écrites; & cela parce que Térence n'a pas mis sur la scène un jeune extravagant qui s'imagine voir une biche qui fuit, de jeunes chiens qui la poursuivent, & la malheureuse qui pleure, qui le supplie de la secourir. Ce vieux Poète attaquerait le nôtre avec moins d'audace, s'il savait que quand une Pièce de cette espèce réussit dans sa nouveauté, elle ne doit pas son succès à son propre mérite, mais au jeu des Acteurs. S'il se trouvait ici quelqu'un qui pensât ou qui dît : si le vieux Poète n'avait pas attaqué le nouveau, Térence n'aurait pu trouver le sujet d'un prologue, puisqu'il n'aurait eu personne à qui dire des injures : on lui répondrait que le prix de la Poésie est proposé à tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, que l'intention du vieux Poète a été d'ôter

toute ressource à notre Auteur, en le détournant de l'occupation qui le fait vivre, que Térence a voulu se défendre, & non attaquer; que s'il avait engagé un combat de politesse, on lui répondrait avec honnêteté, & qu'il doit reconnaître qu'on n'a fait que lui rendre les coups qu'il a portés. Je n'en dirai pas davantage sur cet homme, quoiqu'il ne mette pas fin à ses invectives.

Ecoutez, s'il vous plaît, ce qui me reste à dire. Je vous présente une Pièce toute nouvelle, & qui en grec, a pour titre *Epidicazomenos*. L'Auteur latin l'a nommée *le Phormion*, parce que toute l'intrigue porte sur un Parasite appellé de ce nom. Si vous voulez favoriser notre Poète, honorez-nous de votre attention & de votre bienveillance : faites que nous n'éprouvions pas le même malheur que nous essuyâmes; lorsque le bruit nous força de quitter la scène où bientôt nous fûmes rappellés par votre bonté & par le mérite de nos Acteurs.

Cette Pièce fut jouée aux fêtes Romaines, par la Troupe de L. Ambivius Turpio, & de L. Attilius de Prénefte, sous les *Ediles Curules* L. Postumius Albinus, & L. Cornélius Mérula. Flaccus affranchi de Claudius, en fit la Musique dans laquelle il employa les flûtes inégales. Elle est toute entière imitée de la Pièce grecque d'*Apollodore*, & fut représentée quatre fois sous le Consulat de C. Fannius, & de M. Valérius.

Dans le premier Acte, l'esclave Géta raconte à Dave, autre esclave de ses amis, que Chrémès & Démiphon sont allés voyager chacun de leur côté, qu'en partant, ils l'ont chargé de veiller sur la conduite de leurs fils, & que ces deux fils qui se nomment Antiphon & Phédria, se sont comportés de manière à le mettre dans le plus grand embaras. Celui-ci est devenu amoureux fou d'une Chanteuse qui appartient à un Marchand d'Esclaves, l'autre, d'une jeune fille qu'on lui a dit être Citoyenne & à laquelle il ne pouvait prétendre qu'en l'épousant. Mais le Parasite Phormion a levé toutes les difficultés, & voici le conseil qu'il a donné au jeune Antiphon. » Il y a une loi qui ordonne aux orphelines de se marier avec leurs plus proches parens : je vous dirai le cousin de cette fille & vous ferai assigner au nom de son père dont je supposerai que j'étais l'ami. Nous irons devant les Juges, je motiverai, j'appuirai la parenté, selon qu'il sera utile à ma cause, & comme vous ne réfuterez aucune de mes allégations, je gagnerai sans peine. Votre père reviendra & me fera un procès, mais la fille sera à nous «. — Eh bien ? — Il persuade notre homme ; assignation, plaidoirie, procès perdu, mariage. — Et Phédria, comment vont ses affaires avec sa Chanteuse ? — Tout doucement. — Il n'a peut-être pas beaucoup à donner. — Rien que de belles promesses. — Et quand les pères vont revenir,

comment feras-tu ? — Ma foi, je n'en ſais rien.

Cette ſcène ſe retrouve preſque en entier dans la ſeconde du premier Acte des *Fourberies de Scapin* de Molière, & ſe paſſe entre Sylveſtre, Octave & Scapin.

Dans Térence, les deux Eſclaves ſe retirent, & l'on voit paraître Antiphon & Phédria qui craignent également le retour de Chrémès & de Démiphon; l'un, parce qu'il ſe verra peut-être forcé d'abandonner ſa Chanteuſe dont il n'a pu jouir; l'autre, parce que ſon père l'obligera de ſe ſéparer d'une femme dont la poſſeſſion le rend le plus heureux de tous les hommes. Dans le moment même, arrive Géta qui annonce que le père d'Antiphon eſt revenu, & Antiphon qui ne ſe ſent pas le courage de ſoutenir le premier aſſaut, remet ſes intérêts dans les mains de Phédria qui ſe charge d'adoucir Démiphon. Ce dernier ſe préſente, Géta & Phédria lui font entendre qu'Antiphon a été forcé de contracter ce mariage, mais Démiphon ne peut excuſer la faibleſſe de ſon fils, & quelque choſe que l'on puiſſe lui dire, il eſt réſolu de faire caſſer cet engagement. C'eſt ainſi que finit le premier Acte dans lequel Molière, a pris les IVe, V^e^ & VIe ſcènes du ſien : Scapin y joue le rôle de Géta, & Argante celui de Démiphon. La ſeule différence qui s'y trouve, c'eſt que dans l'Auteur latin, Phédria

plaide en effet la cauſe d'Antiphon, & que dans le Comique français, Scapin eſt chargé de cette beſogne, attendu qu'Octave qui devait parler pour lui-même, n'a pas la force de s'expoſer aux reproches de ſon père.

Dans le ſecond Acte de Térence, Phormion s'informe de l'état actuel des choſes, & ſes batteries ſont ſi bien dreſſées dans ſa tête, qu'il eſt sûr de triompher de tous les obſtacles que lui oppoſera le père d'Antiphon. Oh! le brave homme! le bon ami! s'écrie Géta. Mais Phormion! à force de tendre l'arc, vous pourriez bien rompre la corde. Quelquefois j'ai eu peur.

PHORMION.

Ah! il n'y a rien à craindre. Je ne ſuis pas à mon apprentiſſage. Combien crois-tu que j'aie aſſommé de gens, tant Citoyens qu'Etrangers? Mieux je fais mon métier, plus ſouvent je l'exerce. Dis-moi, as-tu jamais entendu dire que l'on ait porté plainte contre moi?

GÉTA.

Non, pourquoi cela?

PHORMION.

Parce qu'on ne tend point de filets à l'épervier, ni au milan, qui ſont des oiſeaux mal-faiſans, & qu'on n'en tend qu'à ceux qui ne font aucun

mal. On peut gagner avec ceux-ci, avec les autres, peine perdue. Il y a des risques pour ceux dont on peut tirer quelque chose, moi, on sait que je n'ai rien. Tu me diras : *vous leur serez adjugé, ils vous enmeneront chez eux :* point du tout, ils ne voudront pas nourrir un mangeur tel que moi, & à mon avis, ils ont raison de ne pas me rendre le plus grand service pour le mal que je leur aurai fait.

Démiphon paraît, Phormion lui soutient que sa bru est de ses parentes & que s'il ose la maltraiter, il ne manquera pas de l'attaquer en Justice : Démiphon ne sait à quoi se décider, il consulte deux ou trois de ses amis qui se présentent. Leur avis le rend plus incertain qu'il ne l'était, & il prend le parti d'attendre le retour de son frère Chrémès.

Le troisième Acte roule en entier sur l'inquiétude d'Antiphon qui tremble que son oncle ne prononce contre lui, & sur l'embaras de Phédria qui perd son Egyptienne, si dans le jour, il ne donne trente *mines* à Dorion qui l'a vendue à un Etranger qu'elle va être obligée de suivre. Géta se charge de trouver cette somme, mais il se promet de consulter Phormion dont l'audace secondera son projet.

Démiphon commence le quatrième Acte avec son frère Chrémès auquel il demande s'il ramène avec lui la fille qu'il est allé chercher à Lemnos,

& Chrémès lui répond que non. —Pourquoi non? —La mère voyant que je tardais trop & que l'âge de ſa fille ne s'accommodait pas de ma négligence, eſt partie, m'a-t-on dit, avec toute ſa famille pour venir me trouver. — Qui vous a donc empêché de revenir quand vous l'avez ſue partie ? Et ce qui eſt arrivé à mon fils pendant mon abſence, le ſavez-vous? —Oui, & c'eſt un évènement qui dérange tous mes projets. En effet, que j'offre ma fille à quelque Etranger, il faudra lui expliquer par ordre comment elle eſt ma fille & de qui je l'ai eue. J'étais auſſi sûr de votre diſcrétion que de la mienne. Cet Etranger, s'il déſire mon alliance, gardera le ſecret tant que nous ſerons amis, mais ſi nous venons à nous brouiller, il en ſaura plus qu'il ne faut, & je tremble que cette affaire ne parvienne aux oreilles de ma femme.

Géta paraît, & preſſé d'avoir les trente *mines* que Phédria lui a demandées, il feint que Phormion a promis non-ſeulement de ne pas plaider, mais même de reprendre la fille qu'il a fait épouſer au jeune Antiphon, pourvu qu'on lui donne une ſomme d'argent : Démiphon trouve cette ſomme trop conſidérable & proteſte qu'il aime mieux plaider, mais enfin il cède aux repréſentations de Géta & va chercher l'argent néceſſaire pour caſſer le mariage de ſon fils. C'eſt la ſcène VIII[e]. du ſecond Acte des *Fourberies*, excepté que dans Molière,

elle eſt plus comique & plus détaillée que dans l'Auteur latin. Dans ce dernier, Antiphon a entendu toute la converſation de Géta qui a eu l'air de travailler contre lui, & l'on juge de la colère dans laquelle il eſt contre cet Eſclave qui l'expoſe à perdre une femme qu'il adore, mais l'Eſclave le raſſure & lui répond que quelque choſe qui arrive, Phormion ne conſentira jamais à reprendre celle qu'il lui a fait épouſer. Tranquiliſé par cette promeſſe, il court annoncer à Phédria qu'il aura les trente *mines* dont il a beſoin. Dans l'inſtant même, paraît Chrémès qui charge Démiphon d'aller parler à la fille & de l'engager à rompre de bonne grace un engagement qui déplaît à toute la famille. Démiphon y conſent, & à peine Chrémès eſt-il ſeul, que l'on voit arriver une vieille qui lui apprend qu'il eſt le père de la beauté à laquelle Antiphon s'eſt uni à l'inſçu de ſon père. Grands Dieux! dit-il, comme un haſard amène des évènemens qu'on n'oſerait déſirer! En arrivant, je trouve ma fille mariée à celui que je lui deſtinais & comme je le voulais. Un mariage que nous arrangions, mon frère & moi, avec beaucoup de peine, cette vieille femme ſeule l'a fait réuſſir par ſes ſoins, & ſans que nous nous en ſoyons mêlés.

En effet, la jeune perſonne venait de perdre ſa mère, & la vieille s'était livrée aux conſeils de Phormion qui, pour favoriſer l'amour d'Antiphon, avait

ſuppoſé une parenté entre lui & l'objet de ſa tendreſſe. Telle était donc conſéquemment la loi des Athéniens qui obligeait un parent, ou d'épouſer celle de ſa famille qui reſtait orpheline, ou de lui donner une dot. C'était à cette dernière alternative que Démiphon prétendait que ſon fils aurait dû s'en tenir, mais Géta le juſtifie en lui repréſentant que ce fils n'avait point d'argent.

Tout s'éclaircit dans le cinquième Acte, & Chrémès enchanté d'apprendre que ſa fille eſt la femme d'Antiphon, redemande à Phormion les trente *mines* qu'il a reçues pour la reprendre; mais ces trente *mines* ont été données à Phedria; & pour ſe débaraſſer de Chrémès qui le menace de le citer en Juſtice, il déclare à ſa femme qu'il a eu un enfant à ſon inſçu. La femme s'emporte, & Démiphon ne peut parvenir à la raccommoder avec ſon mari.

Molière a pris deux Scènes dans ce dernier Acte, qui ſont la VIIe. & la VIIIe. de ſon troiſième, mais il a eu l'art de les rendre beaucoup plus plaiſantes que celles de Térence, ainſi que toute ſa Pièce qui d'un bout à l'autre, a un ſel & une chaleur qui ne ſe trouvent pas dans l'original. A l'égard du ſtyle, nous ſerions fort embaraſſés de décider lequel des deux doit l'emporter ſur l'autre, & ſi Molière eſt plein de feu, Térence a une délicateſſe, une harmonie, une abondance qui juſtifient

tous les éloges qu'on lui a donnés. Ce que l'on a vu de ſes Comédies, diminue, à quelques égards, les regrets que l'on doit avoir de la perte des Ouvrages de Ménandre, puiſque le Poète Romain les a traduits, ou imités, & il eſt malheureux que des Pièces qui étaient entre ſes mains, ne nous ayent pas été tranſmiſes avec les ſiennes. Il ne l'eſt pas moins que l'on n'ait pu recouvrer celles qu'il avait compoſées pendant ſon voyage en Grèce, & il eſt à préſumer qu'elles étaient ſupérieures à celles-ci qu'il avait faites dans ſa jeuneſſe. Elles ont paſſé ſur nos Théâtres, en entier, ou en partie, elles y ont été applaudies, & l'on ne doit pas douter du ſuccès que ſes dernières y auraient eu, ſi le naufrage de ſon vaiſſeau n'en avait pas privé la poſtérité.

C'eſt ici, comme nous l'avons annoncé, que ſe bornent les extraits détaillés qu'il nous a paru néceſſaire de donner au Public, & nous nous contenterons déſormais d'expoſer dans un ſimple argument, le ſujet des Pièces que nous aurons à faire connaître : nous en exceptons celles dont nos lecteurs n'auront aucune idée & ſur leſquelles nous nous étendrons un peu davantage, lorſque nous y découvrirons du mérite. Paſſons maintenant aux Auteurs dramatiques ſur leſquels nous avons fait des recherches, & leur hiſtoire nous conduira juſques à Sénèque dont nous avons promis la traduc-

tion attendue depuis long-tems par le Public qui ne peut connaître cet Auteur d'après la manière dont il a été rendu par Linage & l'Abbé de Marolles. Si l'on trouve des défauts dans ses Tragédies, on y trouvera aussi de très-grandes beautés, & l'on verra que ses imitateurs lui sont redevables de quantité de morceaux dont souvent ils ont oublié de lui attribuer la gloire..

Fin des Comédies de Térence.



NOMENCLATURE



NOMENCLATURE
DES
POÈTES TRAGIQUES ET COMIQUES
Qui ont été contemporains de Térence, ou qui lui ont ſuccédé.

Q. FABIUS LABÉON

IL vécut du tems de Térence & fut lié avec lui au point que ſouvent il l'aida dans la compoſition de ſes Pièces. Telle eſt du moins l'opinion de Santra dans lequel on lit que ce même Labéon fut Conſul conjointement avec Pompilius, autre Poète comique dont nous parlerons plus bas. Il ne faut pas confondre ce Fabius Labéon avec Actius Labéon qui, au rapport de Probus dans ſes Commentaires ſur Perſe, fit quelques mauvais vers du tems de cet illuſtre Satyrique. On peut en juger par ſa traduction de l'Iliade d'Homère. Ses Ouvrages étaient ſi obſcurs, qu'il ne les entendait pas lui-même. Il y eut encore d'autres Labéons dont le plus connu fut Labéon le Juriſconſulte qui excella dans la ſcience du Droit. Il eſt cité très-ſouvent par les meilleurs Auteurs de l'antiquité.

M. POMPILIUS.

Il fit quelques Comédies, ſoit avant, ſoit après ſon Conſulat, & ne fut pas moins l'ami de Labéon, que de Térence auquel il donna plus d'une fois des conſeils ſur ſes Ouvrages dramatiques. De-là les propos peu avantageux que Luſcius Lavinius ſe permet ſur le compte de ce même Térence, comme le remarque S. Jerôme & avec lui ſon Maître Ælius Donat.

LUSCIUS.

On préſume que c'eſt le même à qui Sédigitus Volcatius donne le neuvième rang parmi les Poètes Comiques, & dans le nombre des Ouvrages qu'il mit au Théâtre, Térentianus cite le *Tréſor* dont Donat explique le ſujet dans l'*Eunuque*. Pœdianus Aſcanius a écrit que Luſcius poſſéda de ſon vivant, la maiſon qui avait appartenu au fils de l'Empereur Antiochus, & d'après S. Jerôme, pluſieurs Savans prétendent que ſon vrai nom était Lucius.

M. PACUVIUS.

Il était de Brindes & neveu, ou petit-fils d'Ennius du côté de ſa mère. Il vint à Rome & s'y diſtingua, non-ſeulement par ſes Tragédies, mais par ſes Ouvrages en peinture. Dans le 35e. Livre de ſon Hiſtoire Naturelle, Pline cite un Temple

d'Hercule élevé dans la Place *aux Bœufs* & peint de la main de Pacuvius. Parvenu à la plus grande vieilleſſe & ſe voyant accablé d'infirmités, il prit le parti de ſe retirer à Tarente où, ſelon Eusèbe, il mourut dans la 47e. *Olympiade*, âgé de près de 90 ans. Son épitaphe qu'il compoſa lui-même, prouve qu'il avait de la modeſtie & du talent, ajoute Gellius. La voici :

Jeune homme, quelque preſſé que tu ſois, cette pierre te prie de la regarder & de lire ce qui y eſt écrit. Ici repoſent les os du Poète Pacuvius Marcus : tu ſais tout ce que je voulais te dire. Adieu.

Nous croyons devoir rapporter ici une anecdote aſſez plaiſante qu'un certain Valère met ſur le compte de ce même Poète, dans une lettre qu'il écrit à Ruffin. Un jour, lui marque-t-il, Pacuvius, les larmes aux yeux, dit à un nommé Actius, ou Arius ſon voiſin : » Ami, j'ai dans mon jardin un arbre maudit où ma première femme s'eſt pendue, enſuite ma ſeconde, & dans le moment, ma troiſième vient d'en faire autant. Eh quoi, lui répondit le voiſin, des évènemens auſſi heureux vous font pleurer ! Bons Dieux ! de combien de dépenſes cet arbre vous a délivré ! Donnez-moi, mon ami, donnez-moi de ce bois fortuné, je veux en planter «. Cicéron, dans ſon ſecond Livre de l'Orateur, met cette hiſtoriette au rang des choſes ridicules & attribue la réponſe d'Actius à l'ami d'un

Sicilien qui se désolait de ce que sa femme s'était pendue à un figuier.

ACTIUS.

Il naquit de parens affranchis, sous le Consulat de Serranus & de Mancinus. Il dit lui-même, au rapport de Cicéron, qu'à l'âge de trente ans, il donna des Pièces de Théâtre sous les mêmes *Ediles* & en même-tems que Pacuvius qui pour lors était âgé de 80 ans. Ce dernier, prétend Gellius, vivait à Tarente; le jeune Actius y passa & fut curieux de voir le vieux Poète qui le retint chez lui pendant plusieurs jours. Il désira même d'entendre son *Atrée*, Actius lui en fit la lecture, & l'on rapporte que Pacuvius lui dit qu'il trouvait de l'élévation dans sa Tragédie, mais qu'en même-tems, il y appercevait un peu de rudesse. » Vous avez raison, lui répondit Actius, & je n'en rougis pas, car j'espère que je ferai mieux par la suite. On dit, ajouta-t-il, qu'il en est des esprits comme des pommes. Elles sont d'abord dures & aigres, mais elles deviennent tendres & agréables. Celles, au contraire, qui commencent par être molles & colorées, se gâtent avant de parvenir à la maturité : il faut donc aussi que l'esprit ait certaines duretés que le tems corrige «. Cette anecdote est rapportée mot pour mot par Vellius, & tous les Historiens conviennent qu'Actius devint si cher au peuple

Romain, qu'un de ses détracteurs fut condamné par P. Mutius. On lit dans Pline que ce Poète était d'une petite taille & qu'il se fit ériger une statue fort grande qui fut placée dans le Temple des *Muses*. On raconte qu'un jour on lui demanda pourquoi il ne plaidait pas, lui qui, dans ses Tragédies, savait si bien forcer le sentiment, & qu'il en donna cette raison que l'on trouve dans Fabius. » C'est qu'au Théâtre, on ne dit que ce que je veux, au lieu qu'au Barreau, mes adversaires ne manqueraient pas de dire ce que je ne voudrais pas «. Décius Brutus aimait tant cet Auteur, qu'il fit graver quantité de ses vers sur les frontispices des temples & sur d'autres monumens publics.

» Lorsque Jules César entrait dans l'assemblée des Poètes, dit Valère Maxime, Actius ne se levait jamais pour le recevoir, non pas dans la vue de manquer à sa dignité, mais parce qu'il se croyait supérieur à lui du côté du mérite littéraire. On ne doit donc pas regarder cette conduite comme une insulte de la part d'Actius, attendu que dans ces sortes d'assemblées, la prééminence ne se dispute point par des titres de noblesse, mais par des ouvrages d'esprit «.

Plusieurs Ecrivains prétendent qu'outre ses Pièces de Théâtre, Actius fut l'Auteur des Annales dont Aurélius Macrobe cite les vers suivans dans son premier Livre des *Saturnales*.

Maxima pars Graium Saturno & maximæ Athenæ
Conficiunt ſacra, quæ cronia eſſe iterantur ab illis.
Cumque diem celebrant per agros urbeſque fere omnes
Exercent epulis læti, famuloſque procurant
Quiſque ſuos, noſtrique itidem, & nos traditus illinc
Iſte, ut cum famuli Dominis epulentur ibidem.

» Les Athéniens & la plupart des Grecs célè- » brent en l'honneur de Saturne, des fêtes qu'ils » nomment *Saturnales*. Pendant ces fêtes, à la ville » comme à la campagne, on ſe livre à la joie & à » tous les plaiſirs de la table : il en eſt de même » parmi nous, & c'eſt des Grecs que nous tenons » l'uſage où nous ſommes de manger ces jours-là » avec nos domeſtiques «.

Tragœdiæ, dit Quintilien dans ſon dixième livre ſur Actius & Pacuvius, *Tragœdiæ ſcriptores clariſſimi gravitate ſententiarum, verborum que pondere & authoritate perſonarum. Cœterum nitor, & ſumma in excolendis operibus manus, magis videri poteſt temporibus, quam ipſis defuiſſe, virium tamen actio plus tribuitur. Pacuvium videri doctiorem, qui eſſe docti affectant, volunt.*

» Ces illuſtres Auteurs ont réuni dans leurs » Tragédies, la nobleſſe des penſées à l'énergie du » ſtyle, & à l'importance des perſonnages. Du » reſte, s'ils ont répandu moins de grace dans leurs » ouvrages, & s'ils ne les ont pas portés à un plus » haut degré de perfection, c'eſt plutôt la faute

» des tems que la leur. Néanmoins on trouve dans » Actius plus de force & d'énergie. Ceux qui font » parade d'érudition, prétendent qu'il y en a » davantage dans Pacuvius «. Quoiqu'il en foit, Ciceron dit le plus grand bien de ces deux Ecrivains, & les Hiftoriens citent d'eux quantité de pièces d'où l'on a extrait de très-belles penfées.

APHRANIUS.

Il ferait regardé comme un des meilleurs Auteurs de l'Antiquité, s'il n'avait deshonoré fes ouvrages, en y mettant en jeu des paffions contre nature, & en cela, dit Fabius, il n'a fait que peindre fes propres mœurs. De-là ce vers d'Aufonius Gallus :

Quam toga facundi fcenis agitavit Aphrani.

C'eft le témoignage qu'il fe rend à lui-même dans un de fes prologues, & c'eft ainfi qu'en parle Macrobe dont le fentiment eft conforme à deux Commentateurs d'Horace, Airon & Paphirion. Gellius rapporte plufieurs vers d'Aphranius, parmi lefquels on remarque les deux fuivans fur la fageffe.

Me genuit ufus, mater peperit memoria,
Sophiam me vocant Graii, vos fapientiam.

Cicéron obferve que fouvent Aphranius a profité des idées de l'Orateur Titius, mais qu'il les a rendues avec un ton peu convenable.

FABIUS DORSENNUS.

Horace parle de ce Poëte dans le ſecond livre de ſes Epîtres à Auguſte, & fait entendre que cet Auteur avait été attiré au Théâtre plutôt par l'appât du gain, que par le deſir d'acquérir de la gloire. *Quantus*, dit-il :

Quantùs ſit Dorſennus edacibus in paraſitis,
Quam non aſtricto percurrat palpita ſocco.
Geſtis enim nummam in loculos demittere, poſthac
Securus, cadat, an recto ſtat fabula talo.

» Voyez avec quelle force Dorſenne peint la » voracité des paraſites ; quelle faibleſſe au con- » traire & quelle négligence dans tous ſes autres » portraits ! mais il ne faut pas en être ſurpris. » Cet homme là ne travaille que pour l'argent, » peu lui importe que ſa pièce tombe, ou qu'elle ſe » ſoutienne «.

Fr. Pétrarque adopte cette idée dans le vers ſuivant, où il peint ce même Dorſenne.

Qui menſas, verſuque gregem laceraret edacem.

» Lui qui dans ſes vers mettrait en pièces la » troupe vorace des paraſites «. Annœus Sénèque prétend que l'on avait gravé ces paroles ſur ſon tombeau.

Hoſpes reſiſte & philoſophiam Dorſenni lege.

» Paſſant, arête toi, & lis la philoſophie de Dorſenne «. Pierre Crinitus parle d'une pièce d'or

où ce Poète était représenté sous une figure barbare entourée de ces caractères. *Dorsenn. P.* mais cette médaille a été perdue.

SEXTUS TURPILIUS.

Volcatius lui donne le septième rang parmi les Poètes comiques. On prétend qu'il fut intimement lié avec Térence, & que quelquefois on joua en même tems des pièces de ces deux Auteurs. Les Grammairiens en attribuent un grand nombre à Turpilius, & vantent sur-tout celle qu'il avait intitulée *Trasileon.* » Le commerce des lettres, disait-il, est la seule chose qui rend présens les hommes absens «. Ce trait est rapporté par Saint Jérôme, dans une lettre à Nicias d'Aquilée. Pline parle d'un autre Turpilius, Chevalier Romain, qui excella dans la peinture.

LICINIUS IMBREX.

Si l'on établit une quatrième place pour les Poètes comiques, dit Volcatius, ce sera pour Licinius Imbrex qu'il faut distinguer d'un autre Licinius qui fit des vers iambes & des épigrammes. Cicéron, Festus & plusieurs autres Ecrivains parlent souvent des Comédies du premier.

M. ATTILIUS.

Volcatius le met au cinquième rang des Auteurs comiques, & cependant Marcus Tullius, dans

ſes lettres à Atticus, prétend qu'il ne fit que des Tragédies d'un ſtyle dur & barbare. Il en cite ces deux vers.

Suam cuique ſponſam, mihi meam.
Suum cuique amorem, mihi meum.

» Chacun a ſa femme, j'ai la mienne, chacun a ſes amours, j'ai les miens «. C'eſt ainſi que pluſieurs Littérateurs ont traduit ce paſſage, mais peut-être devrait-on l'interpréter de la manière ſuivante. » Qu'on laiſſe à chacun la jouiſſance de ſon épouſe, & qu'on me laiſſe celle de la mienne. Que chacun ſoit tranquile dans ſes amours, & que l'on ne trouble pas les miens «.

Cicéron parle de cet Attilius dans ſon premier livre *de finibus*, & dit que Licinius l'appellait le Poète de fer.

QUINTUS TRABEA.

Volcatius le range dans la huitième claſſe des Auteurs comiques, & Cicéron le cite dans pluſieurs de ſes ouvrages, entr'autres dans ſon ſecond livre *de finibus*. Trabée, dit-il, donne trop à la volupté qu'il regarde comme la ſource des vrais plaiſirs de l'ame.

TITINIUS.

Il reſte très-peu de choſe ſur la vie de cet Auteur, & néanmoins il en eſt fait mention par

Feſtus, Nonius, Briſcien &c. qui lui attribuent *Pſalthrie, Gémine* & *Barbare.* C'eſt d'après lui que Serenus ordonne à un enfant de raſſembler de l'ail comme un excellent préſervatif contre l'enchantement. Les vers de Serenus à ce ſujet, prouvent que Titinius avait donné de très-bonnes pièces au théâtre.

Cn. Aquilius.

Ce Poète eſt cité par Varron & Gellius : ce dernier rapporte qu'on lui avait attribué quelques Comédies de Plaute, entr'autres la *Bœotie.* Le nom d'Aquilius fut commun à pluſieurs grands hommes parmi leſquels il faut diſtiguer C. Aquilius Gallus, Auteur très-verſé dans la ſcience du droit civil.

Lucius Pomponius.

Il fut célèbre dans la compoſition des pièces *Atellanes,* & Saint Jérôme dans ſa *chronique* d'Euſèbe, rapporte qu'il fleurit vers la cent ſoixante-douzième *Olympiade.* Nous ſavons, dit Velleius Paterculus, que du tems des Hiſtoriens Piſenna, Rutilius & Quadrigius, vécut le Poète Pomponius, Ecrivain recommandable par la nouveauté du genre qu'il inventa, & par les ſentimens dont il l'embellit, mais il fut peu délicat dans ſes expreſſions.

PUBLIUS POMPONIUS II.

Le premier était de Boulogne, & celui-ci de Véronne, ſelon Pline. Il compoſa des Tragédies, & vécut ſous les Empereurs Caius & Claude qui en faiſaient très-grand cas, ſur-tout le premier. Fabius prétend que lorſque quelqu'un de ſes amis lui conſeillait d'ôter certaines choſes de ſes Pièces, ſon uſage était de répondre : *J'en appelle au peuple.*

Pomponius ne ſe diſtingua pas moins dans les armes que ſur le Théâtre, & on lit dans Tacite que le Sénat lui accorda les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu les *Cattes*, peuple de Hène. On ajoute qu'il avait l'amitié la plus tendre pour Pline dont il était le parent & le compatriote. Tous les deux étaient d'une des plus illuſtres familles de Véronne. Ce fait eſt confirmé par Pline le jeune qui parle beaucoup de l'attachement de Pomponius pour ſon oncle.

Lilio Giraldi aſſure avoir vu le nom de ce Poète ſur trois médailles : la première offrait au revers une Muſe tenant une lyre de la main gauche, & un cyſtre de la droite. Sur les deux autres, on voyait auſſi des Muſes, mais avec des attributs différens.

SULPITIUS.

On lit dans Aſcanius Pœdianus, qu'il fut la cauſe de la guerre civile qui s'éleva au ſujet des deux

frères Caius Cæſar Edile, & Lucius Cæſar Préteur. Le premier ſe flattait d'être nommé Conſul ſans paſſer par la Préture : Sulpitius fit échouer ſon projet par la force de ſon éloquence, & l'on courut aux armes. Ce fait eſt raconté fort au long par Cicéron dans ſa harangue pour Scaurus, mais pour en revenir à Sulpitius, Pœdianus que nous venons de citer, prétend qu'il fit d'excellentes Tragédies. Cicéron dans Brutus, l'appelle l'Orateur tragique.

SERVIUS SULPITIUS.

Il fut bon Poète & célèbre Juriſconſulte. C'eſt lui dont Cicéron pleura la-mort dans ſes *Philippiques*, & auquel il fit élever une ſtatue par ordre du Sénat, parce qu'il était mort en ambaſſade. Les Auteurs anciens diſent le plus grand bien de ſes ouvrages, mais le témoignage le plus avantageux que l'on puiſſe produire en ſa faveur, ce ſont les lettres même que l'on trouve dans Cicéron. Elles ſont pleines d'élégance & d'érudition.

T. QUINTIUS ATTA.

Il fit quelques pièces comiques, & ſelon Saint Jérôme, il mourut à Rome vers la 170e Olympiade. Les Grammairiens parlent de quelques-unes de ſes Pièces, & Iſidore en cite quelques vers qui nous apprennent la manière dont autrefois on employait le ſtylet dans l'écriture.

MUMMIUS.

Ce fut lui qui, ſelon Aurelius Macrobius, fit revivre les Pièces *Attellanes*, données autrefois par Novius & Pomponius.

DIODORUS SICULUS.

Les Hiſtoriens ont parlé de pluſieurs Auteurs de ce nom, & l'on croit que celui-ci eſt le même qui, du tems d'Auguſte, écrivit en Grec un ouvrage intitulé la *Bibliothèque.* Cet ouvrage & les voyages qu'il fit pour en recueillir les matériaux, l'occupèrent trente années entières. Suidas & Athénée lui attribuent pluſieurs Comédies, parmi leſquelles ils diſtinguent *Epiclère*, *Auletris* & les *Panégyriſtes.* Strabon qui en parle comme d'un Auteur très-eſtimé de ſon tems, cite deux autres Iſidores dont l'un était originaire d'Alexandrie, & s'était acquis une grande réputation par ſes Tragédies. Le quatrième Diodore naquit à Sinope dans le Pont, & ſi l'on en croit Athénée, il fit d'aſſez bonnes Comédies. Enfin il y eut un cinquième Diodore, ſurnommé Epaite ou Elaïte, qui compoſa des Elégies. C'eſt de lui que Parténée dans ſes amours, a emprunté la fable de Daphné changée en laurier. La manière dont il raconte cette aventure, eſt différente de celle que l'on trouve dans Ovide, & en cela, il a été ſuivi par Probus dans les *Géorgiques* de Virgile.

LÉONTIUS.

Il était Argien, Difciple d'Athénion, & ami intime de Juba, Roi de Mauritanie. Athénée dans fon huitième livre, cite quelques-unes de fes Tragédies.

DÉCIUS LABÉRIUS.

Il était Chevalier Romain, & compofa plufieurs Pièces dans le genre bouffon. (Voyez ce que nous en avons dit, Tom. IV, Part. prem. p. 117 & 118). Un jour, il cherchait une place au Spectacle, & Cicéron lui dit : *Je vous en aurais donné une auprès de moi, mais je fuis affis trop à l'étroit.* Le but de l'Orateur dans ces paroles était de lancer une Epigramme fur Céfar qui avait admis au Sénat des hommes de toute efpèce, Labérius le fentit, & fit la réponfe fuivante : *Il n'eft pas étonnant que vous vous trouviez à l'étroit, vous qui avez coutume d'avoir deux places.* Cicéron venait de quitter le parti de Pompée pour embraffer celui de Céfar, & Labérius ne pouvait lui reprocher fa légèreté avec plus de fineffe. *Il eft jufte*, lui dit une autre fois Publius qui venait de l'emporter fur lui dans une Pièce, *il eft jufte que vous foyez le fpectateur indulgent de celui dont vous avez été le rival. Les mêmes*, reprit Labérius, *ne peuvent pas toujours occuper les premières places : lorfque vous ferez monté au plus haut degré de gloire,*

vous aurez de la peine à vous y maintenir, & vous tomberez avant que d'en descendre. Tel est mon sort, & tel sera celui de l'Ecrivain qui me suivra. La louange publique n'est pas pour un seul.

Cicéron a parlé quelquefois de ce Poète, & voici ce qu'il en écrivait à Cornificius : *A force d'habitude, je me suis tellement endurci dans mes malheurs, que je voyais sans émotion T. Plancus dans les Jeux donnés par César, & que je n'étois pas fâché d'entendre les Pièces de Labérius & de Publius.* Tel est à-peu-près le jugement qu'en porte Horace lorsqu'il dit : J'admire les saillies de Labérius dans ses Pièces bouffonnes, comme j'admire d'excellens Poëmes. Gellius observe que Labérius abusait étrangement de la permission de faire des mots, & il en donne dans son Livre 16e, une liste à laquelle il a joint celle des Pièces du même Auteur qui jouit de toute sa santé jusqu'à une extrême vieillesse. St. Jérôme prétend dans sa Chronique d'Eusèbe, qu'il mourut à Pouzol, dix mois après les funérailles de César.

PUBLIUS.

Il était Syrien de nation, & c'est de-là que lui vint le nom de Syrus. Il naquit dans la servitude, & sa figure, son esprit le rendirent cher à son maître qui, après l'avoir affranchi, le fit élever avec le plus grand soin. Lorsqu'il se fut acquis

de

de la réputation par ses Pièces comiques, il parcourut les différentes Villes d'Italie où il réunit tous les suffrages, & bientôt il fut appellé à Rome par César qui fit jouer ses Pièces dans les Jeux. Publius y défia tous ceux qui travaillaient alors pour le Théâtre, le sujet fut choisi, le tems fixé, & Publius l'emporta sur ses concurrens du nombre desquels était Labérius. Les ouvrages de ce même Publius étaient remplis de maximes que l'on retrouve dans plusieurs Ecrivains, tels que Gellius, Macrobe, Sénèque & autres.

CN. MARTIUS.

Il était plein d'érudition, & fut Auteur de quelques Pièces comiques. Antoine Julien, habile Rhéteur, disait que son oreille était agréablement flattée des mots nouveaux que cet Auteur avait inventés. *Il a su*, ajoute Térentianus Maurus, mettre dans son style autant de graces & de beauté, que le Poète Grec Hypponax qu'il a pris pour modèle dans la composition de ses vers *minyambes.*

Il a existé un autre Cn. Martius connu par son goût pour l'agriculture, & par la faveur dont il jouit auprès d'Auguste. On lui attribue une Lettre très-estimée qui se trouve dans le Livre 11e de celles de Cicéron.

Dans le même tems à-peu-près, vécurent Hos-

tilius & Lentulus cités par Florus Septimius Tertullien dans son Apologétique pour les Chrétiens, où il parle des Pièces de Théâtre & de la lubricité des Dieux du Paganisme. Il en fait encore mention dans son Livre du *Manteau de Lentulus....* *Ce noble ruiné*, dit Juvénal, Satyre VIII, *a très-bien joué Lauréole suspendu à un gibet auquel, selon moi, il devrait être vraiment attaché.*

Laureolum velox etiam bene Lentulus egit,
Judice me, dignus vera cruce.

Cependant, il n'est pas certain que le Poète Lentulus soit celui sur le compte duquel Juvénal s'exprime aussi librement.

PAPPIUS.

Il savait remuer les passions de ses auditeurs avec tant d'art, qu'il les faisait pleurer à sa volonté. Aussi disait-il : *Mes amis & ceux qui me connaissent, ne manqueront pas de verser des pleurs à ma mort, car de mon vivant j'en ai fait répandre à tout le monde.* C'est vraisemblablement lui que Fr. Pétrarque avait en vue lorsqu'il a dit dans son Eloge sur la *Poétique : J'ai connu un Auteur qui par ses chants savait attendrir les cœurs les plus durs, & qui avait le pouvoir de leur arracher des larmes.* Malgré ces autorités, quelques Grammairiens prétendent que Pappius ne fut qu'Acteur.

FUTURIUS, ou *SUTRIUS*.

Il composa quelques Pièces comiques dans l'une desquelles il fait dire à une Courtisanne : *Tu m'apportes du myrte, afin que je soutienne les assauts de l'amour avec plus de force.* Ce trait est cité par Fulgence qui écrit Futrius au lieu de Sutrius. Il eut pour contemporain le Poète Succius, Auteur de plusieurs Pièces, & entr'autres de la *Pêcheuse* dont on faisait très-grand cas.

RUTILIUS GÉMINUS.

Il se rendit célèbre par quelques Tragedies, & sur-tout par un *Astyanax* qui fut très-estimé. Il composa aussi les Livres *pontificaux* dans lesquels il dit beaucoup de choses sur les douze Prêtres de Cérès & de Bachus. Lilio Giraldi assure avoir vu de lui un petit Ouvrage en vers élégiaques, dans lequel il avait rendu avec la plus grande élégance, l'histoire d'une quantité de faits très-curieux. Cet Ouvrage avait pour titre : *Rutilii Claudii numatiani.Galli ad venereum Ruffinum Hodæporicon.* On croit qu'il vécut du tems d'Honorius, qu'il était Français de nation, homme Consulaire, & Capitaine des gardes.

GRACCHUS.

Il composa des Tragédies, & fut contemporain d'Ovide qui en parle dans son 3[e] *Livre du Pont.*

Cum Varius, Gracchusque darent fera dicta tyranno &c.

Ce vers désigne *Thyeste* dont ce même Gracchus fut l'Auteur, conjointement avec Varius.

PHILISTION.

L'opinion commune est qu'il était de Nicée, & ce sentiment est confirmé par l'Epigramme suivante traduite du grec : *Philistion de Nicée qui a su mêler la gaité aux chagrins dont la vie humaine est accompagnée.* On présume qu'il vécut sous l'empire d'Auguste, vers la 196ᵉ *Olympiade*, & tous les Historiens assurent qu'il mourut en riant. Ses Comédies étaient pleines de graces & de délicatesse. *Quoiqu'on n'ait aujourd'hui que du mépris pour les Pièces comiques*, dit Cassiodore, (*Liv. IV de ses Œuvres diverses*) il s'en est trouvé une de Philistion, que l'on a conservée avec soin comme un remède excellent contre la tristesse. St. Jérôme parle de cet Auteur dans ses Apologies contre Ruffin.

NICOLAS DAMASCÈNE.

Il était contemporain de Philistion, &, comme lui, il composa en grec des Tragédies & des Comédies que les Grammairiens prétendent avoir été très-estimées. Egesippe & Joseph assurent qu'il fut intimement lié avec Hérode Roi des Juifs. Suidas ajoute que des mœurs douces & agréables,

une taille avantageuse, un air noble & distingué, un visage riant, une modestie toujours égale lui gagnèrent les bonnes graces d'Auguste. Les Anciens font grand cas de ses ouvrages, & sur-tout de son Histoire qu'il avait donnée en plusieurs volumes. » La science, disait-il, peut être comparée à un long voyage : il est des endroits que l'on traverse rapidement, d'autres dans lesquels il faut s'arêter, soit pour manger, soit pour les considérer avec attention : c'est ainsi que l'on parvient au terme désiré, & que l'on finit par se trouver dans sa propre maison. Il en est de même de la science, & après avoir parcouru les différens objets de nos connoissances, nous arrivons enfin à la vraie sagesse, séjour du repos & du bonheur «.

C. MÉLISSUS.

Il était originaire de Spolette où il naquit libre; mais il y fut abandonné par ses parens, & il passa dans les mains d'un particulier qui lui fit faire de si bonnes études, qu'il entra au service de Mécène en qualité de Grammairien. Ce maître lui plut au point, qu'il aima mieux rester son esclave, que de céder aux sollicitations de sa mère qui fit tous ses efforts pour l'engager à jouir des droits de sa naissance. Cependant il fut mis en liberté peu de tems après, & appellé Mécène Mélisse, comme on peut le voir dans le 28e. *Livre* de l'Histoire

Naturelle de Pline. *Nous avons ſu*, dit cet Auteur, *que Mécène Méliſſe s'abſtint de toute eſpèce de travail pendant trois années entières, parce qu'il était incommodé de convulſions & d'une perte de ſang, mais Mécène le préſenta à Auguſte qui lui confia la garde des Bibliothèques dans le Portique d'Octavie. A l'âge de 60 ans, il fit un Recueil de bons mots & inventa un nouveau genre de Pièces comiques qu'il nomma Trachatæ.* Il eſt fait mention de ce Poète dans Ovide & dans Acron qui parlent en même-tems d'Hélius Lamia, d'Antoine Rufus & d'Aphricanus Pompée, Auteurs peu connus.

HÉLIUS MÉLISSUS.

De notre tems, dit Gellius dans ſon 18ᵉ. *Livre des Nuits Attiques*, il y a eu un Hélius Méliſſus Grammairien d'une grande réputation ; mais en Littérature, il avait plus de vanité que de ſcience. Outre un très-grand nombre d'ouvrages dont il fut l'Auteur, il compoſa un Livre que l'on regarda comme très-précieux au moment où il parut. Il avait pour titre, *la Propriété de parler*, & Méliſſus prétendait que ce privilége était la corne d'abondance. *Qui donc*, dit Gellius, *croira pouvoir parler proprement & comme il convient, s'il n'a pas le Livre de Méliſſe ?* Gellius parlait-il ironiquement, ou diſait-il ce qu'il penſait ?

TURANIUS.

Il vécut ſous Auguſte & fut contemporain de Méliſſus. Il fit quelques Tragédies, & ſon nom eſt cité dans Ovide qui dit en parlant de lui :

Muſaque Turani tragicis innixa cothurnis.

Le même Poète parle de Lupus qu'il dit avoir joué dans les Pièces de ſa compoſition. Dans ce tems encore, vivait Sévère dont Ovide reçut une Elégie qui ſe trouve inſérée dans le *IV*ᵉ *Livre du Pont.*

ASINIUS POLLIO.

Il joignit le talent de la poéſie à celui de l'éloquence, & ſon nom eſt cité dans Horace, ainſi que dans Catulle qui l'appelle le père des ſaillies & de l'enjoûment. *Pollion*, dit Eusèbe dans ſes Chroniques, *vivait dans la* 195ᵉ. *Olympiade ; il était Orateur & homme Conſulaire. Il triompha des Dalmates & mourut à Tuſculum, dans la* 80ᵉ. *année de ſon âge.* Quintilien, dans ſes *Controverſes*, ajoute qu'il avait toujours été l'ennemi de Cicéron contre lequel il s'acharna, même après ſa mort.

ASINIUS GALLUS.

Il était fils de Pollion, & comme lui, il perſécuta les mânes de Cicéron auquel il compara ſon père qu'il mit beaucoup au-deſſus. Il exiſte encore

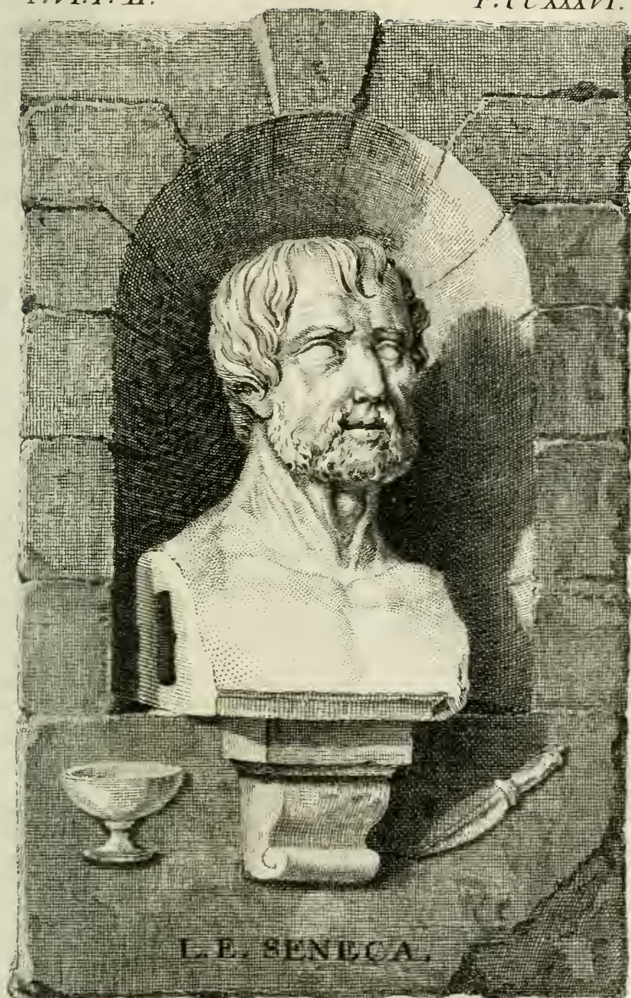
des vers de Pline le jeune ſur les Livres que Gallus compoſa contre ſon ennemi qui trouva un défenſeur dans la perſonnne de Claudius, & Gallus fut réduit au ſilence. Dion & Tacite racontent de quelle manière il encourut la diſgrace de Tibère qui, ſelon Eusèbe, le fit périr dans les ſupplices les plus cruels, vers la 199[e]. *Olympiade*, un an avant la mort de Tite-Live.

ARISTIUS FUSCUS.

Il fit des Comédies ſelon Porphirion, & des Tragédies ſelon Acron. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il vécut ſous Auguſte, & fut un des grands amis d'Horace.

ANNÆUS SÉNÈQUE.

On diſtingue communément Sénèque le *tragique* de Sénèque le *Philoſophe*, & les ſavans n'ont encore pu décider auquel des deux on eſt redevable des Tragédies dont nous allons offrir la traduction. Selon Juſte Lipſe, le père du *Philoſophe* vivait à Cordoue pendant la guerre civile de Céſar & de Pompée. Il y enſeignait la rhétorique, & avait pour femme Helvia dont il eut trois fils, ſavoir le *Philoſophe*, Annæus Novatus & Mela, père de Lucain. Le même Juſte Lipſe aſſure que le premier eſt vraiment l'Auteur des Tragédies, & ſon opinion eſt confirmée par celle d'Eraſme.



J. D. Dugourc del.   L. Jogan Sculp.

SÉNÉQUE.

Malgré la févérité de fa morale, cet Ecrivain ne fut point infenfible à l'amour, & jaloux de plaire, il plut en effet à la célèbre Agrippine, feconde femme de Claude, mais fon intrigue ne tarda point à fe découvrir, & Sénèque fut relégué dans l'Ile de Corfe où pour charmer fon exil, il compofa ces Pièces de Théâtre dans lefquelles on retrouve cette abondance ingénieufe & fouvent fatigante qui fe rencontre à chaque inftant dans fes œuvre philofophiques.

Quelques Auteurs affignent une autre caufe à la compofition de fes Tragédies, & Gronovius prétend qu'il les fit dans la vue de voiler fa morale à Néron dont le caractère devenait de jour en jour plus impétueux : ce moyen, ajoute-t-il, lui parut le plus favorable pour donner à fon élève des leçons qui puffent le modérer, fans choquer fon amour-propre.

Heinfius n'attribue au grand Sénèque qu'*Hyppolyte*, *Médée*, les *Troyennes* & *Thyefte*; *Hercule furieux*, *Œdipe* & *Agamemnon*, à fon frère vulgairement appellé le *Tragique*. A l'égard de la *Thébaïde*, de *Hercule fur le mont Oëta* & *d'Octavie*, il conjecture qu'elles font de trois différens Auteurs inconnus. Ce critique ne fait aucun cas de la première, mais Jufte Lipfe la regarde comme un chef-d'œuvre, & ne l'appelle que la

divine Thébaïde. On a même avancé qu'elle était de quelque Poète célèbre du ſiècle d'Auguſte.

Le Père Brumoy affirme que ces mêmes Tragédies ne ſont d'aucun Sénèque, mais d'un Anonyme qui aura pris ce nom très-fameux alors dans la République des Lettres; mais cette opinion eſt ſans fondement, & l'Auteur du Théâtre des Grecs ne l'aurait point haſardée, s'il avait étudié le ſtyle des deux Sénèques avec autant d'attention que celui de Sophocle & d'Euripide. Il aurait trouvé la même marche, la même érudition, la même manière dans les Tragédies que dans les œuvres Philoſophiques du Précepteur de Néron. Le fond des idées & des images eſt abſolument du même génie, & par-tout on retrouve le *Philoſophe* dans le *tragique*, excepté dans *Octavie* & dans *Hercule ſur le mont Oëta.* Quant à cette dernière où il paraît lui-même ſur la Scène, il eſt certain qu'elle n'eſt pas de lui; mais d'après les autorités que nous venons de citer, & ſur-tout d'après le ſtyle qui nous ſemble la plus déterminante de toutes les raiſons, il n'eſt guères poſſible qu'il ne ſoit pas l'Auteur des autres. Revenons à ſa perſonne, & l'on verra qu'il doit être mis au nombre de ces hommes rares qui ont paru dans le monde.

Originaire d'une province encore réputée barbare, il arrive à Rome avec ſon frère & ſon ne-

veu : Caligula y régnait, les deux Sénèques étaient d'une des plus grandes familles de Cordoue, & peut-être ne durent-ils qu'à cet avantage la distinction avec laquelle on les accueillit dans une ville où l'on avait le mépris le plus injurieux pour tous les étrangers. La philosophie & l'éloquence y jouissaient alors de la plus haute considération, & les deux Espagnols étudièrent la réthorique sous Pomponius Marcellus, la doctrine de Zénon sous Socion d'Alexandrie.

Notre Sénèque ne tarda pas à étonner ses maîtres par la rapidité de ses progrès, & bientôt il figura parmi les grands Orateurs de son tems. Il plaida même une cause célèbre dans le Sénat qui le combla d'éloges, mais Caligula qui se flattait d'être le plus éloquent des Romains, fut jaloux de voir qu'un étranger osât lui disputer ce titre, & Sénèque abandonna le barreau. Né avec de l'ambition qui perce à travers tous les voiles dont il cherche à la couvrir dans ses écrits, il s'attacha d'abord à Domitius, premier époux d'Agrippine, moins pour lui cependant que pour cette femme à laquelle il inspira de l'amour, & qui dans la suite fut l'instrument de sa fortune. Exilé pour elle, & rappellé au bout de deux ans sous l'Empire de Claude auquel elle s'était mariée, il fut élevé à la préture, & nommé gouverneur de Néron qui, après avoir été le bourreau de sa mère, de son frère, de sa femme &

d'un nombre infini d'illustres victimes, finit par immoler Sénèque même. La seule grace qu'il obtint, ce fut de choisir le genre de sa mort, & il eut le courage de s'ouvrir les veines. Ses amis fondaient en larmes, & le mourant faisait tous ses efforts pour les consoler. *Voyez*, leur disait-il, *voyez mon âge & mes infirmités. Néron me fait descendre dans la tombe à laquelle je touchais & où j'allais descendre sans lui. Faut-il vous affliger parce que je devance mon heure de quelques momens?........ Vous, ma chère femme, ma vertueuse Pauline, ressouvenez-vous de moi, de mon amitié pour vous, vivez heureuse, & supportez courageusement ma perte.*

Mais cette fidèle & courageuse épouse lui déclare qu'elle ne veut pas lui survivre, & qu'elle lui demande en grace de se faire aussi ouvrir les veines, afin de confondre son sang avec le sien. Elle était jeune & belle, Sénèque l'aimait au point d'imaginer avec peine qu'un jour elle pourrait être à un autre, & il agréa son sacrifice auquel il l'encouragea par des paroles spécieuses. *Je m'y opposerais*, lui dit-il, *si nous vivions dans un siècle plus pur, mais la cruauté de Néron & la corruption de sa cour me font céder malgré moi, à l'excès de votre tendresse.* On peut, en effet, se rappeller ce luxe incroyable, ce penchant universel pour les plaisirs, ce rafinement de volupté qui caractérisent le siècle

de Néron, ces reſſources que l'on imaginait pour réveiller la ſatiété, & ſur-tout la coquetterie des femmes dont on peut juger par celle de l'Impératrice qui pour enflamer davantage les deſirs de ceux qui la contemplaient, prit le parti de paraître rarement en public, & de ne s'y préſenter qu'avec un voile qui lui couvrait la moitié du viſage. *Velata parte oris, ne ſatiaret aſpectum.*

Cependant Pauline ſe met dans le bain, on lui ouvre les veines, & elle voit mourir Sénèque à qui la vieilleſſe avait déja ôté une partie de ſon ſang. Avant d'expirer, il jetta en riant de l'eau chaude à ſes eſclaves, auxquels il dit : *offrez cette eau à Jupiter Libérateur :* à peine eut-il fermé les yeux, que Néron fut inſtruit de la réſolution de Pauline, & envoya promptement à ſon ſecours : on lui ſauva la vie, quelques efforts qu'elle employât pour la perdre, mais dès ce moment elle ne fit que languir, & peu de tems après elle deſcendit dans le tombeau.

Quelques Ecrivains prétendent que Sénèque fut condamné à la mort pour avoir conjuré contre ſon élève, & pluſieurs autres aſſurent qu'il était innocent : mais que penſer d'un ſage qui écrivit ſon traité du mépris des richeſſes ſur une table d'or, avec un ſtylet de diamans, & qui après tant de déclamations ſur la vanité des grandeurs, fut ſoupçonné d'avoir formé une conſpiration pour

parvenir à l'Empire. Qu'il ait été coupable ou non du crime que nombre d'Hiſtoriens lui ont imputé, il eſt certain que ſa conduite ne fut pas auſſi ſévère que ſa morale, & que le mépris qu'il paraiſſait avoir pour les grands biens, ne l'empêcha pas de ſaiſir les occaſions d'aggrandir ſa fortune; auſſi eſt-il appellé le *riche Sénèque* par Columelle, Pline, Tacite & Juvenal, qui dans pluſieurs endroits ont parlé de ſon luxe & de la beauté de ſes jardins.

Outre ſes Tragédies & ſes Préceptes de Morale, on lui attribue un petit ouvrage ſur le jeu, & Saint Jérôme qui le range dans la claſſe des Auteurs Chrétiens, aſſure qu'il fut long-tems en correſpondance avec Saint Paul. D'après cela, on ne doit pas s'étonner ſi quelquefois il s'éleva contre la ſuperſtition des Romains & des Gentils. Lilio ajoute qu'il compoſa lui-même ſon épitaphe dont voici le Latin & la traduction.

Cura, labor, meritum, ſumpti pro munere honores,
Ite, alias poſthac ſollicitate animas:
Me procul à vobis Deus evocat, ilicet actis
Rebus terrenis hoſpita terra vale.
Corpus avara tamen ſolennibus accipe ſaxis,
Namque animam cœlo reddimus: oſſa tibi.

» Peines, travaux, talens, & vous honneurs qui » en êtes la récompenſe, allez déſormais tourmen- » ter d'autres ames. Dieu m'appelle loin de vous,

» j'ai fait mon rôle dans ce monde. Adieu terre » qui m'a logé : garde néanmoins ce corps qu'il » faut laiſſer à ton avarice, car notre ame eſt » pour le ciel, & nos os ſont à toi «.

OBSERVATIONS ſur ſes Tragédies.

L'Abbé de Marolles les a traduites il y a 150 ans, & cette traduction eſt illiſible, quoique le Marquis de Chambrai, Ménage & le Conſeiller Petitville lui en ayent adreſſé les complimens les plus flatteurs. Il ſe vante de l'avoir faite en trois mois, & certainement il lui fallait beaucoup plus de tems pour y donner une idée du génie de ſon original. Nous n'eſtimons pas plus celle de Linage imprimée ſous la Fronde en 1651, & l'on devine aiſément que ſon ſtyle doit être rempli des expreſſions les plus groſſières. On peut en juger par quelques fragmens de Garnier qui vivait du tems de Henri III, auquel il a dédié ſon Théâtre dans lequel on trouve trois Tragédies imitées de Sénèque ; la *Troade*, *Antigone* ou la *Thébaïde* & *Hyppolite*. Voici comme il décrit la mort de ce jeune Prince.

» Si-tôt qu'il fut ſorti de la Ville fort blême,
» Et qu'il eut attelé ſes limoniers lui-même,
» Il monte dans le char & de la droite main
» Lève le fouet ſonnant. . . . .

Plus bas il dit, en parlant de la vague qui apporte le monſtre :

» Elle s'en vient roulant à grands bonds vers le bord
» Qui frémit de frayeur d'un ſi vagueux abord,
» L'eau ſe creuſe en deſſous en une large foſſe
» Et des flots recordés tout à l'inſtant ſe boſſe :
» Elle bout, elle écume & ſuit en mugiſſant
» Le monſtre qui s'en va ſur le bord élançant &c.

Laurent Briſſet, Gentilhomme Tourangeau, nous a laiſſé auſſi un *Hercule furieux*, traduit de Sénèque, & imprimé en 1589. Ecoutons le début, c'eſt Junon qui parle.

» Sœur du grand Dieu tonnant, car ce nom ſeul me reſte,
» J'ai, toujours laiſſé veuve en la voûte céleſte,
» Jupiter étranger qui ſe ſied au milieu
» D'un ſerrail de P... qui poſsèdent mon lieu.
» Sus, habitons la terre : auſſi-bien les paillardes
» Dans le ciel mon palais ſe pavanent gaillardes :
» Tout le ciel en eſt plein.

Le même monologue a été rendu en Français par Benoît Bauduyn d'Amiens, Principal du Collége de Troyes & Docteur en Théologie, dans ſa traduction d'Annæus Sénèque : c'eſt ainſi qu'il commence :

» Propre ſœur que je ſuis du grand Roule-tonnerre,
» Car en ce titre ſeul tout mon lot ſe reſſerre,
» Je l'ai enfin quitté ce Jupin qui toujours
» Dédaigneux de mon lit loge ailleurs ſes amours.

» Oui,

» Oui, veuve, j'ai laiſſé la maiſon étoilée
» Contrainte que je ſuis de céder exilée
» A ces Gar. . . . .

Il eſt inutile de faire remarquer tout le ridicule de ces différens morceaux, & nous nous contenterons d'obſerver que l'on avait déja banni du beau langage les termes indécens dont ces Auteurs ſe ſervent pour rendre *Pellex* & *Meretrix*. Le premier ſignifie une femme qui attire, qui ſéduit par ſes charmes; le ſecond, celle qui ſe fait payer, & en latin ces deux termes ſont admis dans le ſtyle le plus relevé, puiſque Lucain appelle Cléopâtre *Meretrix Regina*; mais en français ce ſont des injures, & dès le tems de ces Traducteurs que nous venons de citer, on y avait ſubſtitué les mots de *courtiſanne* & de *maitreſſe*.

Il eſt donc évident que le Théâtre de Sénèque manque à la Littérature Françaiſe, & nous avons cru devoir le donner, non comme un modèle, mais comme le ſeul Auteur tragique qui nous reſte de l'ancienne Rome. La *Médée* d'Ovide n'eſt point parvenue juſqu'à nous, & l'on ne connaît que de nom Livius Andronicus, ainſi que quelques Auteurs Latins, faibles imitateurs d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

Les uns ont dit beaucoup de mal des Tragédies que nous offrons, les autres en ont fait les plus grands éloges, & parmi ces derniers, on compte

Sidonius Appollinaris, Lactance & Paul Lombard. Elles furent admirées au seizième siècle, Rotrou en fit son étude particulière; en un mot, Corneille & Racine même en ont traduit & imité plusieurs endroits. Moins indulgent que ces deux Ecrivains, Despréaux a blâmé les plaintes ampoulées d'Hercule, & depuis ce critique, Sénèque a beaucoup perdu.

Tout homme sensé trouvera de l'enflure dans cet Auteur, & s'appercevra qu'il n'est sublime qu'avec effort; mais il l'est souvent, mais il a plus d'excès que de défauts, & il sera lu avec plaisir par ceux qui préfèrent à la marche compassée du raisonnement, la fougue d'une imagination qui s'égare quelquefois, mais qui étonne toujours: d'ailleurs, s'il n'a rien de la simplicité des Grecs, si ses personnages déclament plus qu'ils n'agissent, s'il offre plus de beaux vers que de situations intéressantes, c'est que telle était la manière de son siècle dans lequel on était devenu précieux, en voulant ajouter à l'urbanité de Cicéron, de Virgile & d'Horace; boursouflé, en s'efforçant d'aller au-delà de leur énergie.

Ce fut sur-tout sous le règne de Néron que ces prétentions devinrent générales, & l'on connaît le ridicule de quelques-uns de ses vers que Perse nous a conservés. Sa Cour était remplie de jeunes gens dont l'esprit & la suffisance donnaient le ton

dans tous les genres. Sénèque parut, & le désir de plaire l'obligea d'adopter le mauvais goût de ses contemporains. Ce fut dans la même vue que l'Auteur du *Misantrope* composa autrefois *George Dandin* & *Pourceaugnac*. Ajoutons à cela qu'il ne faut point juger des Pièces de Sénèque par les nôtres. Le local, la manière, les spectateurs, la pompe théâtrale, tout en est différent.

Parmi nous, la Tragédie est l'amusement de quelques personnes instruites ou désœuvrées ; à Rome, c'était le spectacle de toute une nation composée de citoyens *qui ne faisaient pas un geste*, dit Balzac, *qui fût indigne des Souverains du monde*, *& qui, même en riant, conservaient leur dignité.* Les Tragédies y étaient représentées dans ces cirques immenses dont nous avons donné la description ; le local seul imposait la nécessité d'y introduire de la majesté ; on la puisa dans la religion, & les Dieux parurent sur la scène : dès-lors, on crut ne pouvoir mettre trop d'épique dans les vers, trop de faste dans les expressions, trop d'éclat dans la musique des chœurs qui terminaient les actes, trop de merveilleux dans les décorations dont la richesse parut le moyen le plus propre pour frapper la multitude ; en un mot, on aggrandit les personnages en les exhaussant sur des cothurnes, en leur donnant des porte-voix, & l'on dénatura le caractère de leurs visages, en les

couvrant de masques sur lesquels étaient peints les traits connus de ceux qu'ils représentaient. Nous sommes bien éloignés d'avoir ce gigantesque, & il n'est pas étonnant que le langage de nos Poëtes dramatiques soit si différent de celui des Anciens.

Quelques Auteurs prétendent que la gravité stoïque de Sénèque l'empêcha de s'avouer l'Auteur de ses Tragédies, qu'il les mit sur le compte de son frère ou de son fils, & qu'elles ne furent pas même jouées de son vivant. Peut-être aussi appréhendait il que Néron ne s'y reconnût : son but, en les composant, avait été de montrer à son élève toute l'horreur des vices dont il avait le germe, & les applications que l'on n'aurait pas manqué de faire des portraits de l'Ecrivain, auraient attiré sur lui le ressentiment d'un souverain qui peut-être l'a condamné à la mort pour des causes beaucoup plus légères.

D'après ces précautions qui réellement ont été prises par Sénèque, il n'est pas étonnant que les Historiens soient partagés sur le nom du véritable Auteur des Tragédies, & cependant ces mêmes précautions prouvent qu'elles sont effectivement du *Philosophe* qui, d'ailleurs plus jaloux de détruire les abus de son siècle, que d'avoir la réputation d'un excellent Tragique, ne courut la carrière du Théâtre que pour y répandre les grands

principes de Zénon. Il crut que c'était le moyen le plus sûr de faire goûter ses maximes aux Romains pour qui les Spectacles étaient devenus un besoin indispensable. Ajoutons à cela que l'épicurisme qui avait perdu la Grèce, allait perdre aussi ses concitoyens, & que ce n'était plus le tems où Fabricius, entendant vanter à Cynéas la morale d'Epicure, s'écria : *Plût aux Dieux que toute la Grèce fût Epicurienne, nous aurions bientôt fait !* Les Romains du siècle de Sénèque pensaient tous comme Cynéas, le luxe était à son comble, la corruption l'avait suivi, les Césars n'écrivaient plus à leurs maitresses que sur des tablettes de cornalines & de saphir ; enfin la décadence de l'Empire approchait, & Sénèque, aussi fastueux que ses contemporains, voulait au moins retarder le désastre par la force de ses discours.

Depuis quelque tems, les Français ont couru avec empressement à la représentation de ces Drames noirs & sombres puisés chez une nation à qui les commotions fortes sont nécessaires, & ce goût, qui ne peut être que momentané, a préparé nos lecteurs sur la cruauté de quelques personnages de Sénèque. Hercule leur fera moins d'horreur, lorsque, dans un accès de rage, il poignarde ses enfans sur le sein d'une femme qu'il adore & dont il est adoré. Ils ne frémiront pas lorsque le sau-

vage Hipolyte saisira Phèdre par les cheveux, & voudra l'immoler à son ressentiment; lorsqu'Ulysse menacera Andromaque de lui faire éprouver toutes les horreurs de la torture. La superstition avait consacré ces atrocités attribuées aux héros de l'antiquité, la tradition les avait transmises, & la religion défendait d'en adoucir les traits. On les respectait du vivant de Sénèque, & ces mêmes Romains qui vivaient comme des Sybarites, qui vantaient leur clémence & leur humanité, couraient en foule aux Cirques où des gladiateurs devaient s'entr'égorger. Que l'on considère les Spectacles depuis leur origine, & l'on verra que dans chaque nation, la scène a toujours présenté des objets conformes au goût dominant. Ainsi, sous Charles V, on n'a eu d'autres Pièces à Paris que celles des Confrères de la Passion qui jouaient les Mystères, l'Evangile & les Actes des Apôtres. Les Pièces de Jodelle sous Henri III, étaient analogues aux mœurs de leur tems. Sous Louis XIII, Hardi donna une idée du changement survenu dans le caractère d'un peuple naturellement volage, & l'on retrouve la même marche dans la *Sylvie* de Mairet, dans la *Marianne* de Tristan. Lorsque Corneille parut, les esprits étaient encore échauffés par le feu des guerres civiles, & son énergie fut admirée; Louis

XIV répandit alors dans la France cette politeſſe, cette galanterie qui régnaient à ſa Cour, & Racine écrivit.

Les Anciens avaient de l'exagération dans leurs douleurs, & les Princeſſes de Sénèque s'arrachent les cheveux, ſe meurtriſſent le ſein qu'elles découvrent aux yeux du peuple. Les chœurs des jeunes filles les imitent, & ſe mettent le corps en ſang. Ces excès ſont révoltans, & pour les ſupporter, il faut ſe reſſouvenir que pendant long-tems ils firent les délices des Grecs & ſur-tout des Romains : *mais enfin*, dit Corbinelli, on s'aviſa de noyer *ces afflictions dans le vin, & de choiſir la bonne chère pour le dernier charme de la mauvaiſe fortune : c'était un charme en effet qui couvrait un mal par un autre, en ajoutant la perte de la raiſon à celle d'un frère ou d'un ami.*

On a vu que la méthode des Anciens était d'expliquer dans un monologue le ſujet de leurs Tragédies, ou de leurs Comédies, & chacun de ces monologues eſt très-long dans Sénèque, mais travaillé avec le plus grand ſoin. C'eſt dans ſes chœurs ſur-tout qu'il accumule les plus belles images, les ſentences les plus graves, les penſées les plus brillantes & les plus hardies, les vers les plus pompeux. On lui reprochera de les avoir trop chargés d'épithètes, mais en même-tems, on ſentira que cet excès d'élégance qui chez tant d'au-

tres tient à la disette d'idées, est l'effet de l'abondance chez Sénèque. D'ailleurs, c'est un luxe qui disparaît dans l'original par la variété des mesures que le Poète sait se ménager. La plupart de nos Drames Français sont écrits en vers *alexandrins* dont la marche est toujours la même; dans Sénèque, c'est l'*iambe*, l'*asclépiade*, l'*anapeste*, le *saphique*, l'*alchaïque*, toutes mesures variées qui s'entremêlent, & bannissent la monotonie. Ce même homme sait se resserrer quand il le veut, & alors nul Auteur ne le surpasse en précision. Ses Pièces en feront la preuve, & l'on y trouvera quantité d'exemples d'une brièveté qui lui est propre dans les attaques & dans les répliques : ce sont autant de traits que de mots. Corneille a souvent imité cette précision qui jette de la chaleur dans le dialogue, quand elle n'est pas trop prodiguée : nous n'en citerons ici que le *moi* de Médée qui est de Sénèque, mais le *qu'il mourût* des *Horaces*, n'est dû qu'au génie de l'Ecrivain Français.

A l'égard de l'Auteur Latin, s'il mit trop d'harmonie dans ses vers, c'est qu'il voulait égaler les Poètes de son tems qui ne songeaient qu'à charmer les oreilles, & qui souvent négligeaient la pensée pour ne s'occuper que d'une mesure agréable. Tels étaient Néron & Lucain, Juvénal & Claudien dans les générations suivantes, & avant



J. D. Dugourc del. Ingouf Junior Sculp.

JOCASTE.

eux, Stace dont on courait en foule écouter les vers quand il daignait les réciter. Tel était enfin notre Sénèque, & l'on devine aisément le tort que doit lui faire une traduction dans laquelle il est impossible de rendre les beautés de la langue dans laquelle il a écrit. Malgré la faiblesse de celles dont nous avons parlé, ses Tragédies eurent beaucoup de partisans sous Henri III, tems d'exaltation & d'effervescence : il conserva encore des admirateurs dans l'âge suivant, & non content d'avoir copié plusieurs endroits de son *Hercule sur le mont Oëta*, Rotrou a mis à la tête de ses *deux Sosies*, tout le commencement de son *Hercule furieux*. Corneille, comme nous l'avons dit, Corneille l'a pris pour modèle, ainsi que Racine qui avait moins d'invention, mais plus de goût, & *les gens de goût*, dit un ancien Commentateur, *ressemblent aux Phrynés de la Grèce, qui s'arrogeaient les dépouilles des femmes de bien, & qui finissaient par les surpasser en agrémens.*

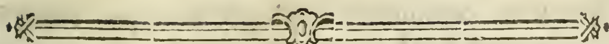
Les deux derniers reproches que l'on fait à Sénèque, & dont ses Traducteurs n'ont pas songé à le justifier, c'est d'avoir prodigué dans ses Pièces la Mythologie & la Géographie. Il est certain que quand Hécube est ensevelie, pour ainsi dire, sous les ruines de Troye, elle doit plutôt faire parler ses douleurs, que disserter sur les embouchures du Tanaïs, & sur les funestes aventures des Héros de

la Fable, mais il faut se ressouvenir que Sénèque écrivait pour les Romains qui avaient une instruction nationale, digne des maîtres du monde. Habitans d'une partie de leur Empire, nous n'étendons guères nos vues au-delà ; & chez eux, les moindres citoyens voyageaient avec tant de fruit, que la Géographie de Sénèque leur était familière. La Mytologie ne leur était pas moins connue, & le Poète savait que ses spectateurs l'écouteraient avec plaisir, toutes les fois qu'il leur parlerait d'une Religion qu'ils possédaient parfaitement.

Outre les Auteurs que nous avons nommés & qui ont dit du bien des Tragédies de Sénèque, nous citerons encore Martial, Juvénal, Ausone & Scaliger : ce dernier prétend qu'il n'est inférieur à aucun des Grecs, & qu'il a plus d'élégance qu'Euripide. Plusieurs Savans aussi se sont empressés d'éclaircir les endroits difficiles de ses Pièces, & de ce nombre, sont Bernardinus Marmita, Daniel Cajettan, Badius, Avantius, Alde-Manuce, George Fabrice, Rephalenge &c.

Nous n'ajouterons rien aux raisons qui nous ont décidés à donner cette traduction. Sénèque n'est presque pas connu, & Sénèque est vraiment un homme extraordinaire : que fallait-il de plus pour nous déterminer ?





TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

LES PHÉNICIENNES,

OU

LA THÉBAÏDE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.
ANTIGONE.
JOCASTE.
POLYNICE.
Un Député de Thèbes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

TENDRE guide d'un père aveugle, ô toi, l'unique consolation de ma misère, ma fille, à qui je suis fâché d'avoir donné le jour, malgré toute ta piété, ah! fuis, abandonne moi! pourquoi cette

attention continuelle à diriger mes pas errans? laiſſes-moi tomber plutôt; je ſaurai trouver mieux que toi le meilleur chemin, celui que je cherche & qui me délivrera d'une pareille vie, qui ôtera au ciel & à la terre l'aſpect d'une tête ſi coupable. O le rare exploit de mon bras, après mon forfait! privé de la lumière, je ne vois plus le jour, mais on me voit encore. Eloignes, mon Antigone! éloignes cette main qui ſerre la mienne, permets que mes pieds errent à l'aventure : j'irai bien tout ſeul ſur la cime eſcarpée du Cythéron, où l'innocent objet de la colère de Diane, (*Actéon*) étendu ſur des rochers, ſe vit la pâture de ſes chiens avides; ſur cette cime où une mère encore charmée de faire ſon propre malheur, anima ſes ſœurs déja pleines de la divinité de Bachus, à immoler ſon fils, & à porter ſa tête ſur le Thyrſe parricide. (*Agavé qui tua ſon fils Penthée, croyant tuer un ſanglier.*) J'irai où le taureau de Zéthus déchira le corps de Dircé, & laiſſa ſur les ronces les marques de ſa fuite cruelle. Je trouverai ce rocher qui domine la vaſte mer, ce rocher ſur lequel ſe précipitèrent Mélicerte & Ino qui échapait à un crime pour en commettre un autre. Heureux ceux à qui la fortune plus propice donna de pareilles mères! (*Ino immola ſes enfans.*)

Ma fille, il eſt encore dans cette forêt un lieu qui me redemande. (*C'eſt celui où l'Oracle avait*

ordonné de le mettre au moment de ſa naiſſance pour y être dévoré, & d'où il fut retiré par un berger qui le ſauva.) J'y retournerai avec joie, mes pas ne s'égareront point, & les guides me ſont inutiles. Qui pourait m'empêcher de regagner ma demeure? ô Cythéron! rends-moi la mort & l'hoſpitalité que tu me dois par l'ordre des Deſtins. Que j'expire au moins dans ma vieilleſſe à l'endroit où je devais expirer enfant. Reçois mon ancien ſupplice, ô montagne toujours ſanglante, toujours cruelle, inhumaine, impitoyable, ſoit que tu donnes la mort, ou que tu faſſes grace! Ce cadavre eſt à toi depuis long-tems, accomplis les vœux de mon père & de ma mère, mon ame s'empreſſe de ſubir un tourment ſi long-tems différé: mon enfant! pourquoi ton cruel amour me tient-il à la chaîne! ne m'arête plus, c'eſt ton père qui t'en prie. Je cours remplir mon ſort, laiſſes-moi. L'ombre de Laïus à qui j'ai ôté le ſceptre & la vie, me pourſuit & me déchire. Le voilà qui avec ſes mains furieuſes veut arracher mes yeux qui ne ſont plus... Le vois-tu, ma fille? Je le vois. — Malheureux Œdipe qui n'as montré de courage que ſur une partie de toi-même, (*ſes yeux.*) déploye-le plus noblement, termine tes ſouffrances d'un ſeul coup, & au lieu de nourrir des peines éternelles dans la langueur de l'ennui, reçois la mort toute entière. Pourquoi traîner, pourquoi vivre? je n'ai

plus même la puiſſance de faire de nouveaux crimes..... Qu'ai-je dit? je le peux encore..... ô vierge! fuis loin de ton père, fuis: après ma mère, je crains tout.

ANTIGONE.

Il ne ſera jamais de violence, ô mon père! qui puiſſe détacher ma main de la vôtre: rien ne pourra m'empêcher d'être la compagne de vos malheurs. Que vos frères armés d'un fer impie, ſe diſputent le brillant héritage & l'opulent royaume de Labdacus; je poſsède la plus précieuſe partie de cet Empire, mon père eſt mon partage. Etéocle qui vient de ravir le ſceptre de Thèbes, ne m'arrachera point ce bien. Je le diſputerais à Polynice qui arrive à la tête des troupes d'Argos, pour ravager ſa patrie. Jupiter ébranlerait le monde de ſon tonnerre, ſa foudre tomberait entre votre main & la mienne, que vous ne m'échaperiez pas.

O mon père! tous vos efforts ſeront inutiles, je vous guiderai malgré vous. Allez dans la plaine, je ſuis à vos côtés. Franchiſſez les montagnes, j'y conſens, mais au bord des précipices, je ſerai devant vous. Je vous ſuivrai par-tout où vous voudrez aller; notre route ſera la même, vous ne pourrez périr ſans moi, vous le pourrez avez moi. Ici, c'eſt un ſommet eſcarpé qui va ſe perdre dans la nue, & qui domine la mer profondément enfoncée ſous lui. Voulez-vous y monter? là, eſt une

montagne ſtérile où la terre découvre mille abymes ouverts ſous les pas ; le voulez-vous encore ? un impétueux torrent tombe plus loin, & roule avec furie des parties de montagne qu'il mine & qu'il dérache; précipitons-nous-y enſemble, pourvu que je ſois la première : je ne vous y engage pas, & ne prétends point vous en détourner. O mon père ! la mort eſt votre vœu ſuprême : mourez, je vous précède ; vivez, je vous ſuis.

Changez cette horrible réſolution, rappellez votre ancien cœur. O grand courage ! domptez vos peines & triomphez d'elles. Réſiſtez : ſe laiſſer vaincre par ſes malheurs, c'eſt mourir.

ŒDIPE.

Comment tant de vertu & de grandeur d'aine a-t-il pu naître de mon ſang criminel ! par quelle fatalité ma fille eſt-elle ſi différente de ſa race ! O fortune ! la pitié a donc pu ſortir de moi ! .... Elle n'en ſerait pas ſortie, je connais bien ma deſtinée, non, elle n'en ſerait pas ſortie, ſi ce n'était pour me nuire..... Pour ajouter à mes misères, la nature changerait ſes ſoins, les fleuves remonteraient à leurs ſources, le ſoleil conduirait le char de la nuit, l'étoile du ſoir annoncerait le jour au monde, Œdipe lui-même ſerait pieux..... Hélas ! mon unique ſalut eſt de n'en pas avoir.

Quoi ? il ne me ſera point permis de venger

mon père dont la mort crie vengeance depuis ſi long-tems ? ma main ne ſe hâtera pas de ſacrifier ſon aſſaſſin ? je n'ai encore ſatisfait que ma mère. (*C'eſt pour elle qu'il s'eſt crevé les yeux.*) Fille courageuſe, abandonne la main paternelle. Tu prolonges mes funérailles, tu éterniſes mes obsèques de mon vivant, ta vertu te rend criminelle : tu prends pour la pitié cette obſtination à traîner dans tous les climats ton père ſans ſépulture. Forcer de mourir ceux qui doivent mourir, en empêcher ceux qui ſe hâtent trop, c'eſt juſtice ; c'eſt tuer que de retenir la main d'un homme dont la mort eſt l'unique paſſion. J'aimerais mieux la ſervitude, que de voir contraindre le déſir que j'ai de finir. Renonce à ton projet, Antigone ! je ſuis le maître de ma vie & de ma mort. J'ai quitté mon royaume & n'ai pas quitté mon empire ſur moi. Si tu es ma compagne fidèle, rends ſon épée à ton père, elle a l'habitude de verſer le ſang paternel..... Me la donnes-tu, ou mes fils l'auraient-ils gardée avec ma couronne ?... Elle fera ſon devoir dans quelques mains qu'elle ſe trouve. Qu'elle y reſte, je n'y penſe plus. Mon fils la porte..... Qu'elle les perce tous deux. (*Ce fut avec cette même épée qu'Etéocle tua ſon frère, par lequel il fut tué à ſon tour.*) Ma fille, prépare-moi plutôt de la flame & un vaſte bûcher : je m'y précipiterai, j'affranchirai mon cœur de tous ſes

ſes tourmens, je réduirai en cendres tout ce qui vit encore en moi..... Où eſt l'orageuſe mer? conduis-moi ſur ce promontoire altier, au bas duquel l'Iſmène va lancer ſes torrens..... Dis-moi de quel côté ſont les bêtes féroces, enſeigne-moi le détroit, en un mot, quelque précipice, puiſque tu es mon guide..... J'aime mieux trouver la mort ſur ce rocher où le Sphynx propoſait ſes énigmes. Oui, c'eſt-là qu'il faut conduire mes pas, dépoſer ton père, établir un monſtre plus odieux, plus inintelligible que ce Sphynx : aſſis ſur cette roche cruelle, j'y publierai mes horribles aventures & j'y mêlerai des obſcurités ſi ténébreuſes, qu'il ſera impoſſible d'en deviner le ſens. Je dirai : » Habitans de ces lieux où régna jadis un Aſſyrien, (*Cadmus originaire de Phénicie & devenu Roi de Thèbes*) » vous qui adorez les bois où ce » Prince immola un ſerpent cruel, qui révérez la » divine ſource de Dircé; & vous qui buvez l'onde » de l'Eurotas, citoyens de Sparte ſi fière des deux » fils de Léda, auxquels elle donna le jour; & vous, » peuple de l'Elide, du Parnaſſe, heureux culti- » vateurs des riches plaines de la Béotie, ſoyez » tous attentifs à ma voix!

» L'ancien fléau de Thèbes, en voilant ſes fa- » tales équivoques de tant de termes myſtérieux, » propoſa-t-il jamais rien de ſi incompréhenſible? » écoutez. » *Un gendre de ſon aïeul, un rival de ſon*

père, un frère de ſes enfans, le père de ſes frères. Une femme qui, dans les mêmes couches, a donné des fils à ſon mari, & des petits-fils à elle..... » Qui pourra » m'expliquer ce monſtrueux phénomène ? Moi- » même, vainqueur du ſphynx & trop tardif inter- » prète de ma deſtinée, je ne le devinerais point «.

Delrius a conſervé une épitaphe italienne où l'on trouve une énigme à-peu-près ſemblable & dont voici la traduction : *Je ſuis Herſille, & Mérulle repoſe avec moi ſous ce marbre, Mérulle qui fut ma ſœur, ma mère & ma femme. Vous croyez que je vous trompe, & fronçant vos ſourcils, vous regardez mes paroles comme les énigmes du ſphynx : elles ſont cependant plus sûres que les oracles que rend la Pythie ſur le trépied ſacré. Je ſors de mon père & de ſa fille, je jouis d'elle à mon tour : elle eſt donc, à-la-fois, ma ſœur, ma femme & ma mère.*

Antigone, continue Œdipe, pourquoi toutes ces inutiles remontrances, toutes ces vaines prières par leſquelles tu prétends vaincre ma réſolution ? Elle eſt là : il faut que j'affranchiſſe mon ame qui lutte contre la mort, il faut que je deſcende aux vraies ténèbres ; celles où je me ſuis condamné ne ſont pas aſſez épaiſſes. Je veux me plonger dans le Tartare, & même au-delà, s'il ſe trouve encore de l'eſpace. Il faut faire ce qui aurait dû être fait depuis long-tems.

On ne ſaurait m'empêcher de mourir : tu me

refuses le fer, tu t'opposes à l'envie qui me dévore de me jetter dans un précipice, tu ne veux pas que je me presse la gorge d'un nœud favorable, les herbes qui pourraient me faire périr, tu me les dérobes !

Quelle sera l'issue de toutes les peines que tu te donnes ? La mort est par-tout. Un Dieu a pourvu à ce besoin des hommes. On peut nous ôter la vie, on ne saurait nous ôter la mort, mille chemins y conduisent. Le genre m'est indifférent. Mon courage peut agir, quoique ma main soit désarmée, & c'est elle dont en ce moment j'implore la violence, le ressentiment & la force. Je ne me contenterai plus de ne blesser qu'une partie de moi-même, toute ma personne est coupable. O ma main ! fais entrer la mort dans telle partie de ma substance que tu voudras, brise mon corps, déchire mon cœur qui a pu contenir tant de crimes, mets tous mes viscères à découvert, fais retentir ma gorge de tes coups redoublés, appelle au dehors tout le sang de mes veines jaillissantes, dirige ma colère, couvre-moi de blessures, & fais-en sortir mon ame si dure, si indomptable.

Et toi, mon père ! quelque lieu que tu habites, ô arbitre de mes peines ! crois qu'il n'en est pas à mes yeux qui égalent mon attentat. Cette mort que j'ambitionne est trop peu pour moi, & je

ne te ſatisferai qu'imparfaitement, je n'expierai mes torts qu'à moitié. Du moins, je veux m'immoler à toi par parties, donne-m'en les moyens, reprends ce qui eſt toi ; je me ſoumets à ta vengeance, & me dévoue à tes mânes, viens donner du courage à ma trop faible main, enfonce-la dans un corps criminel. Elle n'a que légèrement effleuré mon ſupplice, & ce n'eſt qu'avec peine qu'elle a arraché mes yeux. Je ne ſuis pas encore aſſez décidé, puiſque mon viſage a pu arêter mes doigts. O Œdipe ! tu t'es moins ravi les yeux, que tu ne les as livrés aux coups ! Enfonçons cette même main dans ma cervelle ; c'eſt là, c'eſt à cette partie qui a déja commencé à mourir, qu'il faut achever ma mort.

ANTIGONE.

O mon père ! daignez écouter encore l'humble prière de votre malheureuſe fille ! Magnanime Œdipe ! ce n'eſt pas à la dignité royale, ni à l'éclat d'un ſi haut rang, que ma voix veut vous rappeller. Non, je ne vous demande que de ſoutenir avec un cœur paiſible cette douleur amère que le tems a déja calmée. Il convenait à un ſi grand courage de n'en être pas abattu, de ne pas fuïr devant le malheur : ne le croyez pas, mon père ! non, ce n'eſt pas une vertu de craindre la vie : c'en eſt une de réſiſter à de telles misères, de ne

pas plier ſous leur poids, de reſter inébranlable. Quand on a mis le deſtin ſous ſes pieds, quand on a rejetté tous les biens de la vie, quand on a ſoi-même accéléré ſa chûte, quand on n'a plus beſoin d'aucun Dieu, pourquoi déſirer la mort, ou la chercher? L'un & l'autre ſont d'un cœur timide. On ne mépriſe pas la mort quand on la déſire. Vos malheurs ne ſauraient augmenter? votre état en eſt plus sûr: Eh! quel Dieu, quand il en aurait la volonté, quel Dieu pourrait vous rendre plus mépriſable? vous-même n'en auriez point la puiſſance, ſans cette injuſte opinion que vous méritez la mort. Vous ne la méritez point, votre cœur eſt innocent & pur; oui, croyez, mon père, que vous l'êtes en dépit des Dieux.

Qui peut donc égarer ainſi votre raiſon, imprimer ces horribles remords dans votre cœur, vous faire ſoupirer pour les rives infernales? pourquoi vouloir quitter la terre pour être dans les ténèbres? cruel! n'y êtes-vous pas? pour fuïr votre palais & votre royaume? Ne vous en êtes-vous pas éloigné pour ne plus voir votre fils, votre mère? La fortune ne vous a-t-elle pas privé de la vue de tous les vivans? Tout ce que la mort peut ravir, la vie ne vous l'a-t-elle pas ôté? Les embaras du diadême, les tourbillons orageux des Cours, n'en êtes-vous pas exempt pour jamais?.... O mon père! dans l'univers entier, que vous reſte-t-il à fuïr?

ŒDIPE.

Moi ! je ſuis tous les complices de mon crime ; mon cœur, cette main, ce ciel, les Dieux. Je ſuis ces forfaits que j'ai commis, tout innocent que je ſuis. Quoi ! je profanerais plus long-tems cette terre que Cérès couvre de ſes bienfaiſantes moiſſons ! Ma bouche ſouillerait la pureté de l'air, celle de ces ſources limpides, toutes les douceurs que la mère commune des hommes procure à ſes enfans ! Mes oreilles pourraient encore entendre prononcer les noms de père & de fils. Si avec mes mains, je pouvais trouver cette route imperceptible par laquelle la voix communique au cœur de ma fille ! Ton malheureux père aurait déjà effacé ce ſentiment voluptueux que j'ai pour toi, & qui fait une partie de mon crime. C'eſt là qu'habite mon mal, là qu'il s'envénime ſouvent avec la plus vive activité, qu'au défaut de mes yeux ; mes oreilles dépoſent encore mille peines déchirantes.

Pourquoi donc ne donnerai-je pas aux ténèbres éternelles, cette tête déjà privée de la lumière ? Pourquoi faire attendre ici mes mânes, pourquoi ſurcharger la terre ? Me reſte-t-il aucun malheur à ſubir ? Royaume, parens, enfans, j'ai tout perdu, & ma vertu avec eux ; & cette pénétration d'eſprit qui rendit mon nom ſi fameux, l'impitoyable ſort me l'a ravie ; les

larmes me demeuraient, il m'en prive encore.... Laiſſe-moi, mon cœur eſt ſourd à toutes les prières, & ne veut plus s'occuper que du choix d'un ſupplice égal à mes attentats....... Comment en trouver ? Enfant, l'Arrêt de mort fut lancé contre moi. Qui eut jamais deſtin plus cruel ! Je n'avais pas encore vu le jour, je n'étais pas encore ſorti des flancs de ma mère, que l'on me craignait déjà comme un monſtre. D'autres meurent peu après leur naiſſance, & ſont privés ſoudain de la lumière nouvelle ; j'étais mort avant de naître. Il en eſt qui expirent dans le ſein maternel ; moi, ſans ſavoir ſi j'exiſtais dans celui de Jocaſte, le Ciel me déclara coupable d'un crime affreux que je devais commettre. Sur cette déclaration, mon père me condamne. Mes pieds délicats ſont percés d'un fer chaud, on m'expoſe à la voracité des monſtres & des vautours qui trouvent ſi ſouvent leur proie ſur le Cythéron : proſcrit par les Dieux, abandonné par mon père, la mort fuit loin de moi. Je conſulte l'Oracle de Delphes, & c'eſt en obéiſſant à ſa voix que je tue l'auteur de mes jours. Cette action eſt ſuivie d'une autre également punie...... Aſſaſſin de mon père, je deviens l'amant de ma mère. O fatal hymen ! ô flambeau nuptial qui me couvrez de confuſion ! ô crime étrange, révoltant, inoui ! crime dont nul peuple & nul ſiècle n'ont jamais eu l'idée ! crime

çapable de faire rougir des parricides ! Ces mains teintes du ſang paternel, je les portai dans le lit de ma mère, & pour ſalaire de mon attentat, je me ſouillai d'un attentat plus grand : c'était peu d'avoir immolé Laïus, je traînai Jocaſte ſur ma couche, elle fut féconde ; & comme ſi je n'avais pas encore révolté la nature, je lui donne des enfans pour combler la meſure de toutes les horreurs poſſibles. J'ai enfin rejeté le ſceptre indigne, prix de la mort de mon père ; mes fils le ramaſſent, & c'eſt l'inſtrument avec lequel ils vont s'entr'égorger. Je connais donc la deſtinée de mon malheureux Royaume : le Trône n'y peut être affermi, s'il n'eſt cimenté par tout le ſang que les Dieux ont proſcrit. Mon cœur paternel préſage les plus horribles déſaſtres ; c'eſt moi qui ai jetté dans Thèbes la ſemence de la deſtruction, on y viole déjà la foi des engagemens ſacrés. Etéocle ne veut point quitter le diadême dont ſon frère a été ceint le premier : Polynice réclame ſon droit, invoque les Dieux garans des traités, arrive à la tête des bataillons d'Argos. Thèbes eſt ſur le penchant de ſa ruine, mes fils ſont menacés de glaives, de flames, de bleſſures, des plus horribles fléaux, afin qu'on ne puiſſe douter qu'ils ſont ſortis de moi.

ANTIGONE.

Quand vous n'auriez point d'autre cauſe qui

vous retienne à la vie, ô mon père! que le devoir qui vous ordonne de calmer la fureur de vos enfans, pourriez-vous résister à ce devoir indispensable? Seul, vous pouvez détourner les menaces d'une guerre impie, vous faire respecter de deux forcenés, rendre la paix à vos citoyens, le repos à votre patrie, leur foi aux traités. En renonçant à la vie, vous la faites perdre à tout un peuple.

ŒDIPE.

Tes frères ont-ils le moindre respect pour leur père & pour la justice? Avides de sang, de la royauté, de la guerre, de la perfidie; cruels, scélérats. O Antigone! tes frères sont bien mes enfans: tu vois comme ils déploient tous les forfaits à l'envi, & comme ils sont peu touchés des effets terribles qui suivent leur inimitié? Nés par un crime, tous les crimes leur semblent permis. La misère d'un père affligé émeut-elle leur dureté? Pensent-ils à leur patrie? Leurs cœurs ne sont ouverts qu'à la fureur de régner. Je connais leurs farouches desseins, leur ambition impie, c'est ce qui m'engage à précipiter ma vie, à courir à ma mort. Je ne veux pas vivre pour apprendre qu'il y a dans mon palais de plus grands coupables que moi..... O ma fille! pourquoi es-tu prosternée à mes genoux que tu baignes de tes larmes? Si je suis inflexible, à quoi bon essayer

de m'attendrir ?...... Hélas ! ſans toi je ſerois inébranlable contre toute la terre ; la fortune veut que tu l'emportes ſur moi. Seule, tu peux adoucir les plus grands maux ; ſeule dans ma famille, tu peux donner à ton père des leçons de piété. Aucune de tes volontés ne ſera pour moi dure ou fâcheuſe, donne-moi ſeulement tes ordres ; un ſeul de tes déſirs me ferait traverſer à la nage le détroit de l'Egée, recevoir dans ma bouche les flâmes que vomit en tourbillon le rapide volcan de la Sicile, m'expoſer au dragon des Heſpérides encore furieux de tout l'or que lui ravit Alcide, préſenter mes entrailles au vautour de Prométhée. O ma chère Antigone ! un ſeul auſſi de tes déſirs m'engagerait à vivre.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE, un Député de Thébes.

LE DÉPUTÉ.

O fils de tant de Rois que le Ciel a fait naître pour donner de ſi grands exemples au monde ! Thèbes, que deux frères alarment par leurs coupables hoſtilités, Thèbes implore votre ſecours,

& vous conjure d'éloiger la flâme des murs de votre patrie : ce ne ſont plus de vaines menaces qui nous effraient, le malheur eſt à nos portes. Le fier Polynice traîne les peuples de la Grèce ſur ſes pas, il réclame ſon bien & prétend régner à ſon tour. Sept camps qui lui obéiſſent, environnent notre malheureuſe ville : venez, Prince, & délivrez-nous à la fois de la guerre & du crime qu'on prépare.

ŒDIPE.

C'eſt moi qui empêcherais de commettre des crimes, qui apprendrais à reſpecter le ſang le plus cher ! moi qui porterais les autres à l'équité, à la tendreſſe ! on ne fait que ſuivre les forfaits dont j'ai donné l'exemple, on m'imite. Je reconnais mon ſang & je loue mes fils ; je les exhorte à ne pas dégénérer de leur père. Pourſuis donc, race fameuſe ! prouve par des actions le généreux caractère de ta naiſſance, ſurpaſſe ma gloire & mes hauts faits, ſignale-toi par des exploits qui me réjouiſſent d'avoir prolongé ma vie. Ils en feront, je le ſais, c'eſt pour cela qu'ils ſont nés, & ce ne ſera point par des crimes communs qu'un ſang ſi pur s'immortaliſera. Armez-vous, & la torche à la main, attaquez les Dieux de vos pères, portez la flame dans les moiſſons de notre patrie, déſolez cette terre qui vous a vus naître, ſemez la deſtruc-

tion par-tout, renverſez les murs, abattez les portes de la ſuperbe Thèbes, profanez les Temples, mettez en pièces les Divinités de vos maiſons, faites-vous-en des armes, ne laiſſez ſubſiſter aucun édifice, brûlez toute la ville, & que l'embrâſement commence par mon lit.

ANTIGONE.

Œdipe ! calmez ces violens tranſports de la douleur qui vous égare, ſoyez ſenſible aux calamités publiques, & venez inſpirer à vos fils l'amour de la concorde.

ŒDIPE.

Tu vois un vieillard bien diſpoſé pour un Miniſtère ſi doux, un homme fort ami de la paix pour la faire goûter aux autres...... Mon ame eſt groſſe de ſa colère, mon reſſentiment eſt à ſon comble. Il eſt trop grand, pour que je puiſſe former de deſir contraire à la deſtinée & à la fureur de mes fils..... Ce n'eſt pas aſſez de la guerre civile, que le frère ſe précipite contre ſon frère, c'eſt encore trop peu; & pour que leur crime s'accompliſſe d'une manière digne de moi, digne de ma couche nuptiale, qu'on donne auſſi des armes à leur mère.... Ç'en eſt fait, aucune puiſſance ne m'arrachera de ce bois : caché dans le creux d'une roche, ou dans les ronces d'un buiſſon épais, j'ouvrirai mes oreilles à tous les bruits populaires, je

ferai tous mes efforts pour entendre les détails de cette guerre de deux frères dénaturés.....

(*Cette scène est imparfaite, & le second Acte finit là.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ANTIGONE, le Député.

(*Il manque quelque-chose au commencement de celui-ci.*)

JOCASTE.

L'HEUREUSE Agavé porta dans sa main la tête de Penthée, & cette Ménade sanglante, meurtrière de son fils, en montra le trophée aux yeux des Thébains. Si elle fut criminelle, son crime s'arêta là : le mien se perpétue : j'ai fait d'autres coupables, j'ai mis au monde des monstres, & ce qui manquait à mes malheurs, j'aime l'ennemi de ma patrie. (*Polynice.*)

Trois fois déja l'hiver a désolé la terre, trois fois la faulx a moissonné les dons de Cérès depuis que Polynice languit dans l'exil & mandie l'assistance de la Grèce. Il est devenu le gendre d'Adraste dont l'Empire s'étend sur cette mer que resserre l'isthme fameux. Adraste guide ses peuples

& traîne encore ſept Puiſſances au ſecours de mon fils. Quels ſeront mes vœux, mon choix? je l'ignore. Polynice revendique ſon trône. Sa cauſe eſt juſte, il la rend criminelle en la ſoutenant ainſi.

Mère infortunée! quel parti dois-je prendre? je vois mes enfans dans les deux armées, je ne ſaurais former pour l'un d'eux, un deſir qui ne ſoit une impiété : le vœu que je ferais pour l'un, ſerait fatal à l'autre : ils me ſont également chers; cependant mon cœur penche pour le plus juſte dont le malheur encore détermine ma faveur. Les malheureux ſe déclarent ſi aiſément pour leurs ſemblables.

LE DÉPUTÉ.

Reine! tandis que vous ſuivez le cours de vos cris plaintifs, le tems ſe précipite, & les deux armées font étinceler leurs armes, l'airain appelle la guerre, les aigles déployées s'avancent, les ſept Rois ſe diſpoſent au combat, une ardeur belliqueuſe anime tous les enfans de Cadmus, & des deux côtés, les guerriers s'ébranlent d'un pas intrépide. Voyez-vous comme la pouſſière des combatans nous dérobe le jour, en couvrant de tourbillons épais cette plaine & le ciel? ſi la crainte ne trompe pas mes yeux, je vois flotter les enſeignes ennemies, le premier rang eſt tout prêt à lancer les javelots, les noms des chefs brillent en lettres d'or ſur leurs drapeaux.

O Reine ! hâtez-vous, allez rendre l'amour à deux frères, la paix à tout un peuple. Mère de ces barbares, jettez-vous au milieu d'eux, désarmez-les.

ANTIGONE.

Allez, ma mère, précipitez votre marche; saisissez leurs traits, exposez à leurs coups votre sein découvert : empêchez la guerre, ou tombez la première.

JOCASTE.

J'y cours, je présenterai ma tête à leurs armes, je me tiendrai contre ces tigres; celui qui voudra percer son frère, immolera sa mère auparavant. Oui, malgré ma vieillesse, je saurai résister à ces guerriers farouches..... Si le sang vient à couler, si j'en suis témoin, j'expire aussi-tôt.

ANTIGONE.

Ma mère ! on se heurte. J'entends les clameurs, les frémissemens des ennemis : le crime approche de nous : partez, déployez tout le charme des prières : déja mes larmes ont ému les cruels. Le gros de l'armée ne s'avance encore qu'avec lenteur, mais les Généraux s'agitent, impatiens de combattre. (*Antigone avait laissé son père dans le bois & s'était rendue au camp où elle avait touché ses frères : de-là, elle était rentrée dans la ville, pour engager sa mère à achever son ouvrage.*)

JOCASTE.

Quel tourbillon rapide m'entraînera dans les airs à travers tant de bataillons ! le ſphynx, les oiſeaux du Stymphale, les harpies ne me prêteront-elles pas leurs aîles rapides pour m'abattre ſoudain au milieu de ces deux armées ? (*Elle ſort.*)

LE DÉPUTÉ.

Elle eſt partie : c'eſt l'image de la fureur, c'eſt la fureur elle-même : le trait lancé par un Parthe, n'eſt pas plus prompt ; elle égale la vîteſſe du navire enlevé par l'impétueux Autan, de l'étoile qui tombe du ciel, alors que comprimant le pôle, elle ſe fraye une route avec tous ſes feux. (*Erreur des Anciens qui croyaient que les étoiles qui filent, tombaient réellement du ciel. Ce n'eſt qu'une exhalaiſon formée dans les airs, & qui prenant ſon cours plus bas, reſſemble, en effet, à une étoile qui tombe.*)

(*Le Député monte ſur le haut d'une tour & voit Jocaſte arrivée au milieu des Combatans.*)

Etonnée elle-même de l'agilité de ſa courſe, continue-t-il, elle a déja ſéparé les deux armées. Une mère ſuppliante arête la guerre & la mort qui s'avançaient des deux côtés : les traits reſtent ſuſpendus dans les mains impatientes de les lancer. La paix obtient cette faveur, le fer ſe cache & ſe repoſe,

repose, les deux frères seuls agitent leurs épées, Jocaste leur montre ses cheveux blancs qu'elle arrache, ils la rejettent, elle les implore, son visage est baigné de larmes. Hélas! on peut refuser sa mère, quand elle n'attendrit pas soudain.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, POLYNICE, ÉTÉOCLE.

JOCASTE.

C'EST moi que vous devez accabler de vos traits, moi que tous ces guerriers doivent frapper d'abord, moi qui dois être l'unique objet de la fureur d'Argos & de Thèbes. Ennemis, citoyens, percés ce sein qui donna des frères à mon mari, déchirés, dispersés mes coupables membres : je suis la mère de deux chefs qui vous divisent. O mes enfans! vous avez posé les armes, même avant que je vous rappelle notre mutuel opprobre. Tendez les mains à votre mère tandis qu'elles sont encore pures. Jusqu'ici la fortune a pu vous rendre coupables d'un crime involontaire; toute la faute en était à moi : le premier crime que vous feriez à présent, ne pourrait être excusé par l'ignorance,

il partirait de votre volonté. Si la piété vous touche encore, accordez la paix à votre mère : ſi le crime vous plaît davantage, diſpoſez-vous à en commettre un plus grand; vous commencerez par votre mère, tranchez donc le cours de cette guerre, ou celui de ma vie..... Auquel des deux dois-je adreſſer mes tremblantes paroles ? auquel donnerai-je le premier baiſer ? ma tendreſſe ſe porte vers l'un & l'autre avec le même charme. Je revois celui-ci après une abſence bien longue, & ſi le traité ſubſiſte, celui-là va s'éloigner à ſon tour : quoi ! pour les voir tous deux enſemble, on ne pourra les voir qu'ennemis !.... Embraſſe-moi d'abord, toi qui as tant ſouffert & qui revois ta mère après un ſi rude exil : viens, donne du relâche à ton épée impie, enfonce dans la terre cette javeline impatiente. Ton bouclier empêche le ſein de ta mère de s'approcher de ton ſein, dépoſe-le encore. Délivre ton front de ce bandeau, ôte ce caſque, triſte ornement de ta belliqueuſe tête, rends tout ton viſage à ta mère..... Tu détournes les yeux & tu obſerves avec inquiétude la main de ton frère. En t'embraſſant, je couvrirai ton corps tout entier, ton ſang ne pourrait couler qu'avec le mien.... Tu es toujours inquiet. As-tu peur que ta mère te trompe ?

POLYNICE.

Oui, j'en ai peur. Ici la nature a perdu ſes

droits, & quand un frère donne de tels exemples, on peut se défier d'une mère.

JOCASTE.

Remets-donc la main sur la garde de ton épée; renoue ton casque, reprends ton bouclier, garde tes armes jusqu'à ce que ton frère ait quitté les siennes. (*A Etéocle.*) Et toi, première cause de cette guerre, dépose ce fer suspect. Quand tu abhorrerais la paix que j'implore, quand ta seule passion serait de répandre le sang, je ne te demande qu'un moment de trève pour donner le premier ou dernier baiser à ton frère que je revois après un si long exil. Tandis qu'une mère vous conjure à genoux, de lui accorder cette paix désirée, désarmez-vous au-moins pour l'entendre. Polynice te craint, tu le crains à ton tour, & moi je vous crains tous deux. Polynice! pourquoi ton épée est-elle toujours dans ta main! ne sois pas fâché du retard que j'oppose à ta vengeance...... Frères aveugles! toute votre passion est de commencer cette guerre où le vainqueur enviera le sort du vaincu..... Tu redoutes encore quelque perfidie d'Etéocle? ah! dans l'alternative de tromper une tête si chère, ou d'être trompé par elle, endure le crime, plutôt que de le commettre..... Quitte ces cruelles armes, une mère veillera aux embûches de tous deux & les repoussera également...... O mes fils! me donnez-vous

la guerre, ou me ferez-vous envier le ſort de votre père ? ſerai-je venue pour empêcher votre parricide, ou pour le voir de plus près ?...... Etéocle s'eſt rendu à ma prière : appuyé ſur ſa javeline, il a quitté ſon épée : vois ſes autres armes dépoſées à ſes pieds. Polynice ! entends les accens plaintifs d'une mère ſuppliante, mais vois auparavant les larmes que je répands. Je touche enfin ta tête, objet ſi touchant de mes longs regrets. Fugitif de ta patrie, un grand Roi t'a donné de nouveaux *Lares*. Hélas ! & après tant de cruels haſards ſur les ondes irritées, ce n'eſt point ta mère qui t'a conduit ſur la couche nuptiale, ſes mains n'ont point orné ton appartement de guirlandes, elles n'ont point arraché de ta porte les bandelettes de l'hymen.

(*En entrant dans la maiſon de leurs maris, les jeunes mariées attachaient à la porte des bandelettes de laine trempées dans le ſang des victimes ; & celles qui les conduiſaient, leurs mères ou leurs belles-mères, arrachaient & brûlaient ces mêmes bandelettes, ſymbole de la virginité.*)

Ton beau-père, continue Jocaſte, ne t'a donné ni tréſors, ni campagnes fertiles, ni villes opulentes. La guerre fut ta ſeule dot. Tu es devenu le gendre de nos ennemis, l'hôte des Pénates étrangers : proſcrit, poſſeſſeur d'une autre patrie, déſerteur de la tienne, tu as été exilé ſans avoir com-

mis aucun crime, & afin que ta deſtinée ſoit en tout ſemblable à celle de ton père, tes malheurs te viendront d'une femme. O mon fils, l'eſpoir & la crainte de ta mère! toi dont tant de fois j'ai demandé le retour aux Dieux quand je voyais que par ce retour tu pouvais m'ôter autant que me donner, je leur diſais à ces Dieux : *Quand ceſſerai-je donc de craindre pour lui?* un d'eux me répondit : *Quand tu le craindras.* O Polynice! ſans cette guerre, je ne te verrais point, ſans toi, je ne verrais point cette guerre. Ta vue eſt pour moi une faveur bien triſte & bien dure. Elle charme pourtant ta mère. Ecarte tes armes : tu le vois, Mars en ce moment ne t'annonce rien de funeſte. Il avait horriblement alarmé mon cœur, quand j'ai ſu que vous iriez tous deux ſi près de lui. Le friſſon agite encore tous mes membres. Qu'il s'en eſt peu fallu que je n'aie vu une horreur abominable que votre père du moins n'aurait pu voir! quoique cette crainte ne me tourmente plus, quoique cet affreux ſpectacle ſoit éloigné de mes yeux, je ſuis encore malheureuſe de l'avoir apperçu.

Par les ſouffrances que j'ai dévorées dix mois pour te donner le jour, par la piété de ton incomparable ſœur, par les meurtriſſures dont ton père a défiguré ſon viſage, par l'affreux ſupplice dont ce vertueux mortel a puni ſon erreur, ô Polynice!

éloigne ces flames criminelles des murs de ta patrie, ordonne à ces drapeaux impies de s'écarter de nos remparts. En te retirant, tu auras consommé une grande partie de ton crime : Thèbes aura vu ses plaines couvertes de tes farouches soldats, les prairies de Cadmus foulées par tes coursiers, tes alliés nous menaçant du haut de leurs chars, tant de feux allumés pour réduire nos maisons en cendres : elle aura vu un forfait nouveau, & dont elle aura toute la gloire, deux frères qui allaient s'égorger aux yeux de l'armée, du peuple, de leur sœur, de leur mère. Leur père ne doit qu'à lui-même de n'avoir pas eu le même spectacle.

Prends-le, ce père malheureux, prends-le pour ton modèle : tu sais comme il condamne jusqu'aux fautes de l'erreur. Ne porte point, je t'en conjure, ne porte point le fer sur tes Pénates, ne renverse point Thèbes ou tu prétends régner : tu perds ton Royaume, en voulant le conquérir; pour qu'il t'appartienne, tu veux l'anéantir : tu trahis ta cause, en dévastant cette terre, en brûlant ces moissons, en dépeuplant ces campagnes. Peut-on détruire ainsi son bien ? est-ce donc une possession étrangère que tu dévores avec la flame, que tu moissonnes avec le glaive ? disputez-vous tous deux la couronne, mais laissez subsister votre Royaume.

Quoi ! avec ces traits, avec ces torches, tu atta-

queras le palais d'Amphion, ce ſuperbe monument qu'éleva, non la force mouvante de ces machines hardies, ouvrage de l'induſtrie des hommes, mais le ſon divin de la guitarre qui en diſpoſa les pierres ſur ces tours majeſtueuſes? Vainqueur barbare, tu briſerais ces marbres, tu ravirais ces dépouilles, tu chargerais de chaînes les généraux de ton père! Tes féroces ſoldats jetteraient dans les fers des concitoyennes arrachées des bras de leurs époux! les vierges de Thèbes, confondues avec les autres captifs, ſeraient données pour eſclaves au beautés d'Argos! & ta mère, les mains liées derrière le dos, ſuivrait ſans doute le char du triomphe que tu remporterais ſur ton frère?

Peux-tu goûter le cruel plaiſir de voir tes citoyens malheureux par toi? peux-tu introduire des ennemis dans une ville ſi chère, la remplir de carnage & d'horreur?.... Quoi! ton cœur dur, féroce, indomptable, ne dépoſe pas ſa colère? tu es inexorable! que feras-tu donc quand tu ſeras Roi? calme, je t'en conjure, calme ces flots impétueux de ton ame, & rends-toi enfin à la piété....

POLYNICE.

Pour errer toujours en malheureux fugitif! pour me voir, banni de ma patrie, ſolliciter l'aſſiſtance des Nations étrangères! Eh! que ſouffrirais-je de plus affreux, ſi j'avais auſſi trahi ma foi, ſi

j'étais un parjure? je porterais la peine de la perfidie d'un autre, & mon Royaume ſerait le prix de ſes crimes!

Vous me renvoyez, j'obéis à l'empire de ma mère, mais qu'elle me nomme un autre aſyle: mon frère ſuperbe cependant régnera dans mon palais, & j'irai me cacher dans la plus vile chaumière: donnez-la moi du moins, en me banniſſant, & que je puiſſe ſous un humble toît, me conſoler de la perte d'un Royaume. Mépriſé par la Princeſſe à qui je devais donner le diadême avec ma main, je ne ſerai que l'eſclave rampant du Roi mon beau-père..... Il eſt trop pénible de tomber du trône dans les fers.

JOCASTE.

Si tu es ſi avide de régner, ſi ton orgueil ne peut ſe paſſer de ſceptre, la terre ne t'en offre-t-elle pas aſſez à conquérir?

» Faites plus, tenez tout de votre grand courage,
» Que votre bras tout ſeul faſſe votre partage,
» Et dédaignant les pas des autres Souverains,
» Soyez, mon fils, ſoyez l'ouvrage de vos mains.
» Par d'illuſtres exploits couronnez-vous vous-même;
» Qu'un ſuperbe laurier ſoit votre diadême,
» Régnez & triomphez, & joignez à-la-fois
» La gloire des Héros à la pourpre des Rois.

(*Imitat. de Racine.*)

Va franchir, continue Jocaſte dans Sénèque, va

franchir les ſommets du Tmolus, ſi connus du fils de Sémélé: (*Bachus qui en avait fait la conquête.*) va parcourir ces belles & fertiles plaines de la Lydie: va dans ces opulens guérets que le Pactole couvre de ſon ſable précieux, ſur les bords tortueux du vagabond Méandre: (*fleuve de Phrygie, connu par ſes détours.*) va dans les climats qu'arroſe l'Hèbre rapide, vers le Gargane ſi chéri de Cérès, aux rives du Xanthe que groſſiſſent les neiges de l'Ida, dans les lieux où l'Ionienne perdant ſon nom, reſſerre Abyda & Seſtos, dans ceux où cette mer s'approchant de plus près de l'orient, forme tant de rades sûres en Lycie: va porter le fer dans ces contrées diverſes; que ton beau-père y entraîne ſes peuples & qu'il t'en facilite la conquête. Imagine-toi que ton père porte encore la couronne de Thèbes. Ton exil eſt préférable à un pareil retour. Banni par le crime d'un autre, tu reviens criminel par toi. Tes mains ſeront pures en employant toutes ces forces qui te ſuivront, à te former un nouvel Empire. Ton frère ſecondant ta noble ambition, ton frère lui-même combattra pour toi. Pars & n'entreprends que des guerres où Œdipe & Jocaſte puiſſent faire des vœux pour tes ſuccès. Un Etat ravi par un crime eſt mille fois plus onéreux que le banniſſement. Peins-toi tous les maux de l'aſſaut que tu nous prépares, & ſonge à la fragilité de la fortune. Quand tu verrais toutes les

Nations de la Grèce combattre ſous tes drapeaux ; oſerais-tu te flatter encore de la victoire ? tout ce qui eſt au pouvoir de Mars eſt douteux, la ſupériorité des forces diſparaît , & l'épée à la main, les chefs ſe trouvent égaux. L'eſpoir, la crainte, le ſort aveugle, dérangent bien les projets des guerriers. Le prix dont tu te flattes eſt douteux, le crime qui doit te le procurer eſt certain. Je veux que les Dieux ſoient propices à tous tes vœux, que tes citoyens renverſés ayent fui devant toi, que leur deſtruction ſoit complette, que cette plaine ſoit jonchée de leurs corps, ô mon fils! chargé des dépouilles de ton frère, & malgré toute l'yvreſſe de la gloire, il te faudra briſer ta palme. Que penſer d'une guerre où le vainqueur ſera un monſtre, s'il ſe réjouit de ſa victoire ? ou il ſera forcé de pleurer celui qu'il aura vaincu ? Renonce donc à ces horribles combats, éloigne les alarmes, & ne ſois point la coupable cauſe du deuil de tes parens.

POLYNICE.

Pour qu'un frère dénaturé ne porte point la peine de ſon injuſtice criante & de ſa perfidie ?

JOCASTE.

Ne crains rien, il ne ſera que trop puni : il régnera.

POLYNICE.

Régner eſt une peine ?

JOCASTE.

Si tu en doutes, regarde ton ayeul & ton père : Cadmus & toute ta race te l'apprendront. Jamais on ne porta impunément le ſceptre de Thèbes, & cependant tous ces Rois malheureux n'avaient pas trahi leur foi. Crois que ton frère va augmenter leur nombre.

» Si vous lui ſouhaitez, en effet, tant de mal,
» Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
» Ce trône fut toujours un dangereux abîme,
» La foudre l'environne auſſi-bien que le crime :
» Votre père & les Rois qui les ont devancés,
» Si-tôt qu'ils y montaient, s'en ſont vus renverſés.

(*Imitat. de Racine.*)

POLYNICE (*dans Sénèque.*)

Je crois qu'il l'augmentera, je l'augmenterai moi-même. Il eſt beau de mourir Roi.

» Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,
» J'y monterais plutôt que de ramper à terre :
» Mon cœur jaloux du ſort de ces grands malheureux,
» Veut s'élever, Madame, & tomber avec eux.

(*Imitat. de Racine.*)

JOCASTE.

Je te dévoue à tous les ſupplices des exilés : règne donc, pourvu que tu ſois un objet d'horreur à tous les tiens.

POLYNICE.

Craindre d'être odieux, c'eſt ne vouloir pas

régner : l'Arbitre Suprême a créé ensemble la haîne & la royauté : le Roi est celui qui sait opprimer cette haîne : l'amour qu'on a pour les siens, est un des malheurs du trône. On est plus fort contre ceux dont on est haï, & quiconque aspire à l'amour, ne règne que d'une main languissante.

JOCASTE.

C'est aux vrais Rois à donner aux autres des leçons pour régner : toi, tu n'en peux donner qu'aux exilés.

POLYNICE.

Pour avoir une couronne, je livrerais aux flames & ma patrie, & mes pénates, & ma femme : un Empire est le plus grand des biens, on peut l'acheter à tout prix.

Le reste de cette Tragédie a été perdu, ainsi que les chœurs de Phéniciennes d'où elle avait pris son nom, & ce sujet est celui sur lequel les maîtres de l'art se sont le plus exercés. Eschyle a donné *les sept Chefs devant Thèbes*, Sophocle a composé deux *Œdipes*, Euripide *les Phéniciennes*, Rotrou *la Thébaïde*, Racine *les Frères ennemis*.

Chez les Grecs, Antimaque & Ménélas d'Egée ont encore traité le même sujet : Ovide & Properce parlent d'un Ponthicus qui en fit une Tragédie ; enfin Stace le mit en Poëme épique, sous le règne de Domitien.

La *Thébaïde* de Sénèque, si exaltée par Juste-Lipse, & si décriée par Heinsius, n'est autre chose, dit Scaliger, *qu'un Drame de l'Ecole, qu'une déclamation Oratoire.* Il y a en effet beaucoup plus de traits & de Sentences que d'action, c'est le défaut de Sénèque, & ce défaut a fait le succès de sa Pièce dans un siècle où l'on préférait l'esprit à la raison, une imagination déréglée à une conduite sage, des pensées hardies & de beaux vers à l'intérêt.

Cependant le Père Brumoy trouve *du vrai sublime* dans cette Tragédie : ce sont, selon lui, *des traits qui échapent par hasard à un esprit, très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, d'une imagination emportée.*

Delrius prétend que c'est la meilleure de Sénèque, & ne craint pas de dire qu'elle est supérieure à toutes celles que les Grecs ont faites sur ce sujet.

C'est à nos Lecteurs à juger qu'elle est la plus saine de toutes ces opinions, & nous nous contenterons seulement d'ajouter que la *Thébaïde*, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, ne doit pas être regardée comme une Tragédie en règle. Ce sont des harangues plus pompeuses que celles de Salluste & de Tite-Live, plus remplies de chaleur que de naturel. Les dialogues de Sénèque ne sont que de beaux plaidoyers qui ravissaient Corneille & qu'il imita souvent : accoutumés, lorsque la Ré-

publique ſubſiſtait encore, à diſcuter en public les affaires les plus importantes, les Romains étaient Orateurs par habitude, & leurs converſations avaient ſouvent l'air de délibérations. Cette habitude ſe perpétua, lors même que la République n'exiſta plus, & opprimés par les Empereurs, privés du droit de ſe faire entendre ſur la tribune, les Orateurs déployaient leur éloquence dans les Ecoles où l'on avait encore de la vénération pour cet Art ſublime qui avait conſacré les noms de Cicéron & de Hortenſius. Au défaut de l'importance & de la vérité des cauſes, on employait les penſées les plus brillantes, les expreſſions les plus magnifiques, & ſi quelquefois on était grand, on était plus ſouvent ampoulé.

On a vu que la *Thébaïde* eſt défigurée par quantité de lacunes, mais on ne peut nier qu'elle attache, & que de tems en tems on y trouve cette terreur ſombre, cette pitié déchirante qui caractériſent l'ancienne Tragédie. Dans les *Frères ennemis* de Racine, la première & la plus faible Pièce de ce grand homme, c'eſt un maſſacre preſque général : on y voit mourir Jocaſte, Etéocle, Polynice, Hémon, l'amant d'Antigone, en un mot Antigone elle-même ; & annoncés ſucceſſivement par Olympe, tous ces accidens produiſent très-peu d'effet. L'amour de cette Antigone eſt déplacé dans un ſujet ſi terrible, & quand elle s'immole pour

l'objet qu'elle aime, on lui entend dire ſans émotion :

» Cher Hémon ! c'eſt à toi que je me ſacrifie.

Créon qui n'avait excité les deux frères à ſe battre que dans l'eſpérance de s'emparer de leur trône, qui pendant toute la Pièce n'avait paru qu'ambitieux, le fourbe Créon finit par être ridicule, lorſqu'oubliant tout-à-coup ſes prétentions à l'Empire, il ſe montre amoureux d'Antigone qui vient de ſe tuer...... Vous m'ôtez, dit-il au Ciel,

» Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reſte.

Racine, dans cette Pièce, a beaucoup moins imité Euripide que Sénèque & Rotrou. On lui reproche d'avoir défiguré Polynice, & cela pour Etéocle que ſon uſurpation rend odieux. Rotrou a fait la même faute, & le commencement de ſa Pièce eſt une faible copie des *Phéniciennes* d'Euripide, ou plutôt de la *Thébaïde* du Poète Latin ; mais depuis la troiſième Scène du troiſième Acte, c'eſt en entier la Tragédie de Sophocle.

COUP-D'ŒIL ſur le Coſtume des Grecs.

Avant de paſſer à la Tragédie ſuivante, il eſt néceſſaire de jetter un coup-d'œil ſur l'habillement de Jocaſte, & d'en détailler toutes les parties : c'eſt une des branches principales de notre Ouvrage, & les Pièces de Sénèque vont nous fournir l'occa-

ſion d'offrir au public tout ce qui concerne les vêtemens adoptés par les Grecs.

Leur habit le plus ordinaire était la *tunique* appellée chez eux *chitou*, eſpèce de robe qui deſcendait juſqu'aux genoux, & quelquefois juſqu'aux talons. Elle avait des manches aſſez étroites, & qui couvraient tout le bras ; ce qui cependant ne doit pas s'entendre ſans exception, comme l'on en verra la preuve.

Outre cette *tunique* extérieure, ils en portaient une autre ſur la peau, qui leur tenait lieu de chemiſe. Ils la nommaient κιτωνίσκος, & les Romains *interula* ou *ſubucula*.

La *chlamyde*, ancien habit chez les Grecs, fut auſſi en uſage chez les Romains, & on la mettait ſur la *tunique*, comme un ſurtout, ou comme un manteau : elle ſervait en guerre & en paix, elle était toute ouverte, & s'attachait avec une boucle ſur l'épaule droite, enſorte que le côté où ſe trouvait la boucle, était abſolument découvert : ſa forme était ſemblable à celle de nos manteaux, & en cela, elle différait de la *chlène* que les Romains appellaient *lène*, & qui était en uſage dès les tems héroïques. C'était une eſpèce de ſurtout qui ſervait à garantir du froid & de la pluie : il y en avait de doubles, d'autres ſimples & ſans fourrures. La nuit, elles ſervaient de couverture. Quand Priam coucha dans la tente d'Achille, on le couvrit

vrit avec des *chlènes* fourrées. On s'en servait aussi à la guerre, comme on peut le voir dans l'*Odyssée* d'Homère. Cet habit est quarré, dit Ausonius, figure propre à le rendre utile la nuit comme le jour.

Elien, en parlant du luxe des anciens Athéniens, dit qu'ils portaient des *tuniques* de diverses couleurs, des manteaux de pourpre, qu'ils se frisaient & roulaient les cheveux, & qu'ils y entremêlaient des ornemens qui avaient la forme de cigales.

Le *palium*, ou manteau chez les Grecs, s'appellait *himation*, *pharos*, *tribon*, ou *tribonnion*. On voit qu'il ressemblait à la *chlène* : les Philosophes & les Sophistes en faisaient usage : on le portait aussi au Barreau.

L'*exonide* était une *tunique* sans manches, ensorte qu'elle laissait à découvert, non-seulement les bras, mais même les épaules, & c'est de-là qu'elle prenait son nom. Cet habit était celui des valets & des gens de service. Les Philosophes affectaient de le porter.

Les femmes avaient des *tuniques* comme les hommes, mais elles étaient plus longues & leur descendaient jusqu'aux talons. Par-dessus, elles portaient un manteau léger, nommé *empacbonné*, *annabolé*, *xistis*, ou *péplos*. La robe que l'on

appellait *tarentine*, était si mince & si déliée, que le corps paraissait au travers.

Le *céniphale* était une bande, ou ruban à lier la tête.

HABIT DE JOCASTE.

La *calasiris*, ou vêtement intérieur de lin, descendant jusqu'aux pieds.

La *tunique* de dessous, de laine blanche, avec une large bande de couleur pourpre, froncée sur un petit fil d'or à l'endroit de la gorge.

La *tunique* de dessus, d'un tissu de laine très-délié, & couvrant les bras; ornée en bas d'une broderie d'or, & à l'endroit de la gorge, d'une bande de pourpre brodée d'or : elle est relevée sur l'estomach par une ceinture de laine couleur de safran & dont chaque extrémité est garnie d'une houpe de même couleur.

L'*annabolé* ou *péplos* qui lui sert de manteau, est de couleur pourpre & d'une étoffe légère, point doublée ; il ne tient par aucune boucle ou attache, & peut se tourner autour du corps, à volonté. Ses bords extérieurs sont ornés d'une brochure d'or très-petite.

Les bracelets sont d'or, garnis de pierres de couleur, & le collier est de deux rangs de perles.

Le diadême est une bande de laine de couleur pourpre & attachée sur la tête comme elle l'est sur celle du Roi dont le diadême est le même.

Le voile qui couvre la tête de Jocaste, est d'un tissu très-fin & de couleur changeante, rouge & bleue.

Les bandes de la chaussure sont couleur de pourpre & laissent voir la chair nuë.

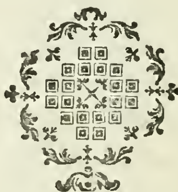
Voilà quel était le véritable habit des Reines Grecques, & nous sommes bien loin de le retrouver dans ceux de nos Actrices qui non contentes de prendre, ou des satins, ou des étoffes brochées de différentes couleurs, les font couper & draper, soit d'après leur goût, soit d'après la fantaisie de leur Tailleur. Que signifient ces larges broderies nuancées avec le plus grand soin & prodiguées sur toutes les parties de leur ajustement, ces boucles d'oreilles & ces colliers de diamans, ces diadêmes & ces brasselets du même genre, ces riches agraffes qui attachent leur manteau, ces gazes en or qui leur servent de voile, cette coëffure élevée & garnie de pierreries, ces chaussures brodées, & mille autres parures qu'il serait trop long de détailler ?

Nos Actrices se plaignent tous les jours du prix qu'elles sont obligées de mettre à leur garde-robe de Théâtre, nous n'en sommes point étonnés, & c'est payer beaucoup trop cher le plaisir de s'éloigner de la vérité à laquelle nous nous efforcerons de les ramener par nos gravures & nos remarques. Nous serons sûrs d'y réussir, lorsque nous parviendrons

V 2

à leur perſuader que rien ſur la ſcène n'eſt auſſi beau que la ſimplicité, & qu'en s'y conformant, elles ſeront beaucoup plus intéreſſantes qu'avec cette foule d'ornemens ſuperflus qui détruiſent l'illuſſion des rôles dont elles ſont chargées.

Les différens objets que nous avons à préſenter, vont nous ramener ſucceſſivement à cette matière ſur laquelle nous ferons enſorte de ne laiſſer rien à déſirer.





J. D. Dugoure. del. Ph. Triere Sculp.

ATRÉE.



THYESTE.

PERSONNAGES.

THYESTE.
ATRÉE.
TANTALE.
MÉGÈRE.
PLISTÈNE fils de Thyeſte.
Chœur des Vieillards de Mycènes.
Le jeune Tantale fils de Thyeſte.
Un autre Fils de Thyeſte.
Un Garde.
Un Courier.
Perſonnages muets.

(La ſcène eſt à Argos.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ombre de Tantale, MÉGÈRE.

TANTALE.

SANS relâche occupé à ſaiſir l'onde qui ſe dérobe toujours à mes lèvres avides, qui peut m'arracher aux demeures infernales ? Quel ſiniſtre

Divinité montre encore à Tantale des maiſons vivantes ? Quel affreux ſupplice d'être condamné à languir pour jamais de faim & de ſoif au milieu de l'abondance ? Que ne ſuis-je plutôt aſſez heureux pour porter le rocher gliſſant de Syſiphe ! pour tourner, ô Ixion ! ſur ta roue ſi rapide, & qui te fait parcourir ſi peu d'eſpace ! pour n'être dévoré que par le noir vautour qui déchire les entrailles de Prométhée, alors qu'il a réparé pendant les nuits la perte qu'il a faite chaque jour, éternel aliment de ce monſtre inſatiable ! Ne daignera-t-on point changer mon tourment ! O impitoyables puiſſances de l'Erèbe, qui décernez de nouvelles tortures aux morts ! imaginez d'autres peines qui faſſent horreur, même au Gardien des ombres, au triſte Achéron & à moi, tenez-les toutes prêtes : voilà que ma race produit des criminels qui éclipſent leur père, qui me feront paraître innocent, & ſe porteront à des attentats que jamais je n'aurais oſé commettre. Ma famille remplira bien toutes les places vacantes au Tartare, & tant que le ſang de Pélops ſubſiſtera, Minos n'aura guère de repos.

MÉGÈRE (*à Tantale.*)

Avance donc, ombre déteſtable, & viens agiter tes Pénates impies. Il faut ſouffler l'émulation des crimes dans le cœur de tes enfans, il faut aigui-

ſer leurs glaives, & les faire expirer ſous leurs coups mutuels. Que leur haîne ne reconnaiſſe ni meſure, ni pudeur; qu'une fureur aveugle entraîne leurs eſprits, que la rage des pères s'éterniſe & ſe répande ſur les derniers rejettons, pour qu'ils ne puiſſent avoir aucun remord de leurs anciens forfaits; qu'ils en reproduiſent ſans ceſſe de nouveaux, & que chaque individu ne ſe contente jamais d'en commettre un ſeul; que la punition ne ſerve qu'à les rendre plus coupables; que tes deux fils odieux ſoient chaſſés de leur Trône, & qu'on rappelle les exilés pour régner en leur place; que la fortune de ta maiſon ſoit toujours incertaine; qu'elle ne poſsède jamais qu'une couronne chancelante; que les miſérables y deviennent les maîtres, & les maîtres miſérables; qu'on n'y doive la royauté qu'aux flots perpétuels des révolutions. (*Voilà l'image exagérée des troubles qui arrivèrent ſous les Céſars.*) Bannis, tandis que les Dieux leur accorderont une nouvelle patrie, qu'ils ourdiſſent de nouvelles horreurs, & ſe rendent auſſi odieux aux autres qu'à eux-mêmes; qu'ils croient tout permis à leur colère; que le frère tremble devant ſon frère, le père devant ſon fils; que les enfans périſſent miſérablement, mais qu'ils naiſſent plus miſérablement encore; que les femmes infidèles menacent leurs maris; qu'on traîne la guerre au-delà des murs; que toute la

terre soit inondée de sang ; que l'insolence du vainqueur surpasse celle de tous les vieux conquérans ; que l'adultère ne soit qu'une tache légère dans ta maison impie ; que la bonne foi, l'union fraternelle, en un mot, que toute justice en soit bannie ; que le ciel se ressente lui-même de ces abominations, & lorsque le flambeau lumineux donnera au monde la clarté qu'il lui doit, qu'une nuit ténébreuse vienne prendre sa place, que le jour tombe du firmament.

Mets tes *Lares* en confusion, répands-y la haîne, le carnage, les funérailles ; remplis ta maison de Tantales, embellis-la comme aux jours de fêtes, ornes-en les portes de festons de lauriers, & que l'éclat de la lumière y signale ton arrivée. Renouvelle, mais augmente le forfait de la Thrace. (*Philomèle & Procné n'avaient tué qu'Itis, qu'ils firent manger à Térée : Mégère exige trois victimes au lieu d'une, & veut que Thyeste dévore ses trois enfans.*) Quoi ! la main d'Atrée se repose encore ! Déjà Thyeste ne pleure point ses fils ! Quand lui verrai-je retirer du feu l'airain brûlant qui doit renfermer son repas !..... Qu'on me déchire ces membres palpitans, que le sang en rejaillisse sur les foyers paternels, qu'on prépare la table. Un tel festin ne sera pas nouveau pour toi. (*Tantale avait servi aux Dieux son fils Pélops, & Cerès en avait déja mangé l'épaule, lorsque Jupiter s'étant apperçu*

du crime, rendit la vie à Pélops auquel il donna une épaule d'yvoire, en place de celle qui lui manquait.) L'enfer retranche ce jour à l'éternité de ton ſupplice, & par ce repos unique, tu peux ſatisfaire la faim qui te tourmente. Romps ton jeûne. Sous tes yeux, on boira le ſang de tes petits-fils, mêlé à la liqueur de Bachus..... (*Tantale recule d'horreur.*). Quoi ? tu refuſes un banquet que je t'accorde ! Arête, où cours tu ?

TANTALE.

A mes étangs, à mes fleuves, à ces ondes fugitives, à ces fruits trompeurs qui fuient ma bouche. Ah ! j'aime mieux la plus exécrable priſon. Si tu ne me vois pas aſſez miſérable, fais-moi quitter ces belles rives où tu m'as fixé pour jamais, précipite-moi dans les ondulations brûlantes du Phlégéton, environne-moi de toutes tes torches.

O vous que la loi du deſtin condamne aux plus durs ſupplices, qui étendus dans des antres livides, à la vue d'une montagne toute prête à vous écraſer, expoſés à des lions avides & furieux, entourés de l'horrible bataillon des furies, repouſſez de vos yeux, à demi brûlés, les flames qui vous dévorent ; écoutez-tous la voix de Tantale qui ſe hâte de retourner à vous ! Croyez-en mon expérience & mes peines ; ce que je ſouffre chez les vivans eſt plus affreux que tous vos tourmens...

Ah ! qui aura la pitié de me reconduire au tartare !

MÉGÈRE.

Il faut auparavant que tu répandes le trouble dans ta maiſon, la fureur des combats, l'amour du glaive : anime ton cœur féroce.

TANTALE.

Il me convient de ſubir ma peine, & non d'en faire aux autres. Tu m'envoies comme une exhalaiſon mortelle échapée de la terre, pour affliger les peuples de l'horreur de la peſte. Un aïeul ſacrifierait ſes petits-fils ! il ſe prêterait à cette éxécration ! O père des Dieux & le mien ! quoique ma langue indiſcrète ait déja été punie ſi horriblement d'avoir révélé les myſtères céleſtes, non, je ne ſaurais me taire : Puiſſances ſuprêmes ! écoutez-moi. Ne permettez plus que mes mains ſoient ſouillées d'un ſang ſacré, ne ſouffrez pas qu'on profane ainſi vos autels. Je les défendrai, j'empêcherai le crime qu'on prépare. (*à Mégère qui l'inſpire.*) Comme tu effrayes mes regards avec ton fouet cruel ! Que tes ſerpens ſont menaçans ! Avec quelle fureur tu m'agites !... Dévoré par la ſoif, mon cœur eſt tout en feu..... Une flame irréſiſtible pétille dans mes veines.... Je te ſuis.

MÉGÈRE.

Communique donc à toute ta race cet incendie qui t'environne, cette ſoif qui te dévore : que tes

fils brûlent aussi de boire leur propre sang... Ta maison a déja senti ton approche, tu l'as touchée, & l'horreur s'y est répandue. C'est assez, reviens au tartare, au fleuve que tu connais : en affligeant la terre, tes pas l'ont déja engourdie. Vois-tu comme ton odieux aspect a suspendu le cours des ruisseaux, a fait déserter les rives, a répandu dans l'athmosphère un vent aride & brûlant, a privé les arbres de leur verdure & de leurs fruits ! Vois-tu comme l'Isthme, battu des deux mers qui lui laissaient si peu d'espace, se réjouit maintenant d'entendre gronder leurs ondes plus loin de ses bords ! Tu taris le Léma, l'Inachus disparait, les neiges du Citheron sont fondues, Argos menacée de sa soif ancienne : (*allusion à l'histoire de Phaéton.*) le Soleil lui-même hésite s'il continuera le jour que tu ferais périr.

SCÈNE II.

Chœur des Vieillards de Mycènes.

S'IL est quelque Divinité qui chérisse Argos, ou Pise célèbre par les courses de ses chars, ou le royaume de Corinthe, qui confine à l'Isthme fameux, où les deux Ports formés sur des mers en discorde, ou le Taygète si brillant par ses neiges qui, durcies par le Borée des Sarmates, se fondent

enſuite par l'haleine des vents Etéſiens : (*ces vents régnaient dans l'été, à l'approche de la canicule.*) S'il en eſt qui aiment les froides ondes du limpide Alphée, immortaliſées par les athlètes d'Olympie : oh ! que ces Déïtés propices daignent écouter mes vœux ! que le crime ne ſuccède pas au crime ſur le trône de Mycênes : qu'un petit-fils, pire que ſon aïeul, ne nous donne point de loix, que les deſcendans ne trouvent point trop légers les attentats de leurs ancêtres, que la race impie de Tantale ſe laſſe enfin de tant de forfaits. N'en a-t-on pas aſſez commis ? Trop long-tems la vertu & le crime ont été inutiles dans ce malheureux climat. Myrtile, perfide envers ſon maître, fut trahi à ſon tour, & par une fidélité égale à celle du parjure, Pélops immortaliſa ſon nom, en le donnant à une mer fameuſe. Il fournit ainſi l'hiſtoire la plus intéreſſante pour tous ceux qui voguent ſur les flots Ioniens ; (*Myrtyle, conducteur des chars d'Oënomaüs, ſe laiſſa ſéduire par Pélops, & ôta la clef qui arêtait la roue de celui de ſon maître qui fut écraſé par ſes chevaux. En reconnaiſſance de ce ſervice, Pélops précipita Myrtyle dans une mer qui depuis fut appellée la mer Myrtoêne*).

Un enfant, continue le chœur, un enfant, (*Pélops, fils de Tantale,*) qui ſe précipitait dans les bras de ſon père, pour en obtenir le baiſer de

la tendreſſe, reçu avec un fer impie, tombe à ſes pieds, & pour ſervir d'aliment aux Dieux, il eſt mis en pièces par celui qui lui avait donné l'être! Pour prix de cet affreux repas, il eſt condamné maintenant, ce père dénaturé, à languir d'une faim & d'une ſoif éternelles, ſa bouche avide eſt trompée ſans ceſſe, & jamais les Harpies ne dérobèrent plus rapidement la nourriture de Phinée. Les arbres qui fléchiſſent ſous le poids de leurs fruits, penchent ſur les lèvres entr'ouvertes de Tantale : abuſé tant de fois & mourant de beſoin, il n'oſe faire aucun effort pour y atteindre, il ferme ſes yeux & ſa bouche. Une forêt toute entière approche de plus près toutes ſes richeſſes, mille fruits exquis viennent inſulter ſon appétit & irriter ſa faim. Il ordonne à ſes mains de les ſaiſir, & quand cette envie d'être encore fruſtré veut ſe ſatisfaire, l'automne, la forêt mobile, tout s'envole. La ſoif, plus cruelle que la faim, le tourmente auſſi, & lorſque ſon ſang s'allume, que ſon goſier ſe desſèche, il invoque d'un ton lamentable les flots qu'il voit, mais ils s'évanouiſſent ſoudain & ne lui laiſſent qu'un ſable ſtérile. Il veut les ſuivre, & dans un fleuve ſi abondant il ne trouve plus que la pouſſière qu'il boit.

Il n'eſt pas beſoin de remarquer que ce chœur eſt abſolument inutile à l'action, & que ſous des termes différens, l'Auteur y répète ce qu'il a déja

fait dire à Tantale. Mais tel eſt l'eſprit de Sénèque dans lequel on trouvera toujours de la déclamation, mais ſouvent des beautés & des idées vraiment ſublimes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE, un Garde.

ATRÉE.

TIMIDE, lâche, ſans ame, &, ce qui eſt le comble de l'opprobre pour un tyran, ſans vengeance encore après tous les crimes & toutes les perfidies de ton frère, ô Atrée! tu ne produis que des plaintes vaines! l'univers entier ne devrait-il pas déja frémir à l'aſpect de tes armes, les deux mers trembler ſous tes hardis vaiſſeaux, les campagnes & les villes, briller envelopées de tes flames, le fer étinceler de toutes parts, la terre d'Argos retentir du bruit de mes nombreux courſiers, mes ennemis ne plus trouvèr d'aſyle dans les bois, & des fortereſſes de ſûreté ſur les montagnes les plus inacceſſibles! le Clairon n'aurait-il pas dû faire ſortir tous mes ſujets des remparts de Mycènes? il faut enfin que ceux qui cachent à

mes regards leurs têtes odieuſes, ſubiſſent le ſort le plus funeſte, & que le brillant palais de Pélops tombe ſur moi-même, pourvu que mon frère ſoit écraſé ſous ſes ruines.

O mon audace! rends ma mémoire haïſſable à la poſtérité, mais éterniſe-la. Il faut que je faſſe un crime ſi violent & ſi atroce, que mon frère ſoit jaloux de ne l'avoir pas conçu. Je ne me venge point ſi je n'e ſuis pas plus méchant que lui. Mais comment ſurpaſſer ſa férocité? rien le peut-il intimider? ſans frein dans le bonheur, ſans repos dans la fatigue, je connais bien ſon caractère indomptable, nulle force ne peut le faire plier, nul pouvoir ne peut l'abbattre : ne lui donnons pas le tems de redevenir formidable, & avant qu'il répare ſes pertes, attaquons-le, de peur qu'il ne profite de notre inaction pour nous opprimer.

LE GARDE.

Vous n'êtes pas effrayé de l'idée que votre peuple concevra de vous?

ATRÉE.

Le plus grand bonheur des Rois, c'eſt que leurs peuples ſoient obligés de louer toutes leurs actions, comme de les endurer.

LE GARDE.

La crainte nous rend ennemis de ceux que la crainte nous force de louer, & les Princes amou-

reux de la véritable gloire, font bien plus flattés d'être célébrés par les cœurs que par les larmes de leurs sujets.

ATRÉE.

L'homme le plus obscur peut parvenir à cette gloire véritable : la force est toujours unie à la grande puissance, & l'on est bien forcé de faire ce qu'elle veut.

LE GARDE.

Les Rois n'ont qu'à ne vouloir que des choses honnêtes, & l'on n'aura jamais d'autre volonté que la leur.

ATRÉE.

Une domination toujours astreinte aux loix de l'honnêteté, n'est qu'une domination précaire.

LE GARDE.

Sans la pudeur, la justice, la sainteté des engagemens, la piété & la bonne-foi ; la domination est bien fragile.

ATRÉE.

La sainteté des engagemens, la piété & la bonne-foi sont bonnes pour le vulgaire ; les Princes ont d'autres loix.

LE GARDE.

Croyez qu'il n'est jamais permis de nuire à son frère, quand même il serait coupable.

ATRÉE.

ATRÉE.

On n'eſt plus frère alors, on eſt Roi, & tout eſt permis...... Mon frère ! de quel forfait ne s'eſt-il pas ſouillé ! qu'a-t-il reſpecté ? adultère de ma femme, il m'a ravi encore mon Royaume, il a paré ſa tête de l'antique diadême d'Argos, ſa perfidie a mis le trouble dans toute notre maiſon. Un troupeau fameux était dans les ſuperbes étables de Pélops, la toiſon d'un précieux bélier, gardien de ce troupeau, fourniſſait des ſceptres d'or à la maiſon de Tantale ; Thyeſte s'en eſt emparé, & le reſte de notre fortune attaché à ſon ſort, eſt devenu ſon injuſte partage. Il eſt reſſerré maintenant, ce bélier ſacré, dans un parc entouré de murs odieux qui le retiennent captif. Ma femme que le traître Thyeſte a fait entrer dans ſon lit par un crime révoltant, ma femme eſt la première origine de nos mutuelles calamités. Exilé par lui, n'ai-je pas erré dans mon Royaume, comme un fugitif pâle & tremblant ? toute ma famille n'a-t-elle pas été en proie à ſa perfidie ? Mon épouſe corrompue, mes peuples rebelles à ma voix, toute ma maiſon, malade. Mes enfans !...... ſont-ils les miens ?...... Je doute de tout, excepté de l'inimitié fraternelle..... Je ſuis encore dans un étonnement ſtupide. Commençons enfin, prenons l'ame de Tantale, enviſageons Pélops, voilà les modèles que ma main doit ſuivre...... Dis-moi,

quel moyen choisirons-nous pour nous défaire de cette tête criminelle?

LE GARDE.

Faites-le périr par le fer.

ATRÉE.

Tu ne parles que de la fin de son supplice, & moi je ne m'occupe que de ce supplice même. Il n'y a que les tyrans modérés qui se contentent de tuer. Sous mon règne, la mort doit être une grace.

LE GARDE.

Quoi ! toujours insensible à la piété !

ATRÉE.

Laisse ta piété. L'a-t-on jamais connue dans ma famille? Je n'écouterai que la noire cohorte des Furies, l'affreuse Érynnis, Mégère armée de toutes ses torches..... Non, mon cœur n'est pas encore enflammé d'une assez grande fureur. Je veux le remplir de quelque chose de plus monstrueux.

LE GARDE.

Quelle nouvelle atrocité médite votre rage?

ATRÉE.

Ce qu'elle médite ne ressemble point à un ressentiment ordinaire.

LE GARDE.

Employez-vous le glaive?

ATRÉE.

C'eſt trop peu.

LE GARDE.

Le feu ?

ATRÉE.

C'eſt trop peu encore.

LE GARDE.

Quel trait choiſit donc votre fureur ?

ATRÉE.

Thyeſte lui-même.

LE GARDE.

Oh ! l'étrange emportement !

ATRÉE.

Je l'avoue : un tumulte affreux ſe répand & règne dans mon ame ; je ſuis entraîné, & ne ſais par quelle force ſecrète, mais je ſuis entraîné. Je ſens la terre s'émouvoir ſous mes pieds juſques dans ſes fondemens : je crois entendre tonner ce ciel ſerein, & tous les toîts de mon Palais s'ébranler avec un bruit ſourd ; mes *Lares* me ſemblent s'agiter & détourner de moi leurs regards. N'importe, ô Dieux ! il me faut accomplir cet odieux myſtère qui vous effraie.

LE GARDE.

Enfin, que prétendez-vous faire ?

ATRÉE.

Mon cœur est gros d'un acte plus qu'humain, il encourage mes mains timides...... Oui, suivons cette idée, elle est digne de Thyeste & de moi. Voilà ce que tous deux nous sommes capables d'entreprendre. La maison de Térée a vu aussi des repas impies, je l'avoue ; ces crimes étaient affreux, mais ils étaient connus, c'est à moi d'en inventer de plus atroces. O mère d'Itis ! ô sa sœur ! inspirez-moi toutes deux ! Notre cause est la même, soyez à mes côtés, enhardissez ma main. (*Ce fut la jalousie qui fit commettre le même forfait à la femme de Térée.*) Que je le voie déchirer ses enfans avec avidité, avec plaisir, & se nourrir de sa propre substance...... Oui, je suis content de ce genre de supplice...... Où est-il ? Atrée est trop long-tems innocent. Mon imagination n'est plus remplie que de carnage. Que ce soit Thyeste qui se prive lui-même de ses enfans....... Mon ame ! pourquoi craindre & vous calmer avant le coup ! il faut vous encourager, osez ; c'est Thyeste qui sera coupable de ce qu'il y aura de plus affreux dans ce forfait.

LE GARDE.

Mais par quels détours l'engagerons-nous dans nos piéges ? Tout ce qui l'environne lui paraît ennemi.

ATRÉE.

Il eſt vrai qu'il ne ſerait jamais ſurpris s'il ne voulait pas lui-même me ſurprendre ; mais tu vois qu'il ſe flatte de me détrôner. Dans cette idée, il braverait la foudre de Jupiter, il affronterait les menaces de la mer en couroux, il pénétrerait dans les Syrtes de la Lybie, il s'expoſerait à un malheur bien plus terrible encore, il verrait ſon frère.

LE GARDE.

Comment lui perſuader que vous voulez lui accorder la paix ? Le moyen de lui faire croire ce prodige ?

ATRÉE.

Un méchant qui eſpère eſt toujours crédule. Cependant je lui ferai propoſer encore de terminer ſon exil, ſes misères, & de venir partager avec moi le ſceptre d'Argos. S'il eſt aſſez dur pour dédaigner cette offre, je gagnerai du moins ſes enfans, moins dédaigneux, plus las de leurs malheurs, plus faciles à ſéduire ; en un mot, Thyeſte me ſera rendu par la vieille fureur qu'il a de régner, par l'affreux abandon dans lequel il eſt, par toutes les calamités qu'il ſouffre.

LE GARDE.

Le tems a dû lui rendre ces calamités ſupportables.

ATRÉE.

Tu te trompes ; le tems ne sert qu'à renforcer le sentiment du malheur. Il est léger de souffrir le mal pour un instant, il est bien pénible de l'endurer.

LE GARDE.

Cherchez d'autres Ministres pour consommer un projet de cette nature. Les enfans prêtent volontiers l'oreille à des partis violens ; craignez que les vôtres n'exécutent sur leur père ce que vous leur ordonnez d'exécuter sur leur oncle : souvent le crime retombe sur son auteur.

ATRÉE.

Quand nous ne recevrions pas d'ailleurs des leçons de perfidie & de scélérateffe, le Trône nous en donnerait. Tu crains que mes fils ne deviennent méchans ? C'est la méchanceté qui leur a donné l'être. Ce qui te semble horrible, atroce, inhumain, Thyeste le médite peut-être lui-même au moment où je te parle.

LE GARDE.

Vous confieriez à vos enfans que vous voulez le tromper ?

ATRÉE.

Non : cet âge n'a pas encore assez d'expérience pour se taire ; il ne peut tout au plus que soupçonner les piéges. Les malheurs si multipliés de

la vie peuvent ſeuls nous apprendre à être diſcrets.

LE GARDE.

Ainſi, après avoir trompé Thyeſte par vos fils, vous les tromperez à leur tour, afin de les empêcher de partager votre crime?

ATRÉE (*frappé de ces derniers mots.*)

En effet, qu'eſt-il beſoin de les aſſocier à ma vengeance? Non, il faut que ma haîne marche toute ſeule..... Mon ame! tu m'inſpires mal, tu languis! Epargner mes fils, c'eſt épargner Thyeſte. Qu'Agamemnon & Ménélas ſoient inſtruits des projets de leur père. Il faut un crime pour m'aſſurer de mes autres enfans équivoques. S'ils répugnent à la guerre à laquelle je les invite, à la haîne que je leur inſpire; s'ils l'appellent leur oncle, il eſt leur père. Allons...... Mais en leur révélant mon ſecret, leurs viſages tremblans pourront me déceler; en ſe refuſant à de grandes vues on ſe trahit, & ſouvent on ne connaît pas l'importance des choſes dont on eſt le Miniſtre. (*Au Garde.*) Toi, du moins, cache bien mes projets.

LE GARDE.

Cet avis eſt inutile; mon cœur conſervera fidèlement ce ſecret & toute ma frayeur. (*bas*). Je réponds cependant moins du ſecret.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Enfin, la noble & généreuſe race du vieux Inachus a terminé le cours de la haîne menaçante des deux frères ! Princes aveugles ! Quelle fureur vous portait à répandre un ſang ſi cher, à vous diſputer le ſceptre par vos crimes ! O cœurs avides de forteresses ! vous ne ſavez pas où réſide la véritable royauté. On n'eſt point Roi par les tréſors, par les couleurs éclatantes de Tyr, par le diadême qui ceint les fronts orgueilleux, par les lambris étincelans d'or. On eſt Roi quand on ne craint rien, quand l'ame n'a plus de maladies cruelles, quand l'ambition ne l'exalte pas, quand on ne ſe met pas en peine de la faveur ſi frêle du vulgaire. On peut être eſclave avec toutes les richeſſes des Plages occidentales, avec toutes les opulentes ondes du Tage, avec toutes les abondantes moiſſons des aires de la Lybie. On règne, lorſque ſans ſourciller, on voit tomber la foudre en obliques ſillons, lorſque ſans en frémir on voit la mer écumer en grondant ſous l'impétueux Eurus, lorſque ſans trembler on entend l'orageuſe Adriatique mugir dans ſon cruel détroit, lorſque ſans pâlir on apperçoit une épée menaçante briller au-

deſſus de ſa tête. On eſt Roi quand on ſait établir ſon ame dans une aſſiette ſupérieure & ſûre, qu'on découvre à ſes pieds toutes les choſes humaines, qu'on ſubit volontiers ſon deſtin, & qu'on ſait mourir ſans ſe plaindre.

Fuſſiez-vous le maître de tous les Etats de ces Rois qui tourmentent les Dahes (*peuple de Scythie.*) qui règnent ſur la mer rouge, ou ſur les côtes de l'Erythrée ſi brillante par ſes diamans, ou ſur la Caſpienne dont les barrières enchaînent la valeur des Sarmates, de tous ceux qui oſent franchir les ondes du Danube, ou qui étendent leur domination chez les Sènes reculés à l'extrémité du globe, vous ne régneriez pas encore. (*Les Sènes habitaient la Scythie Aſiatique, & furent les premiers qui filèrent la ſoie.*) La ſeule & vraie Royauté ne ſe trouve que dans un eſprit ſain; il ne lui faut ni courſiers, ni fer, ni ces lâches traits que lance le Parthe dans ſa fuite ſimulée, ni ces machines meurtrières qui détruiſent les villes, ni ces rochers énormes qu'une rotation rapide fait voler.

On eſt Roi quand on eſt ſans déſirs immodérés. Quel homme ne peut ainſi régner! Quiconque en aura l'envie, eſſaiera de reſter debout ſur le toît gliſſant des Cours : moi, j'aime mieux me repoſer dans le bonheur du calme; obſcur, je ſerai plus tranquille. Inconnu à mes contempo-

rains, mon exiſtence s'échapera par un cours inſenſible, mes jours ſe fileront en ſilence, & Plébéien, je mourrai vieux..... La mer eſt trop fâcheuſe pour ceux qui connus de tous, finiſſent ſans ſe connaître eux-mêmes.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THYESTE, PLISTÈNE, TANTALE, Un de ſes Frères & deux Perſonnages muets.

THYESTE.

ENFIN, je revois les habitations touchantes de ma patrie, & la magnificence d'Argos : mes pieds la touchent encore, cette terre natale, bien ſuprême pour les exilés : je vous revois, Dieux de mes ancêtres ! ſi pourtant il eſt des Dieux. Les voilà, ces tours formées par les Cyclopes, ces ouvrages ſi ſupérieurs à l'induſtrie humaine, ces ſtades, que j'ai tant de fois franchies dans ma jeuneſſe, où monté ſur le char de mon père, j'ai ſouvent remporté la palme. Tout le Peuple, Argos toute entière vont venir à ma rencontre. Mais mon frère y viendra auſſi..... Retourne, ô Thyeſte ! retourne plutôt dans les bois qui couvraient ta fuite, dans ces déſerts horribles, où confondu

avec les bêtes, tu vivais comme elles. Les prestiges de cette Cour ne sont pas faits pour fasciner tes yeux : en contemplant ce qu'on va te donner, contemple celui qui te le donne. Au milieu des plus dures calamités qui abattent les humains, j'ai su conserver mon courage & ma gaité : à présent la crainte me saisit, mon ame est en peine, je suis tenté de repartir, mes pieds tremblans ne veulent plus avancer.

PLISTÈNE.

Que signifie ce changement ? La démarche de mon père devenue si lente ! il est étonné, interdit ! Il retourne le visage en arrière ! Son esprit est incertain !

THYESTE.

Mon ame ! pourquoi cet embarras ! Pourquoi vous agiter à cet excès ! Atrée est votre frère, Atrée est Roi, & dans votre calamité vous avez confiance en lui. Lâche ! vous craignez des maux auxquels vous êtes fait ! Vous fuyez des peines si avantageusement placées !...... J'aime mieux rester malheureux, retournons, & puisqu'il en est tems encore, dérobons-nous.

PLISTÈNE.

Mon père ! à la vue de votre patrie, qui vous force de la fuir ? Pourquoi vous soustraire à tant de charmes ? Vainqueur de sa haîne, votre frère

revient à vous, il vous rend la moitié de votre Royaume, il réunit les membres d'une famille si long-tems partagée, il vous restitue à vous-même.

THYESTE.

Tu me demandes la cause de ma frayeur...... Je l'ignore moi-même; je ne vois rien à craindre & je crains cependant. Je voudrais avancer, & mes genoux chancellent, tout mon corps tremble. Une force invisible m'entraîne dans un sens contraire à celui que je cherche : je ressemble au vaisseau que les voiles & les rames poussent d'un côté, & que le flux emporte de l'autre avec violence.

PLISTÈNE.

Etouffez cette crainte aveugle qui trouble votre raison, & voyez tout ce qui va signaler votre retour. Mon père! vous pouvez régner.

THYESTE.

Oui, puisque je peux mourir. (*C'était un principe des Stoïciens, que quiconque pouvait mourir était Roi.*)

PLISTÈNE.

Vous aurez la Puissance suprême.

THYESTE.

Elle ne saurait l'être pour qui ne la desire point.

PLISTÈNE.

Vous la laisserez à vos enfans.

THYESTE.

La ſuprême puiſſance n'admet point de partage.

PLISTÈNE.

Le bonheur eſt dans vos mains, & vous lui préférez le malheur !

THYESTE.

Crois-moi, on donne des noms pompeux à des biens chimériques. Tant que je ſuis reſté debout dans l'infortune, je n'ai jamais ceſſé de trembler je redoutais juſqu'à ce fer attaché à mon côté : oh ! qu'il eſt bien plus doux de ne porter obſtacle à perſonne ! de prendre un repos tranquille, couché par terre ! jamais tu ne verras les crimes entrer dans les cabanes ; ce qui ſe mange ſur une table vile, n'eſt point ſuſpect : on boit du poiſon dans l'or : Je l'ai éprouvé, & je le ſoutiens : la mauvaiſe fortune vaut mieux que la bonne : malheureux, on ne voit pas une ville entière craindre ſon palais établi ſur une hauteur qui la domine. (*Ceci fait alluſion à un trait de l'Hiſtoire Romaine : Valérius Publicola avait bâti une ſuperbe maiſon ſur le mont Vélie ; le peuple en eut de l'ombrage, & ſoupçonna ce Patricien d'aſpirer à la Royauté.*) Dans ma détreſſe, je n'ai ni ſomptueux pilaſtres embellis par l'éclat de l'yvoire, ni des gardes pour défendre mon ſommeil, ni des flottes uniquement conſacrées à ma pêche : je ne fais pas reculer la

mer pour faire place à des digues ambitieuses, je ne connais point l'art de satisfaire mon appétit par le tribut des peuples; on ne moissonne pas pour moi au-delà des Gètes & des Parthes, on ne me brûle point d'encens, on n'embellit point mes Autels au mépris de ceux de Jupiter; je n'ai pas de superbes forêts autour de ma maison, ni, en place de bains, d'immenses étangs dont une foule de malheureux fasse tiédir les eaux; je ne connais point le sommeil pendant le jour, je ne passe point les nuits à sacrifier à Bachus, mais on ne me craint pas : sans armes, ma maison est en sûreté. A l'ombre de ma pauvreté, je jouis d'un repos profond. Le plus puissant des Royaumes, mon fils, c'est de n'en point désirer. (*La moitié de cette tirade est une critique du luxe qui s'introduisit à Rome après la ruine de la République, & qui était devenu si prodigieux sous Néron. On peut en voir le détail dans Horace, Juvénal & les Auteurs du tems.*

PLISTÈNE.

Mon père! quand c'est un Dieu qui nous offre le trône, il ne faut point le refuser.

THYESTE.

Il ne faut point l'accepter.

PLISTÈNE.

C'est un frère qui vous prie de régner.

THYESTE.

Il m'en prie! je dois donc craindre. Quelque perfidie erre ici autour de moi.

PLISTÈNE.

La tendresse du sang peut s'égarer, mais elle revient, & l'amour alors se dédommage de tant de momens perdus.

THYESTE.

Atrée aimer son frère ! les constellations de l'ours se plongeraient plutôt dans l'Océan, (*ces étoiles ne descendent point sous notre horison : par conséquent, elles ne paraissent pas se précipiter dans la mer comme les autres.*) l'onde turbulente de la rapace Charybde deviendrait calme, les flots Ioniens produiraient des moissons, la nuit la plus ténébreuse éclairerait la terre : avant un pareil miracle, un traité inviolable unirait l'eau avec le feu, la mort avec la vie, les vents avec les mers.

PLISTÈNE.

Quel artifice craignez-vous ?

THYESTE.

Je les crains tous. Eh! comment te définir mes frayeurs ? la puissance d'Atrée n'égale-t-elle pas sa haîne ?

PLISTÈNE.

Que peut contre vous cette puissance ?

THYESTE (*embraſſant ſes enfans.*)

Ce n'eſt pas pour moi que je tremble : c'eſt pour tes frères & pour toi qu'Atrée me ſemble redoutable.

PLISTÈNE.

Vous frémiſſez qu'il ne vous trompe, mais dans des malheurs tels que les vôtres, une telle défiance eſt bien tardive.

THYESTE.

Allons donc, puiſque tu le veux, mais ton père te prend à témoin qu'il te ſuit & ne te conduit pas.

PLISTÈNE.

Quelque Dieu nous regardera en pitié : venez, mon père, raſſurez votre marche.

SCÈNE II.

ATRÉE, THYESTE, PLISTÈNE, TANTALE, ſon jeune Frère, Perſonnages muets.

ATRÉE.

JE le tiens donc, ce monſtre, je le tiens dans mes heureux filets ! je le vois, lui, & ſon odieuſe race ! Ma haîne eſt en ſûreté, Thyeſte eſt dans mes mains, il y eſt tout entier. A peine je me poſsède, à peine mon reſſentiment ſe plie au frein que

que je lui impose, semblable à ces fiers animaux de l'Ombrie, qu'une lesse importune captive alors que leur odorat subtil sent la trace du sanglier : ils obéissent pourtant, & suivent encore leurs guides en silence; mais quand ils se voient plus près de leur proie, le feu s'élance de leurs yeux, ils se débattent, leurs gémissemens appellent leur maître trop lent, ils rompent les liens qui les arêtent. (*Au lieu de choisir les chiens de l'Italie pour l'objet de sa comparaison, Sénèque aurait pu prendre ceux de Sparte ou des Molosses, d'autant plus que la scène de cette Tragédie est à Argos : mais on a déja eu occasion de voir que pour être plus piquant, il présente toujours aux Romains les choses qui sont sous leurs yeux.*)

Quand la colère respire le sang, elle a peine à se cacher : cachons pourtant la nôtre. (*il regarde Thyeste.*) Comme son épaisse chévelure voile en désordre son visage affligé ! Avec quelle négligence révoltante sa barbe est répandue sur son sein ! (*il l'aborde.*) Je viens vous tenir la parole que mes fils vous ont donnée. Mon frère, je vous revois avec plaisir : (*il l'embrasse.*) Rendez-moi le baiser fraternel qui charmera mon cœur. Oublions toutes nos inimitiés anciennes : commençons en ce jour à chérir la voix du sang, à goûter la tendresse fraternelle; que les haînes coupables sortent de nos ames.

Thyeste.

Je chercherais à m'excuser, mon frère, si vous me marquiez moins de sensibilité; mais non, j'aime mieux vous avouer que j'ai commis..... tout ce que vous avez cru...... votre tendresse me rend plus coupable en ce jour. Le plus grand des crimes est d'en avoir à se reprocher vis-à-vis d'un si bon frère, il ne me reste plus que la ressource des larmes.... Vous êtes le premier qui m'ait vu réduit à l'état de suppliant, & Thyeste qui n'a jamais embrassé de genoux, embrasse les vôtres. Anéantissez votre colère, dissipez l'animosité de votre cœur, & recevez ces trois innocens pour ôtage de ma fidélité.

Atrée.

Relevez-vous, mon frère. Vous à mes pieds! Ah! relevez-vous! embrassez-moi plutôt; & vous aussi, (*aux trois fils de Thyeste.*) doux appuis de la vieillesse, jeunes princes, accourez dans mes bras. Mon frère! ôtez ces vêtemens, épargnez les à mes yeux, acceptez la moitié de mes Etats: je veux m'honorer, en vous rendant la dignité de nos pères. Avoir une couronne, c'est l'effet du hasard, la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

Thyeste.

Que les Dieux accordent un digne prix à la vôtre! Mon frère! le diadême ne sied pas à mon

état abject & misérable ; ma main infortunée est peu propre à régir un sceptre. Laissez-moi me confondre dans la foule de vos sujets.

ATRÉE.

Non, ce royaume est assez grand pour avoir deux maîtres.

THYESTE.

Gardez-le tout entier : tout ce qui est à vous, c'est comme s'il étoit à moi.

ATRÉE.

Peut-on se refuser ainsi aux faveurs de la fortune ?

THYESTE.

Oui, quand on a éprouvé toute sa fragilité !

ATRÉE.

Vous m'enviez la plus grande gloire.

THYESTE.

Vous l'avez acquise : la mienne n'est pas commencée. Je ne veux point régner.

ATRÉE.

Si vous refusez de partager ma couronne, je l'abdique.

THYESTE.

Vous le voulez, je règnerai, mais mon pouvoir sera toujours subordonné au vôtre.

ATRÉE.

Ceignez donc votre tête vénérable du diadême royal. Moi, je vais immoler aux Dieux les victimes que je leur ai destinées.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Qui l'aurait cru ? le féroce, l'impétueux, le barbare Atrée s'est calmé à l'aspect de son frère ! Il n'est point de puissance qui résiste à la force du sang : les inimitiés étrangères sont durables, mais le véritable amour est plus durable encore.

Naguère une haîne formidable, animée par de grands intérêts, avait rompu l'union de la nature, la guerre était déchaînée, la terre tremblait sous les coursiers, le fer étincelait de toute part, & la piété vient d'arêter ce fer homicide dont Mars épouvantait nos regards.

Quel Dieu a fait naître la paix du milieu de cette horrible guerre ! Les citoyens s'entr'égorgeaient à Mycènes, les mères désolées prenaient leurs enfans sur leur sein, les femmes tremblaient pour leurs maris, les glaives rouillés par une longue paix, semblaient se refuser à nos mains dénaturées ; ici, on relevait les murs dégradés par le tems, là, on rétablissait les tours chan-

eclantes ; on s'assurait de ces portes par d'énormes chaînes de fer, les gardes nocturnes veillaient en frissonnant, appuyés sur ces créneaux.

La crainte de la guerre est pire que la guerre même. Nous ne redoutons plus les menaces du fer ennemi, ni le bruit alarmant des clairons, ni l'éclat déchirant des trompettes. La paix est rendue à l'heureuse Argos : ainsi du fond des abymes, les flots s'élancent en grossissant, lorsque le vent d'ouest vient battre les côtes de l'Abruzze, Scylla retentit de toute la profondeur de son gouffre, les Nautoniers dans les Ports redoutent encore la mer que l'insatiable Charybde engloutit, le farouche Cyclope assis sur une roche de l'Ethna fumant, appréhende que son père (*Neptune.*) ne vienne éteindre avec ses eaux vagabondes les feux éternels qui pétillent dans ses soupiraux, le pauvre Laërte qui voit trembler Ithaque, s'imagine que son royaume peut être submergé. Mais si la violence des vents expire, soudain la mer s'affaisse comme l'onde d'un étang paisible, le timide navire qui n'osait plus se confier à la plaine liquide, étend ses voiles spacieuses, les barques les plus frêles folâtrent sur la surface, on a le tems de compter les poissons dans ces mêmes eaux où les vagues furieuses inspiraient l'alarme aux Cyclades ébranlées.

Nul état de la vie n'est durable, le plaisir & la

douleur se succèdent; mais le plaisir est bien court, & dans un instant on passe aux extrêmes. Ce dominateur du monde, qui embellit les fronts de diadêmes, qui voit à ses genoux les nations humiliées, qui, d'un signe de tête, désarme le Mède belliqueux; l'Indien brûlé par l'astre du jour; les Dahes si redoutés de la cavalerie des Parthes; ce dominateur lui-même est inquiet du sceptre qu'il porte : il présage ces grandes révolutions qui agitent l'univers mobile, il redoute le tems toujours si prêt à changer. (*Ce trait fait allusion aux Empereurs Romains qui nommaient les Rois, mais particulièrement à Néron qui fit alliance avec des Souverains des extrémités de la terre, & qui donna une couronne à Tiridate.*)

O Rois à qui le Dispensateur suprême a conféré le droit si redoutable de la vie & de la mort! ôtez à vos visages leur superbe arrogance : si les moindres de vos sujets vous craignent, craignez bien davantage un maître plus grand que vous. Tous les Empires de la terre relèvent d'un Empire qui leur est supérieur : tel Monarque s'est vu le même jour sur le trône & dans la poussière. Ne vous énorgueillissez point dans le bonheur, ne vous désespérez point dans l'adversité : Cloto mêle les deux fortunes & ne permet de consistance ni à l'une ni à l'autre; la roue du destin entraîne tout. Jamais mortel ne fut assez favorisé des Dieux pour être

ſûr du lendemain. Le maître du monde roule dans un tourbillon rapide tout ce qui eſt à nous.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COURIER, LE CHŒUR.

LE COURIER.

QUELLE Déité daignerait m'emporter dans les eſpaces de l'air, & m'enveloper du nuage le plus épais, pour épargner à mes yeux un ſi horrible ſpectacle ! Race infâme ! tu ferais rougir Pélops & Tantale lui-même.

LE CHŒUR.

Que nous apportez-vous de nouveau ?

LE COURIER.

Quel eſt ce pays ? Suis-je dans Argos ou à Sparte qui ſe glorifie d'avoir donné le jour à des frères ſi tendres ? (*Caſtor & Pollux.*) Suis-je à Corinthe, qui preſſe les deux mers, ou ſur les bords du Danube qui facilite les incurſions des cruels Alains, ſur les neiges éternelles de l'Hircanie, chez les Scythes vagabonds ? Quel lieu du monde enfin a vu commettre un ſi exécrable attentat ?

LE CHŒUR.

O ciel ! expliquez-vous, & révélez enfin cette nouvelle calamité.

LE COURIER.

Quand mon ame ſera raſſiſe, quand mon corps glacé par l'effroi aura relâché mes membres interdits : j'ai encore-là l'image de l'horreur. Tourbillons inſenſés de l'air, enlevez-moi dans l'autre hémiſphère, tranſportez-moi dans les climats où vient de paſſer le jour en abandonnant cette affreuſe contrée.

LE CHŒUR.

C'eſt retenir trop long-tems nos cœurs dans l'alarme de l'incertitude : dites ce qui vous fait friſſonner, & nommez le coupable : il n'en eſt que deux. Lequel de ces frères impies ?..... Parlez.

LE COURIER.

Sur la fortereſſe du palais de Pélops eſt une aile expoſée au midi, aile dont l'extrémité égale la hauteur de la montagne & domine ſur la ville, afin que le peuple en ſe révoltant ſoit ſoudain ſous les coups des rois. (*telle était auſſi la ſituation du palais de Néron.*) Là eſt un immenſe ſallon, capable de contenir une cité entière : de magnifiques colonnes, ornées de différentes peintures, y ſoutiennent des poutres d'or. Derrière ce

ſallon que fréquente le peuple, le palais ſe diviſe en une infinité d'appartemens. Au bout de celui du Roi eſt ſon aſyle ſacré, dans un vallon entouré d'un bois antique : c'eſt le ſanctuaire de la royauté. (*Les Anciens avaient dans leurs appartemens un lieu reſpecté, & qui n'était que pour eux : on l'appellait pénétrale.*) Les arbres qui l'environnent ne charment point la vue par leurs rians feuillages, ni par la beauté de leurs fruits : on n'y plante que des ifs & des cyprès, la noire yeuſe rembrunit encore cette forêt, & le chêne y élève ſa tête altière. C'eſt dans cet aſyle que la race de Tantale va prendre les auſpices pour s'initier dans la royauté, & conſulter les Dieux dans ſes malheurs. Les murs ſont chargés d'offrandes, de trompettes, de chars briſés, de dépouilles arrachées ſur la mer *Mirtoëne*, de roues dont les eſſieux trompeurs causèrent des défaites, enfin de tous les trophées d'Argos. Là, eſt encore la *thiare* du Phrygien Pélops & les *chlamydes* des Barbares, peintes de milles couleurs.

(*Pélops, originaire de Phrygie, vint régner dans l'Elide : on y conſervait par honneur la thiare, ornement que portaient les Princes Phrygiens en place du diadême uſité chez les Grecs.*) A l'ombre de ce bois, eſt une triſte fontaine à l'eau dormante & marécageuſe, ſemblable à celle du Styx qui aſſure la fidélité des Dieux. On dit que dans

ce lieu, comme au Tartare, on entend les Divinités funèbres gémir pendant la nuit, le bruit des chaînes retentir, les mânes heurler. On y voit tout ce que l'on craindrait seulement d'entendre. Les morts antiques sortent de leurs bûchers, & s'y promènent; on y rencontre une foule de monstres bien plus effrayans que ceux que nous connaissons. Quelquefois la forêt est toute en feu, & les arbres y brûlent sans se consumer. Souvent les oreilles y sont effrayées des tristes aboyemens, on y distingue des spectres plus grands que nature. Le jour même n'y calme point l'épouvante, il n'y pénètre jamais.

Les oracles qui s'y rendent sont infaillibles, alors que le Destin s'en ouvre l'entrée avec un bruit horrible, & que le vallon mugit sous la voix du Dieu qui le remplit.

Atrée écumant de fureur entre dans ce lieu, traînant les enfans de son frère. On pare les Autels, on charge de fers les mains des Princes; leurs têtes affligées sont ornées de guirlandes de pourpre, l'encens brûle, la liqueur sacrée de Bachus coule en libations, le couteau purifié dans le gâteau salé touche les victimes, toutes les cérémonies particulières sont observées, & le plus détestable des attentats s'exécute dans l'ordre le plus religieux.

LE CHŒUR.

Quel était le Sacrificateur ?

LE COURIER.

Atrée lui-même : sa bouche violente s'ouvre & prononce les prières funèbres ; il chante l'hymne de la mort, il s'appuie sur l'autel, touche les victimes qu'il a dévouées, dispose leurs têtes pour les frapper, approche le fer, examine les gestes des malheureux. Aucun rit essentiel n'est négligé: le bois tremble, le palais est ébranlé jusques dans ses fondemens, chancelle & semble chercher de quel côté il tombera : de la partie gauche du ciel, une étoile s'élance & sillonne après elle un sentier noir. Le vin versé dans le feu sacré, se convertit en sang : trois fois le diadême tombe de la tête du Pontife : l'ivoire pleure dans les Temples. (*Les statues faites de cette matière : Tibulle, Ovide, & Lucain ont employé la même image.*) Tous sont effrayés de ce prodige. Atrée seul est intrépide & constant ; il épouvante à son tour les Dieux qui le menacent. Soudain il s'élance à l'autel, il jette des regards obliques & farouches comme une tigresse que la faim dévore & qui se trouve dans la forêt du Gange entre deux jeunes taureaux ; également avide de l'un & de l'autre, elle est indécise & ne sait lequel elle déchirera d'abord : déployant toutes ses dents meurtrières,

elle tourne & retourne ſa tête affreuſe, elle tient ſa voracité en ſuſpends : tel Atrée, tel ce monſtre balance quelque tems ſur la première victime de ſa haîne, il veut leur aſſigner leur place, il les abhorre également, il héſite pourtant, & c'eſt pour mieux régler ſa fureur.

LE CHŒUR.

Eh ! lequel eſt tombé le premier ?

LE COURIER.

Pour ne pas manquer à la piété, Atrée commence par imoler Tantale, parce qu'il portait le nom de ſon ayeul.

LE CHŒUR.

Avec quel maintien a-t-il vu la mort ?

LE COURIER.

En s'oubliant, & aucune vaine prière n'eſt ſortie de ſa bouche. Le Roi a caché ſon épée toute entière dans ſa bleſſure; il l'a tirée, & Tantale n'eſt plus qu'un cadavre qui encore debout, & incertain de quel côté il tombera, finit par tomber ſur ſon oncle. . . . Mais ſoudain le barbare traîne Pliſtène à l'autel, & le réunit à ſon frère : ſa tête abattue fait entendre un murmure plaintif.

LE CHŒUR.

Qu'a fait le tyran après ces deux maſſacres ?

a-t-il du moins épargné le troiſième ? a-t-il, par ſa mort, mis le comble à toutes ſes horreurs ?

LE COURIER.

Comme dans l'Arménie, un lion à la crinière flottante, ſe précipite ſur tout un troupeau, & quoique tout ſon corps ſoit trempé de ſang, quoique ſa faim ſoit aſſouvie, il conſerve encore ſa colère : il a étranglé les taureaux, & ſes dents fatiguées de carnage, menacent les veaux timides. Ainſi Atrée renouvelle ſa furie, & toujours armé de ce glaive qui avait immolé les deux frères, il enviſage ſa troiſième victime, il plonge ſa main parricide dans le corps d'un faible enfant, & fait voler ſur l'autel ſon ſang qui ſort à gros bouillons par une double bleſſure.

LE CHŒUR.

O l'horrible forfait ?

LE COURIER.

Retenez votre horreur : ce n'eſt pas là le crime ; Atrée eſt encore vertueux.

LE CHŒUR.

La nature admet-elle une plus grande atrocité ?

LE COURIER.

Ce qui vous révolte n'eſt pas la fin, mais le premier degré du crime.

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il pu faire de plus? aurait-il exposé aux vautours les corps de ces infortunés ? les aurait-il privés de l'honneur du bûcher ?

LE COURIER.

Que ne s'en est-il contenté ! pourquoi Thyeste ne peut-il goûter le bonheur de voir ses enfans sans sépulture ! . . . O abomination qui ne trouvera de créance dans aucun siècle, & que la postérité traitera de fable !

Atrée arrache les entrailles de ses neveux, déchire leurs cœurs palpitans, touche leurs fibres, examine les veines fumantes de leurs viscères, & y cherche des présages. Satisfait des augures qu'il en tire, il divise les corps en plusieurs parties; les épaules, les bras, les autres membres, les os, tout est séparé ; en un mot, il ne réserve que les têtes & les mains pour lui servir de témoignagnes : le reste distile lentement son suc, soit à des broches que le tyran a dressées devant un brasier ardent, soit dans des vases d'airain remplis d'une onde brûlante. Le feu recule d'effroi, & refuse d'apprêter ces effroyables mets. Trois fois on le rejette dans le foyer tremblant, & c'est malgré lui qu'il brûle, malgré lui qu'il prête son ministère au coupable Atrée. Les membres gémissent, & je ne sais si la flame ne gémissait

pas encore davantage : elle était noire, & s'échapait en fumée ; cette fumée elle-même était triste, pesante, & ne s'élevait pas en ligne directe ; elle envelopait les Pénates d'un brouillard livide.

O soleil, qui dans ton cours vois si patiemment tant d'autres horreurs, quoique ce crime t'ait fait reculer, & que tu nous aies amené la nuit en fuiant au milieu de ta carrière, ta fuite a été encore trop tardive !

A table, le malheureux Thieste mutile ses enfans, sa bouche funeste les dévore, & semble cependant se refuser involontairement cette nourriture criminelle; sa tête parée respire le parfum le plus doux, le vin appésantit ses esprits!..... O Thyeste ! tu n'as qu'un bien dans ton malheur, c'est de l'ignorer, & ce bien va t'échaper. Oui, quoique le Dieu du jour ait arraché son char en arrière, & qu'il ait pris une route contraire à la sienne, quoique cette nuit extraordinaire décèle maintenant cet abominable crime, tu le verras, malheureux Prince, & tu connoîtras toute ta misère.



SCÈNE II

LE CHŒUR.

(*Ce Chœur eſt compoſé de ſept perſonnes différentes de celles qui étaient dans la Scène précédente.*)

ORNEMENT du Ciel & de la Terre, toi dont le brillant lever diſſipe les aſtres qui embelliſſent la nuit, Soleil ! où diriges-tu ton char ? Peux-tu nous priver de ton flambeau radieux ? Le veſper qui te précède à la fin de ta carrière, n'appelle pas encore les lumières nocturnes, & les roues ne penchent pas ſi-tôt vers l'Heſpérie pour avertir les Heures de dételer tes courſiers hors d'haleine. La trompette n'a pas annoncé la troiſième partie du jour qui expire. (*Les Grecs, ainſi que les Hébreux, diviſaient les jours en trois parties dont chacune était annonçée au ſon de la trompette.*) Le Laboureur dont les bœufs ne ſont point fatigués, s'étonne de voir arriver ſi ſubitement l'inſtant de ſon ſouper.

Quelle puiſſance arête ta courſe dans le firmament, & détourne tes chevaux de la route ordinaire ? Les Titans échapés de l'infernale priſon recommencent-ils leurs guerres impies ? Tityres excédé de voir éternellement ſes entrailles renaiſſantes en proie au vautour, Tityres a-t-il repris

ſes

ſes anciennes inimitiés contre les Dieux ? Typhée a-t-il repouſſé la montagne qui oppreſſe ſa poitrine ? Le valon de Phlégra (*ſitué dans la Theſſalie, & fameux par le combat des Dieux contre les Géans.*) Le valon de Phlégra devient-il encore le théâtre d'une guerre entre la Terre & le Ciel ? Veut-on de nouveau entaſſer l'Oſſa ſur le Pélion ?

L'harmonie du monde eſt détruite, nous n'avons plus de coucher, plus de lever du ſoleil : la brillante Déeſſe du matin voit avec étonnement l'ordre de la lumière interverti. Les doigts délicats de l'avant-courière du jour ont bien l'habitude d'attacher dans les Plages orientales les freins des céleſtes courſiers ; mais alors qu'ils ſont épuiſés de leur courſe, elle ne ſaurait les faire entrer dans la mer de l'Heſpérie, ni rafraîchir dans l'onde leurs crins fumans de ſueur. Le ſoleil eſt ſurpris lui-même de voir l'aurore à ſon coucher, de ſe trouver dans un hoſpice ſi nouveau, de faire lever les ténèbres lorſque la nuit n'eſt pas encore prête. Les étoiles ne paraiſſent point, les pôles ne brûlent d'aucun feu, la lune n'éclaire point cette affreuſe obſcurité.

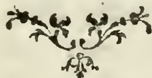
Ah ! que ce prodige, quel qu'il ſoit, n'ait pour nous que l'horreur de la nuit ! Mais nos timides cœurs tremblent qu'il ne nous annonce la ruine fatale du monde, & que l'ancien cahos ne re-

vienne confondre encore la terre, la mer, les feux, tous les élémens, tous les hommes & tous les Dieux. Hélas! le Roi des aſtres, qui conduiſait les ſiècles par le cours de ſon éternel flambeau, ne nous donnera plus les marques diſtinctives des étés & des hivers. Sa ſœur qui le remplaçait pendant la moitié de l'eſpace, & qui le devançait de vîteſſe en décrivant un moindre cercle, la lune n'ôtera plus à la nuit tout ce qu'elle a d'effrayant. La troupe des Dieux ne ſera plus qu'un Dieu. (*La lune décrit ſon orbite en 29 jours, 12 heures & 44 minutes.*)

Le Zodiaque qui partage obliquement les zones en variant les années ſi longues, verra les aſtres ſacrés auxquels il tient lieu d'aſyle, ſe détacher & lui échaper. Ce Bélier qui au retour du nouveau printems, abandonne les voiles au ſouffle de zéphir, ira ſe précipiter dans l'onde immortaliſée par Hellé. (*l'Helleſpont dans lequel il fit naufrage.*) Le Taureau, aux cornes brillantes, voiſin des Hyadès, & traînant à ſa ſuite les Gémeaux & le Cancer qui ſe recourbe, le Taureau ſubira le même ſort. Le Lion, l'un des plus nobles travaux d'Hercule, & lançant tous les feux de l'été, le Lion tombera une ſeconde fois du Ciel. La Vierge, la Balance, le Scorpion ſe précipiteront de même ſur la terre. Le vieux Chiron, (*le Sagittaire*) dont la main eſt armée d'un arc d'E-

monie, le vieux Chiron perdra tous ſe traits. L'Aſtre de Dan (*le Capricorne.*) qui nous ramène les frimâts, écraſera ton urne en tombant, ô Déité inconnue qui la portes ! (*le Verſeau. On ne ſait ſi c'eſt Deucalion, Cécrops, Hylas ou Ganimède.*) Les poiſſons diſparaîtront avec toi. La mer engloutira des aſtres qui ne l'ont jamais vue. (*Cérès ou Caliſto.*) Ce monſtrueux ſerpent qui partage les deux ourſes comme un grand fleuve, cette glaciale cynoſure, (*la petite ourſe.*) qui touche au dragon, ce gardien ſi lent du char Boréal (*le Bouvier.*) tous les aſtres vont nous écraſer. Malheureux peuple ! c'eſt nous qu'on a choiſis pour être anéantis ſous les ruines du monde, nous ſommes réſervés pour la fin des ſiècles.

Soit que nous ayons perdu le ſoleil ſans avoir mérité ce malheur, ſoit que nos crimes nous l'aient attiré, ah ! que notre ſort eſt cruel ! mais ceſſons nos plaintes, banniſſons notre effroi, c'eſt trop aimer la vie que de refuſer de mourir quand l'Univers périt.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE *seul.*

JE ſuis l'égal des Dieux, ſupérieur à tous les hommes ; ma tête altière touche l'Olympe. Je règne enfin, je poſsède le trône de mon père, j'affranchis le Ciel, je n'ai plus beſoin de lui, mes vœux ſont remplis. Je ſuis ſatisfait, heureux, content de moi, même à mes yeux...... Mais pourquoi content ? Non, il me faut encore remplir de deuil un père que j'abhorre. Je ne dois plus avoir de pudeur, le jour a diſparu. Continuons, puiſque le ciel eſt ſans lumière...... Que n'ai-je pu retenir les pas de tous ces Dieux qui ont fui devant moi, ou les forcer de voir le repas qu'apprêtait ma haîne ! Mais que Thyeſte en ſoit inſtruit tout ſeul, & c'eſt aſſez...... Tu le ſauras en dépit du jour qui refuſe de nous éclairer : je diſſiperai les ténèbres qui voilent toute ta misère ; aſſez & trop long-tems mon convive a déployé ſa joie à ma table, c'eſt trop ſacrifier à Cérès & à Bachus, Thyeſte ne ſerait plus ſenſible, s'il était ivre.

Gardes, ouvrez comme dans les jours de

fêtes, ouvrez les portes de ce Temple & de ce Palais. Je brûle de voir la couleur de ſon viſage, d'entendre ſes premiers mots à l'aſpect des têtes de ſes enfans ; de jouir à mon aiſe de ſa douleur & de ſon abattement. Le but de mon ouvrage n'eſt pas de le conſidérer dans le cours, mais dans le premier inſtant de ſa ſouffrance.

Tous les appartemens ſont éclairés ; Thyeſte brillant de l'éclat de la pourpre, reſte couché à table, ſoutenant de la main gauche, ſa tête appéſantie par le vin...... Oui, je ſuis le plus grand des Dieux, le plus puiſſant des Rois ; tous mes déſirs ſont comblés. Thyeſte raſſaſié boit encore à longs traits dans la coupe d'or, il me reſte beaucoup de ſang de mes victimes, ce vieux vin en altérera la couleur, terminez ſon repas par ce Scyphon. Pourquoi ne boirait-il pas le ſang de ſes fils ? Il aurait bu le mien....... Il chante, la fête l'égaie, ſa tête s'embaraſſe.

(*Atrée ſe cache tandis que Thyeſte chante l'Himne ſuivante.*)



SCÈNE II.

THYESTE *seul.*

HIMNE.

EMOUSSÉE par des calamités si longues, oublie tes peines, ô mon ame ! elles sont évanouies. Bannissons le deuil, chassons la frayeur, ne pensons plus à la misère, triste compagne de mon exil ; étouffons la honte si pénible dans les revers. S'il faut que je retombe, examinons plutôt le point où je suis, que celui où je peux me briser encore. Quand on perd un rang si haut, il est beau d'affermir ses pas en tombant ; il est grand, lorsque les malheurs précipitent notre chûte, de contempler d'un œil intrépide la ruine de notre Empire, de ne jamais dégénérer, de se montrer invincible à tous les fléaux, & de soutenir debout notre puissance, alors qu'elle s'écroule.

Eclaircissons donc les nuages de ma cruelle destinée, effaçons jusqu'à la trace de mes malheurs, prenons un visage conforme à mon état prospère, bannissons l'ancien Thyeste de ma mémoire.

Une fatalité propre aux infortunés, c'est de ne jamais croire au bonheur. En vain la fortune leur

accorde le retour de ses faveurs, ils sont fâchés de se livrer à la joie.

O douleur aveugle & sans cause, pourquoi me ramener à toi, m'empêcher de célébrer ce jour de fête, me forcer de pleurer, me défendre d'orner ma tête de ces guirlandes nouvelles !.... Elle l'emporte cette douleur cruelle ! les roses du printems sont tombées de mon front, le voluptueux parfum qui pare mes cheveux, ne peut les contenir, ils se dressent encore d'horreur ; des pleurs involontaires inondent mon visage ; je veux parler, & je gémis ; mon incompréhensible chagrin ne cherche qu'à se repaître de larmes, c'est la passion des malheureux.

Je me sens un besoin impérieux de pousser des cris plaintifs, de déchirer ces ornemens de pourpre. Mon ame qui me donne des avant-coureurs certains de l'avenir, mon ame présage quelque grande calamité. Quand la mer est agitée, sans aucun vent qui gronde, les Nautonniers sont menacés d'une tempête horrible.

Insensé ! quel deuil & quelle douleur mon imagination se figure ! Thyeste ! montre à ton frère un cœur sans défiance. Quelle que soit ta crainte, elle n'est point fondée, ou..... Il est trop tard...... Je voudrais bien ne pas frémir, mais une terreur vagabonde se promène là..... Voilà encore mes yeux en eau, & sans sujet. Est-ce douleur ou

pressentiment ?.... Mes larmes ne viendraient-elles que du bonheur que je goûte en ce jour?

SCÈNE III.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

CÉLÉBRONS, ô mon frère ! célébrons cette fête avec un plaisir égal. Ce moment doit affermir le sceptre dans ma main & me réunir à vous par des nœuds éternels.

THYESTE.

Le festin a été assez prolongé, vous pouvez combler ma joie, faites-moi jouir de la vue de mes enfans.

ATRÉE.

Ah ! croyez que leur père les embrasse déjà ; ils sont ici, ils y seront : rien ne peut plus vous priver d'eux. J'en remplirai leur père, vous serez rassasié, ne craignez rien. Cependant prenez cette coupe de nos ancêtres, & goûtez la liqueur qu'elle contient.

THYESTE.

Pourrais-je la refuser des mains de mon frère ? Offrons-en d'abord cette libation aux Dieux de nos ayeux, puis nous en boirons le reste..... Que

veut dire ce prodige? Ma main refuſe d'approcher ce vin de mes lèvres...... Le poids de la coupe augmente..... La liqueur s'écoule de ma bouche qui la rejette..... Voyez-vous cette table treſſaillir ſous la terre qui s'écroule! Le feu du foyer s'éteint...... Le Ciel, entre le jour & la nuit, le Ciel ſurchargé de vapeurs, s'étonne de ſe voir ſans lumiere...... Le tremblement des pôles du monde redouble........ L'obſcurité s'épaiſſit, & la nuit ſe cache dans une autre nuit plus ténébreuſe encore..... Tous les aſtres s'enfuient.... O Puiſſances ſuprêmes! épargnez mon frère & mes enfans! ne faites tomber votre vengeance que ſur ma tête coupable. (*à Atrée.*) Mon frère! voulez-vous me donner mes fils?

ATRÉE.

Volontiers: je ne puis plus vous les refuſer.

THYESTE.

Ciel! quel tumulte affreux agite & remue mes entrailles! qu'eſt-ce que je ſens palpiter là? je ſuis oppreſſé par un poids auquel je ne réſiſte plus....... Quels gémiſſemens intérieurs répondent à mes gémiſſemens!..... Venez donc enfin, mes malheureux enfans! c'eſt votre père qui vous en prie, venez: en vous voyant, ma douleur s'évanouira.... N'eſt-ce point leur voix que j'entends?

ATRÉE.

Sans doute. Ils ſont arrivés, donne-leur le baiſer paternel. Tu ne les reconnais plus ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère..... O terre ! tu peux ſupporter cette horreur ! tu ne t'abîmes point dans le Styx, en nous y plongeant avec toi ! tu ne t'es pas ouvert encore la route du vieux cahos, pour y engloutir ce Royaume & ce Roi ! Mycènes n'eſt pas détruite juſques dans ſes fondemens ! les deux petits-fils de Tantale ne ſont pas dans le Tartare à côté de leur père ! ah ! s'il eſt encore des goufres au-delà de ce lieu de larmes, pourquoi n'y ſommes-nous pas déja précipités, enfoncés ſous l'Achéron qui nous y couvre à jamais, & qui ne laiſſe au-deſſus de nos têtes criminelles, que les ames vagabondes des ſcélérats, que les ſables brûlans, les flames rapides que roule le Phlégéton pour notre éternel ſupplice.

O terre ! maſſe informe & ſans ame, tu reſtes en place après cette exécration, & les Dieux ſe ſont enfuis !

ATRÉE.

Tu traites bien mal tes enfans, après les avoir ſi vivement deſirés. Ton frère ne t'en prive plus, tu les as tous trois : jouis, embraſſe-les donc & partage-leur également tes careſſes.

THYESTE.

Voilà donc ce traité, cette amitié, cette foi jurée à un frère? c'eſt ainſi que tu abjures ta haîne! mes fils infortunés ne ſont plus! ton crime eſt conſommé, & ta vengeance eſt ſatisfaite. Rends du moins leurs corps à un père, qu'il me ſoit permis de leur donner la ſépulture. C'eſt ton frère qui t'en prie. Hélas! tu les verras brûler : c'eſt pour les perdre à jamais que je te les demande : tu ne me feras pas un don.

ATRÉE.

Tout ce qui reſte de tes enfans, tu l'auras. Tu poſsèdes ce qui n'en reſte plus.

THYESTE.

Tu en aurais fait la pâture des oiſeaux cruels ou des bêtes féroces?

ATRÉE.

J'en ai fait la tienne......... Impie! tu les as dévorés.

THYESTE.

Les Dieux ſe ſont enfuis d'horreur. (*A la manière des Stoïciens, Sénèque emploie ſouvent le terme de Dieux pour ſignifier les Aſtres.*) Le Soleil eſt retourné ſur ſa carrière... J'en connais la cauſe... Qui me donnera des expreſſions, des cris, des gémiſſemens qui répondent à toutes mes misères!.. Je vois leurs têtes, leurs mains coupées, les dé-

plorables débris de leurs membres..... Leur trop crédule père était loin de ſoupçonner ce malheur..... Je les ſens dans mes entrailles...... Dieux! que cette affreuſe nourriture me pèſe!..... Mon frère, donnez-moi votre épée, elle a déja verſé la plus pure partie de mon ſang... Vous me refuſez... Ma poitrine du moins retentira de mes coups........ Malheureux Thyeſte! arête ta main, épargne les mânes de tes fils..... Sur le Caucaſe, le plus mortel ennemi de l'hoſpitalité; dans l'Attique, le farouche Procruſte exercèrent-ils jamais un pareil ſupplice?.... J'oppreſſe mes enfans, & j'en ſuis oppreſſé à mon tour..... N'y a-t-il donc point de meſures dans les crimes? (*Procruſte était un fameux brigand qui faiſait coucher ſes hôtes ſur des lits trop longs ou trop courts, & qui leur donnait la mort, ſoit en tirant leurs membres avec violence, ſoit en les leur coupant.*)

ATRÉE.

Le criminel doit être en meſure avec lui-même, non avec celui qu'il accable. Je voulais te punir davantage, je voulais couvrir ton viſage de leur ſang, au moment où il ſortirait de leurs veines, & te le faire boire lorſqu'ils ſeraient encore vivans: Mais ma vengeance était impatiente, je me ſuis hâté, & les bleſſures ſe ſont trouvées trop profondes. Je les ai égorgés ſur l'Autel, j'ai appaiſé

mes Dieux *Lares* de ce ſang que je leur avais voué, j'ai coupé leurs membres palpitans, je les ai diviſés par parties; l'airain brûlant en a reçu la moitié, un feu lent t'a préparé l'autre. Ils vivaient encore quand j'ai mutilé leur bras & coupé leurs ligamens; leurs fibres mugiſſaient encore ſous la broche qui les perçait, & cette main que tu vois, cette main nouriſſait la flame à laquelle ils étaient expoſés. J'aurais eu plus de plaiſir à te voir faire cet ouvrage, & ma haîne a été fruſtrée de ce bien ſuprême. Tes dents impies ont broyé tes enfans, mais tu n'en ſavais rien, ils n'en ſavaient rien eux-mêmes.

THYESTE.

O mers profondes! ô Dieux dont ce forfait a précipité les pas, enfers! terre! entendez tous cette action déteſtable!

O nuit du Tartare! viens m'enveloper de toutes tes ténèbres, je dois être ta proie. Seule, tu ne refuſes pas de voir un miſérable, & tu n'as point d'étoiles à qui je puiſſe faire horreur. Je ne formerai point les vœux d'un méchant, je n'invoquerai aucune Puiſſance pour moi..... Eh! qui voudrait déſormais m'exaucer! Dieux! tous mes vœux ſeront pour vous.

Dominations du Ciel! couvrez le monde des plus affreux nuages, déchaînez tous les vents, lancez la foudre de toutes parts, faites gronder

votre main, non de ce faible tonnerre dont vous écrasez les toîts innocens, mais de celui dont vous avez pulverisé les trois montagnes & terrassé les Titans aussi grands qu'elles. Apprêtez ces mêmes armes, faites voler les mêmes feux. Vengez la perte du jour, déployez toutes vos flames. Remplissez de la foudre le pôle que la lumière a laissé vuide. Ne balancez pas entre les deux coupables. Je le suis & me voici : enfoncez dans mon cœur les trois pointes de votre trait. Pour donner à mes enfans la sépulture & le triste honneur du bûcher, c'est moi qu'il faut brûler.

Si le ciel est inexorable à ma prière, si les impies ne méritent pas un coup de foudre, que cette nuit du moins soit éternelle, & que les ténèbres cachent à jamais un pareil attentat. O soleil ! je suis loin de désirer ton retour.

ATRÉE.

Je m'applaudis de l'exploit de mes mains, elles ont cueilli la plus belle des palmes : mon crime serait perdu sans ta douleur. Je ne serais pas plus heureux si cette race sortie de mon infidèle épouse, avait été la mienne. Erope est justifiée à mes yeux. (*Elle avait eu de Thyeste les trois enfans qu'Atrée venait d'immoler.*)

THYESTE.

Quel mal avaient commis ces infortunés ?

ATRÉE.

Ils étaient ſortis de toi.

THYESTE.

Mes enfans !... les ſervir à leur père !

ATRÉE.

Oui, à leur père, & ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE.

O Dieux ! qui préſidez à l'amour paternel ! c'eſt vous que j'invoque.

ATRÉE.

Que n'invoques-tu encore ceux qui préſident à l'Hymen !

THYESTE.

Hélas ! qui donc venge les crimes ?

ATRÉE.

Je vois l'unique cauſe de ta douleur : tu es fâché que je t'aye volé ce forfait : ce qui t'afflige ce n'eſt pas d'avoir goûté ces mets déteſtables, c'eſt de ne pas m'avoir ſervi mes véritables fils. (*Agamemnon* & *Ménélas.*) Tu avais eu l'idée de préparer un pareil repas à ton frère, & la perfide Erope t'aurait aidé : tu l'aurais fait, mais tu ne ſavais encore s'ils étaient à toi.

THYESTE.

Le ciel vous punira : je vous livre à votre vengeance.

ATRÉE.

Et moi, à celle de tes enfans. (*qui ne ſont plus.*)

Nous doutons qu'il ait jamais exiſté un caractère pareil à celui d'Atrée ; mais Sénèque connaiſſait Néron, & Sénèque a peint un monſtre. Il avait la perfidie du Prince Grec, la même ſcélérateſſe, la même paſſion pour la vengeance, qu'il appellait un *plat des Dieux*. Quelle barbarie ne peut-on pas ſuppoſer au Héros de cette Pièce, quand on ſait que Néron a empoiſonné de ſang-froid Britannicus ſon frère, tué lui-même Poppée ſa femme, lorſqu'elle était groſſe, aſſaſſiné ſa mère, & cherché dans ſes entrailles le lieu où il avait été conçu ?

Malgré ces faits confirmés par les Hiſtoriens, on ne peut voir ſans indignation le tableau de l'horrible repas qu'Atrée prépare à ſon frère, & le ſeul moyen d'en ſauver l'atrocité, c'eſt de ſe perſuader qu'il n'a jamais exiſté que dans l'imagination du Poète ; c'eſt de comparer ce trait à celui du *Cyclope* d'Euripide, & de les mettre tous les deux au rang de ces contes ridicules dont on a rempli la *Bibliothèque bleue*.

Cependant il faut convenir qu'il y a de très-belles idées dans cette Tragédie, & nous croyons ſur-tout devoir y admirer l'évocation de l'ombre

de

de Tantale, qui frémit d'apprendre que ſes deſcendans vont commettre des forfaits plus grands que les ſiens, qui préfère tous ſes tourmens à l'affreux miniſtère que Mégère veut lui impoſer, & dont le ſouffle impur fait naître dans le cœur d'Atrée, le déſir du crime & la ſoif du ſang. Cette Scène répand l'émotion dans l'ame du ſpectateur, & le fait trembler, malgré lui, ſur les évènemens qu'on va lui préſenter. Mais le fond de ceux-ci eſt révoltant, de l'aveu même de Crébillon qui, en prouvant que le fait eſt vraiment tragique, convient, en même-tems, qu'il a fait tous ſes efforts pour le rendre moins odieux.

» Il n'y a preſque perſonne, dit-il dans ſa Préface, » qui ne ſe ſoit ſoulevé contre ce ſujet; je n'ai rien à ré- » pondre, ſi ce n'eſt que je n'en ſuis pas l'inventeur. » Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop for- » tement la Tragédie comme une action funeſte » qui devait être préſentée aux yeux des ſpectateurs » ſous des images intéreſſantes, qui doit les con- » duire à la pitié par la terreur; mais avec des » mouvemens & des traits qui ne bleſſent ni leur » délicateſſe, ni les bienſéances : il ne reſte plus » qu'à ſavoir ſi je les ai obſervées ces bienſéances » ſi néceſſaires : j'ai cru pouvoir m'en flatter. Je » n'ai rien oublié pour adoucir mon ſujet, & pour » l'acommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir » Atrée ſous une figure déſagréable, je fais enlever

„ Erope aux autels même, & je mets ce Prince,
„ (s'il m'eſt permis d'en faire ici la comparaiſon.)
„ juſtement dans le cas de la *Coupe enchantée* de
„ la Fontaine:

L'était-il, ne l'était-il point!

„ J'ai altéré par-tout la fable pour rendre ſa ven-
„ geance moins affreuſe, & il s'en faut bien que
„ mon Atrée ſoit auſſi cruel que celui de Sénèque.
„ Il m'a ſuffi de faire craindre pour Thyeſte toutes
„ les horreurs de la coupe que ſon frère lui prépare, &
„ il n'y porte pas ſeulement les lèvres. J'avouerai ce-
„ pendant que cette ſcène me parut terrible à moi-
„ même; elle me fit frémir, mais ne m'en ſem-
„ bla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois
„ pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où
„ Cléopâtre, après avoir égorgé un de ſes fils,
„ vient empoiſonner l'autre aux yeux des Spec-
„ tateurs. De quelque indignation qu'on ſoit armé
„ contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on
„ puiſſe mettre ſur la ſcène tragique un tableau
„ plus parfait que celui de la ſituation où ſe trouve
„ le malheureux Thyeſte livré ſans ſecours à la
„ fureur du plus barbare de tous les hommes.
„ Quoiqu'on ſe fût laiſſé atttendrir aux regrets
„ & aux larmes de ce Prince infortuné, on ne
„ s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté
„ de me laiſſer tout l'honneur de l'invention, on
„ me chargea de toutes les iniquités d'Atrée, &

» l'on me regarde encore dans quelques endroits » comme un homme noir, avec qui il ne fait pas » sûr de vivre, comme si tout ce que l'esprit ima» gine devait avoir sa source dans le cœur. Belle » leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur » apprendre avec quelles circonspections il faut » paraître devant le Public. Une jolie femme » obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit » pas s'observer avec plus de soin. Enfin je n'au» rais jamais cru que dans un pays où il y a tant » de maris maltraités, Atrée eût si peu de parti» sans. Pour ce qui regarde la double réconcilia» tion qu'on me reproche, je déclare par avance » que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée » élève Plistène pour faire périr un jour Thyeste » par les mains de son propre fils. (*On le croyait* » *& il se croyait lui-même enfant d'Atrée.*) Il » surprend un serment à ce jeune Prince qui dé» sobéit cependant à la vue de Thyeste : Atrée » n'a donc plus de ressources que dans la dissimu» lation, il feint une piété qu'il ne peut sentir. Il » se sert ensuite des moyens les plus violens pour » obliger Plistène à remplir son serment, ce qu'il » refuse de faire. Atrée qui veut se venger de » Thyeste d'une manière digne de lui, ne peut » donc avoir recours qu'à une seconde réconcilia» tion : j'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut » employer d'adresse, est mis en œuvre par ce

» Prince cruel ; il eſt impoſſible que Thyeſte lui-
» même, fût-il auſſi fourbe que ſon frère, ne
» donne dans le piège qui lui eſt tendu. On n'a
» qu'à lire la pièce ſans prévention, l'on verra
» que je n'ai point tort ; & ſi cela eſt, plus Atrée
» eſt fourbe, & mieux j'ai rempli ſon caractère,
» puiſque la trahiſon & la diſſimulation ſont preſ-
» que toujours inſéparables de la cruauté «.

Ce fragment de la Préface de Crébillon fait voir combien il s'eſt éloigné de ſon original, & donne une idée de l'action de ſa Pièce qui de ce côté-là l'emporte de beaucoup ſur celle de Sénèque. Mais quelque peu de cas qu'il ait paru faire des Anciens, il n'en a pas moins imité l'Auteur Latin dans pluſieurs endroits, & en particulier dans la *Scène II* du *premier Acte*, dans la *première & ſeptième du troiſième*, dans la *quatrième*, *cinquième & ſixième du dernier*.

On préſume auſſi que dans ſon tems, Sénèque avait profité des idées de Varius & de Gracchus qui avant lui avaient fait un *Thyeſte*, mais cette Tragédie n'eſt point parvenue juſqu'à nous.

COSTUME D'ATRÉE.

La *tunique* intérieure de laine blanche, avec une petite bordure en pourpre.

La *tunique* de deſſus, de laine blanche très-fine, avec une large bordure de pourpre, brochée d'or. Cette *tunique* eſt relevée, ſur l'eſtomach, par une ceinture de laine blanche mêlée de couleur de ſafran.

La *chlamyde* de couleur pourpre, eſt d'un drap léger ſans doublure, broché d'or ſur les bords extérieurs, & attaché ſur l'épaule droite, par une boucle d'or.

Les jambes ſont nues, & le cothurne qui les couvre en partie, eſt formé par des bandes de laine de couleur pourpre, qui ſont frangées dans le haut de la chauſſure.

Derrière Atrée, eſt ſon ſceptre dépoſé ſur un ſiége antique.

Fin de la ſeconde Partie du ſixième Volume.

ERRATA de la première Partie du sixième Volume.

PAGE 29, ligne 4, vendu, *lisez* vendue.
P. 40, ligne 12, Agarastocle, *lisez* Agorastocle. *Idem*, p. 42, l. 5 & 15. P. 44, ligne 21. P. 45, l. 2.
P. 78, ligne 6, au-devant lui, *lisez* au-devant de lui.
P. 152, ligne 18, *jorte*, lisez *sorte*.
P. 157, ligne 7, discours de, *lisez* discours des.

Seconde Partie.

P. 237, ligne 10, œuvre philosophiques, *lisez* œuvres.
P. 141, ligne 18, des ce moment, *lisez* de ce moment.
P. 266, ligne 8, éloignes, *lisez* éloigne. *Id.* l. 9.
P. 257, ligne 18, laisses-moi, *lisez* laisse-moi.
P. 261, ligne 7, mott, *lisez* mort.
P. 264, ligne 4, ce qui est toi, *lisez* ce qui est à toi.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.





